

# **LOUIS XV À VERSAILLES**

**PAR PIERRE DE NOLHAC**

**de l'Académie française**

PARIS - FLAMMARION - 1934.

## INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER. — La vie du Roi à Versailles.

CHAPITRE II. — Louis XV en famille.

CHAPITRE III. — L'Attentat de Damiens.

CHAPITRE IV — La Tour chez la famille royale.

CHAPITRE V. — La mort de Louis XV.

# INTRODUCTION

## LE VRAI CARACTÈRE DE LOUIS XV

Louis XV est une des figures les plus contestées de notre histoire. Il se trouve que j'ai passé trente ans dans le décor de sa vie, traversé quotidiennement les appartements, les cours, les escaliers qui évoquent, au Château de Versailles, les anecdotes de son règne. J'ai reclassé ses portraits, ceux de sa famille, de ses ministres, de ses maréchaux. De cette intimité avec un temps trop décrié, j'ai acquis peu à peu une connaissance, appuyée sur la confrontation des mémoires, des correspondances inédites et des pièces d'archives. J'ai progressivement rectifié, dans ma propre pensée et dans mes livres, les jugements trop sévères que m'inspirait la tradition.

C'est un bon témoin du siècle qui, le premier, a guidé la pensée de l'historien vers plus de justice. Parmi les meilleurs opuscules de Voltaire comptent le *Panegyrique de Louis XV* et l'*Éloge funèbre* du même roi. On les trouve quelquefois à la suite du *Siècle de Louis XV*, auquel fait tort injustement son Siècle de Louis XIV. Ces pages d'éloquence optimiste causent d'abord quelque surprise. Les premières datent de cette paix d'Aix-la-Chapelle, conclue en 1748, que le vainqueur ne voulut pas faire **en marchand** mais **en roi**, et qui marque par cela même, et quoi qu'ait pu coûter ce désintéressement, l'apogée moral et militaire de la France. **Comptez les [temps], depuis Charlemagne !** s'écrie Voltaire ; **quel siècle trouvons-nous comparable à notre âge ?** Célébrant une époque aussi glorieuse, il applique sans scrupule à son **panégyrique** les lois de ce genre littéraire établies par Pline pour Trajan. Sans doute s'agit-il pour lui de plaire à **la jeune Pompadour** et de justifier un brevet d'historiographe ; mais le ton reste digne, l'adulation discrète, l'écrivain croit à son sujet, et son public avec lui. A mi-course de son règne, Louis XV est reconnu l'arbitre de l'Europe et le monarque le plus sage. Il n'y a pas encore quatre ans que la France, à la suite de la maladie de Metz, qui a manqué le lui ravir, a décerné à son roi le surnom tout neuf de **Louis le Bien-Aimé**.

L'*Eloge funèbre*, qui est de 1774, comporte quelques réserves. **On ne doit aux morts que la vérité**, a dit ailleurs notre philosophe. Le goût de la vérité s'unit ici au sentiment de la justice. Voltaire, inquiet des calomnies qu'il entend, met en garde l'avenir contre le torrent d'erreurs qui va submerger une mémoire. Il avertit de **ne recueillir aucune de ces fables secrètes que la méchanceté ou la seule envie de parler débite sur un prince de son vivant, que l'erreur populaire accrédite et qu'au bout de quelques années les historiens adoptent en se trompant eux-mêmes et en trompant la postérité**. Ces périphrases qualifient par avance bien des sottises qu'on nous débite et que nous répétons pieusement.

Si Louis XV est apparu, depuis ce temps, comme la plus impopulaire de nos figures royales, cela ne tient pas seulement aux fautes de conduite qui amoindrirent son prestige et aux malheurs de nos armes dans la guerre de Sept-

Ans. C'est surtout qu'il a été la victime de tous les partis. Les amis des Jésuites ne lui ont jamais pardonné la suppression de 1764 ; ceux des Parlements, la cassation de 1771 ; les révolutionnaires ont fabriqué en lui un monstrueux exemple du pouvoir absolu ; enfin il eut affaire aux deux grandes puissances de l'opinion européenne, la presse anglaise et le [clan prussien](#). Nulle coalition ne fut plus étrange ni plus acharnée.

L'Angleterre poursuivait l'habile adversaire qui préparait pour nous une revanche décisive ; Frédéric II, démasqué par Louis XV et presque conduit à sa perte par le [renversement des alliances](#), tenait à ses ordres toutes les plumes vénales du temps. Quelle aubaine que les scandales d'une vie privée, visible de si loin sur ce beau théâtre de Versailles ! et que de clientèle pour les libellistes Ces princes d'Allemagne et d'ailleurs, dont les mœurs dépravées ou brutales étaient fort au-dessous de celles du roi des [Welches](#), régalaient leur malveillance d'anas ineptes qui viendront jusqu'à nous, et y trouvaient excuse à leur crapule. Comme toujours, habituée à se diffamer dans ses maîtres, la France fournissait contre elle-même des armes toutes prêtes à ses ennemis.

L'image falsifiée du [Bien-Aimé](#) s'impose à nous par une tradition littéraire déjà longue. Paresseux, dissimulé, cruel à ses heures, indifférent à ce qui n'est pas ses plaisirs, livrant le royaume à des femmes indignes, n'est-ce pas l'enseignement historique que nous reçûmes ? Que de pages romantiques, d'Arsène Houssaye aux Goncourt, ont décrit le règne des [cotillons](#) ! Le grand public s'en tient à ces lectures, auxquelles il ajoute Alexandre Dumas. Il croit que Louis XV a dit avec égoïsme : [Après moi, le déluge !](#), alors que c'est la prévision attristée d'une intelligence clairvoyante sur les maux qui vont emporter la monarchie. On l'accuse de sécheresse et d'ingratitude, pour un mot cynique, qu'il n'a jamais dit, sur l'enterrement de Mme de Pompadour et sur le [mauvais temps](#) de son dernier voyage. Il y a aussi certaine histoire de cafetière chez Mme du Barry dont on ne trouverait pas aisément une source honnête. Ces racontars stupides sont abondants pour Louis XV.

Le roi, qui a donné à la France la Lorraine et la Corse, aurait pu avoir une autre légende. La sienne est atroce. Ses brillants soupers sont montrés comme des orgies ; la fâcheuse maison de fermier galant — ni moins, ni plus —, qui se cache dans le quartier du Parc-eux-Cerfs, devient un antre effroyable de débauches ; Michelet, dont la crédulité est sans limites, flétrit l'inceste installé dans l'appartement royal ; et l'honnête Tocqueville, comme Lamartine, se voile la face.

On a refait déjà sur bien des points le tableau de ce long règne où soixante années ont nécessairement multiplié les contrastes. Ce ne sont pas les historiens monarchistes qui ont montré toujours le plus d'équité. C'est un Flammermont qui a réhabilité Maupeou ; c'est un Albert Sorel qui a rendu justice à la politique secrète du roi ; c'est un Frédéric Masson qui a vengé Bernis d'un siècle de railleries imméritées<sup>1</sup>. Cependant, les ouvrages sur la Cour gardent trop de traces des anciennes animosités. Louis XV ne pourrait-il être regardé d'un œil

---

<sup>1</sup> Mes propres livres, composés à des intervalles assez éloignés, firent des retouches successives du portrait de Louis XV. Ce sont, avec *Marie-Antoinette Dauphine*, composé le premier et qui garde encore bien des sévérités, *Louis XV et Marie Leczinska*, *Louis XV et Mme de Pompadour*, *Mme de Pompadour et la politique*. (Celui qui a pour titre *Le château de Versailles sous Louis XV* date de 1898 et n'est qu'une enquête d'érudition documentaire.)

calme, sans passion ni parti pris, et étudié en dehors des écarts de sa vie privée ? Un livre très neuf l'a montré, le Louis XV de Claude Saint-André et, depuis lors, avec des écrivains aussi divers qu'Henri Carré, collaborateur de Lavis, et M. Pierre Gaxotte, s'effacent peu à peu de notre passé national des traces injurieuses et injustifiées.

Dès l'enfance et l'adolescence de l'élève de Fleury, on voit apparaître le fond de son caractère : on saisit déjà en lui la déception précoce, la fatigue de toutes choses, qu'on aurait crues plus tardives ; on découvre l'influence du grand-oncle, le Régent, dans cette timidité orgueilleuse, cet attrait pour le mystère et [cette tristesse particulière à ceux qui croient à la fatalité](#). Mais voici d'autres images : le mari longtemps fidèle, le père excellent et tendre, qu'il est curieux de surprendre dans l'intimité de la famille ; puis l'amant, parmi des maîtresses qui se disputent le prince le plus adulé et le plus beau. Que de récits connus prennent un accent inattendu suivant la voix qui les raconte !

Le plaisir n'a jamais empêché Louis XV de remplir exactement ses devoirs de roi. On ne voudrait point excuser des fautes qui appartiennent à l'histoire. Mais il serait équitable de laisser à la figure du souverain ce qu'elle a pu avoir de grandeur. Quelle fausse connaissance des milieux a pu le montrer flottant dans les décisions graves, livré aux impulsions féminines et laissant le royaume aux mains d'un caprice ? Même au temps de la favorite la plus écoutée, la volonté royale suit sa ligne et, s'il m'est permis de citer un livre après ceux que j'ai déjà nommés, je renverrai sur ce point à celui qui a pour titre *Mme de Pompadour et la politique*. La marquise apparaît désormais dans un rôle moins brillant que celui que lui donne la tradition et qui n'est pas sans faire quelque honneur à son dévouement de bonne sujette. Pendant les quatorze années d'amitié qui succédèrent à un autre lien, elle sut garder auprès du Roi un rôle de confidente plutôt que de conseillère. Les lettres et les actes de Louis XV prouvent qu'il n'eût pas admis de collaboration indiscreète.

Dès sa jeunesse, il s'était formé au [métier de Roi](#). Le maréchal de Noailles l'initiait à la politique et développa en lui le sens du gouvernement. Boutaric, révélant, sous le Second Empire, leurs précieuses correspondances des Archives, était surpris lui-même de les trouver si probantes : [On apprendra non sans étonnement, écrivait-il, que Louis XV eut des idées politiques arrêtées, qu'il voulut fermement la liberté de la Pologne, que l'alliance autrichienne fut son ouvrage... Les contemporains bien informés s'accordent à reconnaître en lui tout ce qu'il fallait pour faire un honnête homme et un bon roi : de la finesse, de la dignité et, qui le croirait ? un sincère amour du bien](#). C'est presque en s'excusant qu'on introduisait alors un peu de vérité dans une histoire où n'avait régné que le mensonge.

Il faut reconnaître la part personnelle prise par Louis XV au gouvernement, aux grands essais de réforme administrative de son règne, au développement des sciences et des arts. Il faut le voir aussi à la tête de ses armées dans un rôle que n'a guère pris Louis XIV. Barbier lui en sait gré : [On ne parle ici que des actions du Roi qui est d'une gaieté extraordinaire, qui a visité les places, les hôpitaux, les magasins ; il a goûté le bouillon des malades, le pain des soldats. Il veut connaître tous les officiers et leur parle avec politesse](#). Lorsqu'un jour le maréchal de Noailles conseille de faire avancer la Maison du Roi contre les soldats ennemis, Louis XV répond : [S'il faut marcher à eux, je ne désire pas me séparer de ma Maison ; à bon entendeur, salut !](#) Il dit à son fils au champ de bataille de Fontenoy, qu'on ne fait pas la guerre [par magnificence](#) : [Voyez tout le](#)

sang que coûte un triomphe ! Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes ; la vraie gloire, c'est de l'épargner. Nous aimons ce ton dans la victoire. Il est digne du roi qui a gagné, pour sa part, cette belle bataille avec Maurice de Saxe, et qui gagnera encore avec lui celle de Laufeld. Une autre fois, il écrit à son fils : Il est bon... que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le père plutôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos sujets. Cette humanité est encore attestée par l'anecdote peu connue mais bien authentique qui se rattache à la découverte d'un nouveau feu grégeois destiné, dans une guerre navale, à détruire à distance les vaisseaux ennemis. La formule chimique, due au dauphinois Dupré et expérimentée avec un entier succès sur le canal d'Harfleur, fut apportée à Louis XV. S'il acheta l'invention qui, en pleine guerre avec l'Angleterre, pouvait anéantir sans péril la marine de son adversaire, ce fut pour la détruire et non pour l'utiliser. Il y voyait un nouveau fléau pour les hommes et il répugnait à sa conscience de le déchaîner sur le monde.

Négociateur de ses traités, Louis XV maintiendra, même après des guerres moins heureuses, l'équilibre de l'Europe au profit de la France. L'éclipse de 1763 ne compromet rien. L'union avec Vienne contre la Prusse, le Pacte de famille contre l'Angleterre, la réorganisation rapide de notre marine assurent notre avenir prochain. Nos échecs coloniaux sont compensés par la sauvegarde de l'Amérique espagnole, par la préparation de l'indépendance des États-Unis. La vue de Louis XV, nous le savons à présent, a porté fort loin. Il n'est pas jusqu'à la politique occulte, tant décriée, qui n'ait été au service du pays.

On a sur le caractère de Louis XV des témoignages singulièrement favorables. Si d'Argenson le trouve irrésolu — car il est lent à prendre un parti —, il avoue aussi qu'il est le meilleur des hommes, le Roi le plus doux et le plus tendre de cœur qui ait régné depuis longtemps. Quant à cette irrésolution, qui frappe en effet dans plus d'un moment de la vie du Roi, ce dernier en donne lui-même un jour l'explication au maréchal de Noailles dans une de ces lettres de jeunesse où il se livre tout entier : Ce qu'il y a de sûr, écrit-il, c'est que je suis très patient, peut-être trop, et que j'aime à voir clair dans les choses, après quoi je sais prendre mon parti.

Une image semblable se dégage du jugement d'un grand seigneur qui a vécu dans l'intimité de la Cour, esprit pondéré et honnête homme dans tous les sens du mot. Le duc de Croy, un des meilleurs témoins du règne, a tracé ce portrait décisif où ne manquent point les ombres :

Quant à son caractère, il y avait sûrement d'excellentes choses, et, en gros, beaucoup plus de bon que de mauvais. Il avait une mémoire, présence et justesse d'esprit uniques. Il ne dit jamais rien de faux et pensa toujours juste, dans sa vie. Il était doux, excellent père et parent, et le plus honnête particulier du monde. Il était instruit dans les sciences, il était surtout assez fort dans l'astronomie, la physique, la chimie et la botanique, mais avec la plus grande modestie. En général, la modestie était une qualité qui fut poussée au vice chez lui. Voyant toujours plus juste que les autres, il croyait toujours avoir tort. Je lui ai si souvent entendu dire : *J'aurais cru cela* (et il avait raison), *mais on dit le contraire, donc je me suis trompé.* — *Cela ne dépend pas de moi, je n'ai pas droit de cela !* Et il mettait plutôt ses droits au-dessous qu'au-dessus.

Il n'a jamais rien dit de méchant ni de dur volontairement, et s'il disait souvent : *Vous mourrez bientôt !* ou autre chose pareille, c'était un mauvais tour d'enfance, et il ne voulait pas dire une chose dure. Il avait l'habitude de parler de

choses lugubres de préférence. S'il n'avait pas, suivant le monde actuel, beaucoup d'esprit, il l'avait singulièrement juste et le meilleur bon sens et le plus droit possible. C'est par là qu'il ne laissa jamais gagner un ministre sur l'autre, et ne traitait, avec chacun, que de ce qui le regardait.

J'ai été bien témoin qu'il était de la plus grande bravoure, mais d'une bravoure trop modeste. Il eût pu être grand général, s'il eût eu opinion de lui et s'il eût décidé, car il voyait et jugeait bien, mais il n'aimait pas la guerre parce que c'est un fléau, et qu'il n'avait rien de l'action que donne la vanité. Enfin, ce que j'ai dit mille fois dans mes Mémoires, il ne lui manquait que d'oser décider par lui-même, et de ne pas, toujours par modestie, tourner à l'avis des autres, tandis qu'il voyait mieux qu'eux. Louis XIV fut trop fier, et lui trop peu.

Outre sa modestie outrée, son principal et seul vice fut la femme. C'était le plus bel homme de son siècle, très fort, et dès que la Reine se fut éloignée de son lit et qu'il eût goûté des maîtresses, les libertins de premier ordre et du plus grand esprit, qui ne cessèrent de l'entourer, et qui seuls, par ton de plaisanterie, pouvaient lui parler, lui persuadèrent que cela est vice nécessaire à l'homme, et surtout que les souverains de tous les temps se le sont approprié. Ainsi, il s'était fait un calus là-dessus et pensait que, pourvu qu'à la mort il s'en repentit, et qu'il eût les sacrements, c'était peu de chose.

De là, il s'était laissé gagner par les femmes, et, ce qui fera toujours sa principale tache, il croyait qu'il n'y avait que ses maîtresses qui l'aimassent assez pour lui dire la vérité, car, désespéré à la mort de Mme de Châteauroux, au moment frappant où il l'allait reprendre après la séparation de sa maladie, à Metz, il s'écria : *Ah ! qui me dira, à l'avenir, la vérité et mes vérités ?* Ce fut grand dommage qu'avec de si belles choses, il s'abandonnât au dangereux vice, et plus risquable pour les rois dont tout flatte les passions, et qui sont toujours seuls, et à s'ennuyer au milieu même de la foule des adulateurs...

Voilà des ombres bien malheureuses à un tableau qui était fait pour être beau, et cela causa le plus grand tort à la religion, les libertins en ayant beaucoup levé le masque, surtout sur la fin de son règne.

Les réserves que fait le duc de Croy viennent de son affection pour les Jésuites que Louis XV avait consenti à supprimer contre son propre gré. De même s'explique par la fidélité à Choiseul disgracié le mot de Voltaire sur ce que Louis XV avait le malheur de trop regarder ses serviteurs comme des instruments qu'il pouvait briser à son gré. On ne saurait contester, parmi ses défauts de caractère, cette disposition d'esprit qu'engendre trop aisément le pouvoir absolu., Mais presque tous les témoignages confirment les parties favorables de l'*Éloge funèbre* :

Son cœur était bon... Son caractère était doux et facile, et l'on a remarqué que dans toute sa vie il ne montra aucun emportement... Son jugement en toutes choses était juste... Cette égalité d'âme, cette simplicité, il la mettait dans toutes ses actions, dans le service auprès de sa personne, dans les ordres qu'il donnait pour les ouvrages publics admirables dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec justice. En cela son caractère était l'opposé de celui de Louis XIV... Tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, et tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité... C'est surtout à cette sérénité qu'il faut rendre grâce de ce qu'il ne fut point persécuteur. Il ne sonda point l'opinion des hommes pour les condamner... Longtemps fatigué par les querelles scolastiques qui troublaient avant lui le

royaume et par ces divisions entre la magistrature et quelques portions du clergé, il voulut toujours donner aux disputants cette même paix qui était dans son cœur...

On a pu remarquer l'allusion directe à la révocation de l'Édit de Nantes. Le parallèle est sur d'autres points favorable à Louis XV. Ainsi, il était instruit, curieux des sciences et des lettres. Louis XIV ne savait que gouverner et bâtir, ce qui suffit, il est vrai, pour faire un grand règne.

Arrêtons des citations dont plus d'un lecteur s'étonnera. On voit comment le plus sceptique témoin du siècle juge un roi qui lui fut parfois assez dur. Il assure encore que la France lui gardera **une obligation éternelle** pour avoir aboli **la vénalité de la magistrature**, c'est-à-dire détruit les Parlements. Cet acte énergique suffirait à démentir la prétendue mollesse de Louis XV ; il n'est pas d'un souverain qui recule devant les responsabilités. La France périssait par la nouvelle féodalité des **grandes robes**. L'étonnante habileté des parlementaires était de se présenter en défenseurs des libertés publiques, alors qu'ils bataillaient pour d'insoutenables privilèges. Ils trompaient leur temps et le nôtre, et Louis XVI paya cher la faute de les avoir rappelés.

Louis XV, sous qui fut tentée cette anticipation sur les temps nouveaux, avait rencontré tardivement dans le chancelier de Maupeou un collaborateur longtemps cherché. Il s'est toujours plaint, et jusqu'en son testament, d'avoir **manqué d'hommes**. Que n'eût-il pas fait, pensait-il, avec un Le Tellier ou un Colbert ! C'est qu'il savait fort bien les maux de la France et le danger de l'héritage légué par Louis XIV, avec la discorde religieuse et le fardeau financier. Le gouffre du trésor se creusait chaque jour sous ses yeux impuissants, et d'abord par l'exemption généralisée de l'impôt, dont il n'était point responsable. Peut-être eût-il pu mieux utiliser Machault ; du moins, lorsque Maupeou se présenta, sut-il adopter hardiment les vues de ce grand réformateur politique.

Qu'importent quelques maîtresses, serait-on tenté de dire, dans un règne où de tels problèmes se posent ! Ces erreurs morales, si regrettables qu'elles soient, ont pesé d'aussi peu de poids sur les événements que les menus gaspillages sur le **déficit**. Laissons de tels griefs aux imaginations qu'elles contentent. Voyons plutôt que, dans un monde futile de cour qui dédaignait les symptômes de la décomposition nationale, Louis XV a eu le mérite d'en discerner la gravité. Au lieu de ressasser des anecdotes douteuses, ne convient-il pas à l'historien de regarder quelquefois du point de vue du souverain les inextricables difficultés du siècle ? Il lui arrivera d'excuser, d'admirer même à certaines heures, le prince clairvoyant qui a défendu de son mieux les institutions dont il avait la charge, et qui a mené au dehors sur des voies droites la politique de la France.

# CHAPITRE PREMIER

## LA VIE DU ROI À VERSAILLES

### I. — LE RETOUR DE LOUIS XV

Louis XIV avait mis près de cinquante ans à construire, à perfectionner, à parer des merveilles de tous les arts la maison définitive de la royauté française. Jamais le monde n'avait vu pareil ouvrage, et nulle demeure souveraine ne soutenait de comparaison avec celle que le Grand Roi bâtissait pour glorifier sa couronne et loger ses descendants. Les splendeurs de la Cour, dont elle faisait le cadre, devaient, dans la pensée de celui qui les avait réglées, durer autant que la France elle-même. Elles survécurent à peine trois quarts de siècle. La Révolution bouleversa en un instant ce spectacle magnifique, chassa les acteurs, renversa le brillant décor. La scène seule resta debout ; elle atteste encore, par les débris de sa grandeur, ce que signifia la création de Louis XIV et ce qu'un tel rêve eut d'immortel.

Le premier septembre 1715, le Roi mourut dans sa chambre placée au milieu du Château, qui figurait, pour l'imagination de ses sujets, le centre visible de la monarchie. Ses derniers jours y firent admirer la fermeté du prince et l'humilité du chrétien. Louis XV ne put jamais oublier l'instant où, tout enfant, amené auprès du lit royal, il reçut la bénédiction de son aïeul et ses paroles suprêmes : *Mignon, vous allez être un grand roi ; mais tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Il faut pour cela que vous évitiez, autant que vous le pourrez, de faire la guerre ; c'est la ruine des peuples. Ne suivez pas le mauvais exemple que je vous ai donné en cela ; j'ai souvent entrepris la guerre trop légèrement et l'ai soutenue par vanité... Soyez un prince pacifique...* C'étaient des conseils bien différents que suggéraient dans Versailles tant d'orgueilleuses peintures. Le petit Roi, cependant, n'y passa point son enfance. Le 9 septembre, jour où le corps de Louis XIV était emmené à Saint-Denis, la Cour se transporta à Vincennes, dont l'air était jugé meilleur que celui de Versailles par les médecins de Paris et dont le château se trouvait tout meublé. Le Régent eut ainsi le temps de faire aménager les Tuileries, que le Roi vint habiter à partir du 30 décembre.

Versailles fut abandonné par la Cour pendant près de sept ans. Le retour n'eut lieu que le 15 juin 1722, à la grande joie de la population de la ville, qui s'était fâcheusement ressentie de son absence : *Le Roi revint à Versailles, note le commissaire Narbonne, pour y faire son séjour habituel. Dans son carrosse se trouvaient Mgr le Duc d'Orléans, régent, M. le duc de Chartres, son fils, M. le duc de Bourbon, chargé de son éducation à la place du duc de Maine, à qui elle fut ôtée, M. le maréchal de Villeroy, son gouverneur, et l'évêque de Fréjus, son*

précepteur. Le Roi arriva sur les cinq heures du soir et, en descendant de\_ carrosse, il alla d'abord à la Chapelle faire sa prière et se rendit ensuite à son appartement. Les bourgeois de Versailles avaient eu l'idée de faire tirer un feu d'artifice pour célébrer l'arrivée du Roi... ; mais, son Altesse Royale [le Régent] ne l'ayant pas jugé convenable, le feu d'artifice n'eut pas lieu.

La ville reprit de l'animation, vit augmenter sa population et renaître son commerce. Au Château, qui n'avait jamais cessé d'être entretenu, divers aménagements nouveaux furent nécessaires. Les plus intéressants se firent chez le Roi ; on consacra à sa commodité et à son divertissement, dans le comble de l'appartement privé, quelques pièces auxquelles plus tard devaient s'en ajouter tant d'autres.

Louis XV, qui avait alors douze ans, amenait à Versailles la petite Infante, âgée de cinq ans, qu'on avait demandée pour lui en mariage et qu'il devait bientôt renvoyer à son père, Philippe V. Le Roi et l'Infante, dit Saint-Simon, occupèrent les appartements du feu Roi et de la feu Reine. Le Régent habita l'appartement du rez-de-chaussée. C'est dans cette partie du Château qu'on doit évoquer le gouvernement du duc d'Orléans et ses plaisirs pendant les dix-huit derniers mois de sa vie. Son cabinet de travail est celui où il mourut subitement, auprès de la duchesse de Phalaris, le 2 décembre 1723. On peut citer le récit de Saint-Simon : La Falari... redoubla ses cris. Voyant que personne ne répondait, elle appuya comme elle put ce pauvre prince sur les deux bras contigus des deux fauteuils, courut dans le grand cabinet, dans la chambre, dans les antichambres, sans trouver qui que ce soit, enfin dans la cour et dans la Galerie Basse...

M. le Duc (de Bourbon), qui lui succède comme premier ministre, s'occupe sans retard du mariage du Roi. L'Infante, décidément trop jeune pour donner un héritier à la couronne, est renvoyée en Espagne à la grande colère de son père et au grand danger de la paix entre les deux peuples. L'embarras de trouver parmi les princesses qui pouvaient convenir au jeune roi de France fait choisir la fille du roi détrôné de Pologne, Stanislas Leczinski, qui vivait modestement en Alsace des libéralités françaises, et la jeune Marie Leczinska fut amenée par étapes, au milieu des réjouissances des provinces, à Fontainebleau où eut lieu le mariage le 5 septembre 1725. Chacun sait que cette union, malgré la disproportion des âges — la reine avait sept ans de plus que le roi —, fut d'abord parfaitement heureuse et que la naissance d'un dauphin après celle de ses trois sœurs aînées vint assurer pour l'avenir la transmission régulière de la couronne.

Il ne saurait être question ici de suivre l'histoire de soixante ans de règne. Nous voulons seulement conter l'existence personnelle du souverain en la replaçant, grâce aux mémoires du temps, dans le décor tout ensemble somptueux et intime où elle s'est déroulée. L'histoire anecdotique de la Cour exige, pour être suivie avec clarté, une connaissance exacte des intérieurs royaux. Ce qui en reste à Versailles permet, par bonheur, de reconstituer avec une entière précision le cadre de la vie privée et publique des princes. Nous avons sous les yeux, pour cette partie du Château, l'état où la Révolution l'a trouvée. Ces appartements, qui marquent nettement les variations du style français au cours du siècle, ne sont pas seulement un charmant musée de la décoration française ; c'est le lieu où s'évoquent tous les souvenirs de Louis XV et de Louis XVI. Le successeur de Louis XIV en a établi la disposition générale, après des modifications nombreuses ; tant par son désir de changements que pour les nécessités diverses de son service, il a imposé à ses architectes un remaniement continuels de ses intérieurs. Dès 1738, il a commencé la destruction de ceux de Louis XIV, et cette

entreprise, une fois mise en train, a fait disparaître en quelques années tous leurs vestiges. Nous nous figurons à grand'peine les [Cabinets](#) fameux du Grand Roi ; pour les souverains du XVIIIe siècle, au contraire, nous trouvons dans Versailles le témoignage de leurs goûts personnels et le décor presque intact de leur existence.

## II. — LA CHAMBRE DU ROI

Pendant la première partie de son règne, Louis XV se servit de la chambre à coucher de Louis XIV. S'il songea à l'abandonner, la raison s'en laisse deviner dans un passage du journal du duc de Luynes, source abondante de renseignements sur l'époque ; elle est à l'origine des premiers travaux qui allaient si vite entraîner la transformation complète des pièces au nord de la cour de Marbre. Le mari de la dame d'honneur de Marie Leczinska écrit, le 26 novembre 1737 : *On ne peut trop parler des marques de bonté qui viennent du Roi... Il y a quelques jours que le Roi, parlant à son souper du grand froid qu'il faisait ici dans sa chambre à coucher, qui l'obligeait même de passer quelquefois dans son Cabinet, lorsqu'il se lève le matin avant que l'on soit entré chez lui, j'eus l'honneur de lui dire que, puisqu'il trouvait son Cabinet plus chaud, il me semblait qu'il en pourrait faire usage plus souvent. C'est sur cela qu'il me répondit : *Lorsque je me lève avant que l'on soit entré, j'allume mon feu moi-même et je n'ai besoin d'appeler personne. Si je passais dans mon Cabinet, il faudrait appeler ; il faut laisser dormir ces pauvres gens, je les en empêche assez souvent.**

Le duc de Luynes revient sur ces inconvénients le mois suivant, à propos d'un rhume de Louis XV : *Comme sa chambre est extrêmement froide, on a tendu un lit dans le Cabinet de glaces [Cabinet du Conseil] et c'est là qu'il couche ; il entend la messe dans le même cabinet, l'autel entre les deux croisées.*

La chambre où mourut Louis XIV était donc aussi incommode que majestueuse, et il n'est pas surprenant que son successeur, après une longue expérience, ait songé à s'en assurer une plus habitable et plus aisée à chauffer en cas de maladie. Telle est au moins la raison officielle ; une autre raison pouvait être de rapprocher le Roi de ses [Petits Appartements](#) et de Mme de Mailly, dont la faveur commence précisément à cette époque.

En tout cas, après l'installation d'une chambre à coucher nouvelle faisant partie de l'appartement privé, Louis XV, dut continuer à remplir dans l'ancienne toutes les obligations royales imposées par l'étiquette. Celle des audiences publiques n'avaient rien de gênant, ni celles du petit couvert, tant qu'il consentit à manger dans la chambre ; tous les courtisans y entraient pour le voir dîner et souper, et il se retirait ensuite dans son Cabinet, où ne le suivaient que les [entrées particulières](#). Il n'en était pas de même pour le lever et le coucher ; pour la première fonction notamment, il devait être fort incommode au souverain de quitter en robe de chambre la pièce où il avait dormi, pour gagner, en traversant le Cabinet du Conseil, la Chambre de parade où allaient se présenter les entrées successives.

On ne croirait pas à tant de rigueur imposée au souverain, si l'on n'en trouvait mention dans nombre de récits. Le plus piquant est sans doute celui où Dufort de

Cheverny, introducteur des Ambassadeurs, conte un tardif coucher de Louis XV après une heure du matin : *Le Roi, après avoir fait son coucher en public, se relève, passe par son Cabinet, entre dans sa vraie chambre et referme la porte...*

L'usage qu'il fait donc de la chambre parée se réduit au cérémonial du lever et du coucher et d'ordinaire, le reste de la journée, il n'y paraît plus. L'ancienne chambre de Louis XIV demeure l'entrée principale du Cabinet du Roi et sert, à certaines heures, comme de troisième antichambre à l'appartement du souverain. Le décor en était somptueux. C'était toujours celui de Louis XIV, à l'exception des deux cheminées qui furent ordonnées par Louis XV. Sous Louis XIV il n'y avait qu'une cheminée à droite, dans le mur du Cabinet du Roi, et c'était la plus belle de Versailles. Gabriel déclare dans un rapport qu'elle est *d'un marbre ancien qui ne se trouve plus depuis longtemps*. Ce marbre, approchant de la brèche violette, ne put être assorti suffisamment, lorsque le Roi, qui avait eu froid pendant sa toilette, demanda qu'on lui fit une seconde cheminée. On prit le parti d'en établir deux nouvelles.

Les tableaux placés de chaque côté du lit, et qu'on retirait pendant l'été, n'avaient pas changé depuis Louis XIV. C'est un témoignage du respect avec lequel on conservait la Chambre du Grand Roi. Les bordures, d'un poids énorme, étaient retenues sur les tapisseries par des écrous fixés dans le mur ; comme on les déplaçait tous les ans, elles étaient assez fatiguées et les vis manquaient de solidité. L'ameublement ne pouvait être conservé comme le décor mural ; celui de la *grande Chambre du Roi en hiver* est ainsi décrit dans un inventaire du Garde-Meuble royal : *Deux pièces de tapisserie de velours cramoisi, ensemble de seize lez sur douze pieds quatre pouces de haut... Un riche ameublement de velours cramoisi brodé d'or, consistant en un lit à impériale et à colonnades, complet de ses étoffes avec entour de gros de Tours cramoisi garni de franges... Deux fauteuils, douze pliants, deux écrans, deux carreaux. Un beau lustre en cristal de roche à douze bobèches... Une pendule à répétition ayant dix-huit pouces de haut, à cadran d'émail et d'argent doré... Quatre portières des Saisons fond or. L'ameublement d'été, moins important que celui d'hiver, était de brocart de Lyon à fond violet et cramoisi.*

Un balustre isole le lit royal. Seuls les plus hauts seigneurs et les gens de service peuvent le franchir. Dans cette pièce, l'étiquette se montre rigoureuse et le salut du lit royal y est d'usage. La journée du Roi y commence.

Un peu avant l'heure qu'il a fixée la veille pour son réveil, les garçons de la Chambre, appelés par le premier valet de chambre de quartier, ouvrent doucement les volets de la chambre privée, ôtent le *mortier* et la bougie qui sont restés allumés toute la nuit et enlèvent le lit de veille du premier valet de chambre. Ils emportent la collation de nuit. Un garçon de fourrière vient faire du feu, si c'est en été, ou remettre du bois, si c'est en hiver. Après leur départ, le premier valet de chambre s'approche du lit du Roi, écarte les grands rideaux et dit : *Sire, voilà l'heure*. Le Roi se lève, puis, gagnant la Chambre de parade par le Cabinet du Conseil, il franchit le balustre et se met dans le lit de Louis XIV. Le premier valet de chambre se dirige vers la porte de l'ail-de-Bœuf et annonce la présence du Roi au grand chambellan et au premier gentilhomme de la Chambre en année.

Les entrées vont être introduites. Le duc de Luynes les a énumérées en 1737 : *Les entrées chez le Roi sont les familières, les grandes entrées, les premières entrées et les entrées de la Chambre*. Les entrées familières sont dans le moment que le Roi est éveillé et lorsqu'il est encore dans son lit. Tous les princes

du sang, hors M. le prince de Conty, outre cela M. le Cardinal [de Fleury], M. le duc de Charost, Mme de Ventadour et la nourrice sont les seuls qui les aient. Les grandes entrées, qui sont celles des premiers gentilshommes de la Chambre sont lorsque le Roi vient de se lever. Les premières entrées sont lorsqu'il est levé et qu'il a sa robe de chambre. L'entrée de la Chambre est lorsque le Roi est dans son fauteuil vis-à-vis de sa toilette, et ensuite entrent les courtisans. Les entrées familières, la Reine, les Enfants de France, les princes et princesses du sang viennent donc saluer le Roi, suivis du premier médecin et du premier chirurgien. Tout en leur pariant, il tend les mains au premier valet de chambre qui, d'une aiguère de vermeil, lui verse de l'esprit-de-vin parfumé. Il effleure des doigts l'eau bénite que lui présente le grand chambellan ou, à défaut, le premier gentilhomme de la Chambre, et murmure une prière. Le Roi sort du lit, tandis que les deux pages de la Chambre de service s'agenouillent et lui glissent les mules aux pieds.

Pendant ce temps, il fait appeler les grandes entrées, c'est-à-dire les grands officiers de la Chambre et de la Garde-robe, les premiers gentilshommes de la Chambre, le grand-maître et les maîtres de la Garde-robe, le premier valet de Garde-robe de quartier, le valet de Garde-robe ordinaire, le valet de Garde-robe de quartier. Avec eux, viennent, pour les besoins du service, le cravatier, le tailleur, le barbier ordinaire, les deux barbiers de quartier, l'horloger, les apothicaires de quartier. M. le duc d'Orléans, les dames d'honneur, les dames d'atours de la Reine et de Mesdames se présentent aussi.

Le grand chambellan ou le premier gentilhomme ou, en leur absence, un grand-officier tend la robe de chambre. Le Roi va à son fauteuil. Sur sa demande, la première entrée va être introduite. Le premier gentilhomme de la Chambre donne l'ordre à l'huissier. Les lecteurs de la Chambre et du Cabinet du Roi, les intendants des Menus-Plaisirs et affaires, les premiers valets de chambre et de garde-robe qui ne sont pas de quartier, se présentent. Le Roi s'est assis. Le grand chambellan, le premier gentilhomme de la Chambre ou le barbier en leur absence, ôte le bonnet de nuit. L'un des barbiers de service peigne le Roi et présente la perruque tandis que le premier valet de chambre tient un miroir. Puis les officiers de la Garde-robe s'approchent pour habiller le Roi qui demande en même temps sa Chambre. Il passe le haut-de-chausses et les bas qu'on lui présente. Un garçon de la Garde-robe lui chausse ses souliers aux boucles de diamants. Les deux pages de service relèvent les mules. Puis le premier valet de la Garde-robe présente, l'une après l'autre, les jarretières à boucles de diamants, que le Roi attache lui-même. L'un des deux barbiers le rase et le lave avec une éponge douce, d'eau mêlée d'esprit-de-vin, et enfin avec de l'eau pure.

Après la collation qui est apportée par les officiers de la Bouche et du Gobelet, le Roi ôte sa robe de chambre. Le maître de la Garde-robe lui tire la camisole de nuit par la manche droite et le premier valet de la Garde-robe par la manche gauche. Un valet apporte alors la chemise qui a été chauffée, s'il en est besoin, et qui est couverte d'un taffetas blanc. L'un des fils ou petits-fils de France ou, en son absence, le grand chambellan ou le premier gentilhomme de la Chambre, passe la chemise au Roi, tandis que deux valets soutiennent la robe de chambre pour le cacher. Sa Majesté se lève de son siège. Les valets apportent la veste et le cordon bleu. Le grand maître de la Garde-robe agrafe l'épée au côté du Roi, puis il lui passe la veste et lui met en sautoir le cordon bleu au bout duquel est attachée la croix du Saint-Esprit en diamants avec celle de l'ordre de Saint-Louis.

L'habillement s'achève. Tout en nouant la cravate choisie dans une corbeille, le Roi parle avec ses familiers, évoque la dernière chasse, annonce ses projets du jour. Le maître de la Garde-robe présente enfin le chapeau, les gants, la canne et, aux grandes fêtes, le manteau et le collier de l'Ordre. Pendant ce temps, la **Chambre** est entrée. La liste en est longue. Ce sont tous les officiers de la Chambre, les huissiers du Cabinet, de la Chambre, des antichambres, les valets de chambre, les tapissiers, les porte-manteaux ordinaires ou de quartiers ; le porte-arquebuse, le garde général des meubles, l'imprimeur de Sa Majesté, le Grand-aumônier, les aumôniers de quartier, le maître de la chapelle, le maître de l'oratoire, le confesseur du Roi, les conseillers d'État, les capitaines des Gardes du corps, le major des Gardes du Roi, les maréchaux de France, le colonel général des Gardes-françaises, le colonel du régiment du Roi, le capitaine des Cent-Suisses, le Grand veneur, le fauconnier, le Grand louvetier, le capitaine des levrettes, le Grand écuyer, le commandant pour la Grande écurie, le Grand prévôt, le Grand-maître des cérémonies, le maître et l'aide des cérémonies, les introducteurs des ambassadeurs, les gouverneurs et sous-gouverneurs des pages de la Chambre, le gouverneur des pages de la Grande Écurie, le premier maître d'hôtel du Roi, le premier architecte, les contrôleurs des bâtiments du Roi, le grand panetier, suivi des médecins servants, des médecins et chirurgiens-opérateurs, de l'oculiste-opérateur, du dentiste et des renoueurs.

Lorsqu'il y a des gens de qualité, comme des cardinaux, des ambassadeurs, des maréchaux, des gouverneurs de province, les huissiers de la porte **font demander** et le premier gentilhomme de la Chambre va les nommer au Roi qui ordonne qu'on les fasse entrer. Puis l'huissier laisse entrer les courtisans **selon le discernement qu'il fait des personnes... Il est de son devoir de demander le nom et la qualité de ceux qu'il ne connaît pas ; et lorsqu'il le demande, qui que ce soit ne le doit trouver mauvais, parce qu'il est de sa charge de connaître tous ceux qu'il laisse entrer.** Vers la fin, le défilé s'accélère, chacun satisfait d'user de son droit de voir le Roi et d'être vu de lui.

La foule des courtisans et des gens de service se presse derrière la balustrade. Le Roi est prêt. Il va s'agenouiller dans la ruelle pour la prière et le grand-aumônier récite à voix basse l'oraison, *Quæsumus, omnipotens Deus.*

Avant de quitter le balustre, le Roi va recevoir certaines audiences. Le cérémonial en est fixé par les registres des premiers gentilshommes de la Chambre. Les mémoires du temps en rapportent continuellement le détail.

Voici, par exemple, l'audience accordée au comte de Kaunitz, ambassadeur de l'impératrice Marie-Thérèse. Le comte Dufort de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, vint prendre dans la Grande Cour l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté catholique, qu'une suite magnifique de carrosses, d'officiers, de valets de pied en livrées galonnées avait amené. Entourés des pages et des gentilshommes de l'ambassade, accompagnés d'un prince de Lorraine, le comte de Pons, ils montèrent le grand escalier, entre une haie de Cent-Suisses en grand uniforme, ils traversèrent les appartements, garnis de gardes du corps sous les armes, tandis que les sentinelles frappaient du pied.

**Arrivés à la chambre à coucher du Roi, raconte Dufort, nous le trouvâmes assis, entouré de tout son service et des grands officiers, de M. le prince de Turenne, grand chambellan en survivance, de M. le duc de Bouillon, son père, de tous les ducs, des grands d'Espagne, enfin des gens titrés. Dès que le Roi aperçut l'ambassadeur, il se découvrit et se leva. L'ambassadeur, escorté du prince et de l'introducteur, s'avança, suivi de son secrétaire de légation et de ses cavaliers**

d'ambassade ; il fit trois profondes révérences à des distances égales. Le Roi alors s'assit et se couvrit, l'ambassadeur en fit autant ; les princes, les ducs, les grands, se couvrirent aussi. L'ambassadeur commença son discours ; à chaque fois qu'il prononçait le nom de Leurs Majestés, soit étrangères, soit d'ici, il se découvrait ; le Roi en faisait autant, et tous ceux couverts les imitaient fidèlement. Le discours fini, le Roi répondit. Ensuite l'ambassadeur, debout, présenta le secrétaire de légation et tous les cavaliers de l'ambassade, et se retira dans la même forme, en faisant trois profondes révérences. Nous allâmes ensuite chez la Reine et chez toute la famille royale, faisant à peu près les mêmes cérémonies partout. Le prince de la maison de Lorraine cessa d'accompagner après M. le Dauphin et Madame la Dauphine.

Voici encore un récit du journal du duc de Luynes qui anime ce décor par le souvenir des anciens usages ; il raconte les harangues prononcées à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle

Aujourd'hui (21 février 1749), le Roi a reçu les harangues des Cours supérieures... L'usage est que le secrétaire d'Etat de la Maison du Roi aille chercher le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides et le Grand Conseil jusque dans le lieu où ils s'assemblent ; la Ville, la Cour des Monnaies, l'Université et l'Académie, seulement jusqu'à la porte de la Chambre du Roi. Il les reconduit jusqu'aux mêmes lieux où il les a pris. Le Roi reçoit toutes ces visites dans sa chambre ; il est assis dans son fauteuil, le dos tourné à la cheminée et son chapeau sur sa tête. Le capitaine des Gardes, le Grand Chambellan derrière le fauteuil ; M. le Chancelier, à la droite du fauteuil. M. le Dauphin a assisté aux harangues ; il était à la droite du Roi, un peu en avant de M. le Chancelier. — Après la harangue de l'Académie, M. de Richelieu a nommé au Roi, suivant l'usage, tous les Académiciens qui étaient présents ; on les nomme suivant l'ancienneté de leur réception ; il n'est point question d'autre rang. Il y en avait en tout vingt-trois.

Les divers défilés et audiences prévus par l'étiquette du lever sont terminés, le cérémonial de la Chambre de parade a pris fin ; le Roi qui n'a pas quitté l'intérieur du balustre se lève, précédé de l'huissier de la Chambre et suivi de son capitaine des Gardes. Il se dirige vers le Cabinet du Conseil. Le grand écuyer, le porte-arquebuse, le capitaine des Gardes y reçoivent ses ordres. Les entrées qui ont droit aux entrées du Cabinet rejoignent le Roi par la porte de la Grande Galerie. Une autre vie commence.

Toutes ces diverses étiquettes se renouvellent en partie pour le *botter*, le *débotter*, les *concerts*, etc., où les diverses charges et services ont leur rôle. Le soir, la cérémonie du coucher est aussi importante que celle du lever. La même étiquette minutieuse y préside, devant la Cour, dans la Chambre de parade. Le duc de Luynes nous la décrit :

Toutes ces entrées, le soir, sont absolument égales au coucher du Roi, c'est-à-dire les familières, les grandes et les premières entrées demeurent à ce que l'on appelle le petit coucher, c'est-à-dire jusqu'à ce que le Roi soit dans son lit. Les autres sortent lorsqu'on avance le fauteuil du Roi auprès de la toilette. Lorsque tout le monde est sorti, le premier valet de chambre garde le bougeoir ou le donne sans ordre du Roi à qui il veut de ceux des courtisans qui restent. On garde le bougeoir jusqu'à ce que le Roi se lève de son fauteuil pour se mettre dans son lit. Alors on le rend, et on reste encore après l'avoir rendu jusqu'à ce que tout le monde sorte. Les entrées de la Chambre, ainsi que les courtisans qui n'ont point d'entrées, sortent lorsque l'on dit : *Passez, Messieurs*, c'est-à-dire

lorsque le Roi est déchaussé entièrement et que l'on avance son fauteuil auprès de sa toilette. Le Roi, le soir, en sortant de son cabinet, passe à son prie-Dieu dans son balustre près de son lit, ensuite vient ôter son cordon bleu et son habit. C'est dans ce moment que le premier valet de chambre tenant le bougeoir, le Roi dit : *Un tel* ; c'est pour donner le bougeoir. Le Roi prend sa chemise que lui donne le prince du sang, ou le grand chambellan, ou le premier gentilhomme de la Chambre, ou le grand-maître, ou le maître de la Garde-robe ; ensuite sa robe de chambre ; il s'assoit, on le déchausse, les pages de la Chambre lui donnent ses pantoufles, alors on avance le fauteuil près la toilette, on dit : *Passez, Messieurs* ; tout s'en va hors la première entrée, la grande et la familière, mais les entrées de la Chambre sortent.

Le Roi est couché, les portes de la Chambre de parade se sont refermées sur les derniers courtisans, sur les derniers princes ; il est resté seul avec son premier valet de chambre. Aidé de celui-ci, il se relève, passe sa robe de chambre, traverse le Cabinet du Conseil et gagne sa vraie chambre à coucher pour y prendre, en dehors de l'étiquette, son repos. Il n'a plus, à côté de lui, que le premier valet de chambre de quartier qui couche sur un lit de veille. Les valets de chambre sont quatre, nous renseigne Dufort de Cheverny, et servent chacun trois mois. Lorsqu'ils sont de service, ils couchent dans la chambre du Roi, avec un ruban qu'ils attachent à leur poignet, pour être prêts lorsque le Roi veut les appeler. Cette place de confiance, par l'intimité et le crédit qu'elle produit, deviendrait peut-être trop considérable, si le valet de chambre ne changeait pas tous les quartiers. Tout le monde peut se rappeler le crédit des Bontemps sous Louis XIV.

L'emplacement choisi en 1738 pour établir cette nouvelle chambre à coucher du Roi fut le Cabinet du billard, où l'on exposait encore, comme sous Louis XIV, de précieux tableaux de la collection royale et où l'on tenait les petits chiens de Sa Majesté. On l'élargit en abattant quelques murs. La création de l'alcôve et d'une petite garde-robe attenante la reporta plus loin, jusqu'à la cour des Cerfs, et lui donna des proportions assez spacieuses pour faire une chambre à coucher commode et propre à recevoir une décoration importante. Celle-ci fut confiée à Jacques Verberckt. Son art, qui est le type bien connu de la décoration du XVIIIe siècle, y triomphe avec éclat. On peut croire que son œuvre a subi quelque altération, car la chambre de Louis XV, telle qu'elle est venue jusqu'à nous, diffère un peu de celle qu'un texte du temps décrit. Elle fut remaniée plusieurs fois. Elle était meublée avec la plus grande richesse ; au-dessus des quatre portes, se trouvaient placés de précieux tableaux renfermés dans de riches cadres..., le portrait de François Ier par le Titien, ceux d'une princesse française, par Rubens, de Marie de Médicis, par Van Dyck, de Don Juan d'Autriche, par Antoine More. Ces tableaux se voyaient encore, au moment de la Révolution, au-dessus des portes de la pièce où Louis XV était mort. Louis XVI y coucha jusqu'au 6 octobre, fit refaire la garde-robe voisine et songea à remettre au goût moderne la chambre de son grand-père ; la pénurie du trésor royal paraît avoir sauvé l'ouvrage de Verberckt. C'est là que se passa la dernière matinée de la famille royale à Versailles, la triste réunion du 6 octobre avant le départ pour Paris.

### III. — LE CABINET DU CONSEIL

Il est à Versailles un point central vers lequel tous les regards sont fixés, où se discutent les grandes affaires comme les petites et où se prennent les décisions intéressantes pour la Cour ou importantes pour le royaume. Le nom éveille toutes les curiosités et chacun sait que presque tout y passe et presque tout y aboutit. Son nom revient dans toutes les conversations. C'est le Cabinet du Roi.

On l'appelle aussi le Cabinet du Conseil et c'est sous cette désignation que les visiteurs actuels de Versailles connaissent cette pièce, immédiatement voisine de la Chambre de parade et qui a pris sous Louis XV, en 1755, la forme somptueuse qu'elle présente. Sous Louis XIV, où elle jouait déjà le même rôle, et au début du règne de son successeur, elle était un peu plus étroite et la partie qui ouvre aujourd'hui sur la Galerie des Glaces était occupée par le cabinet des Perruques dont le nom indique suffisamment l'emploi. C'est le plus important des changements accomplis dans l'appartement intérieur sous Louis XV. Par son double caractère, en effet, ce salon placé entre les deux chambres à coucher, celle de parade et la véritable, tient un rôle continu dans la vie du Château. Il prenait jour par deux fenêtres sur la cour de Marbre. La décoration qu'il présentait durant la première partie du règne de Louis XV est rappelée par le nom de **cabinet des glaces** qu'on lui donne souvent. La porte de glaces donnant sur la Galerie des Glaces, et qui était considérée comme l'accès des appartements intérieurs du Roi, paraît dans beaucoup de récits du temps de Louis XV. Elle est le seuil de la vie royale. Seules les personnes qui ont les **entrées** peuvent la franchir. En certaines cérémonies, les délégations s'y arrêtent et le Roi les écoute de son cabinet.

Dès qu'il a quitté la Chambre de parade, la plupart de ses actes publics se passent dans ce Cabinet, et beaucoup d'étiquettes privées y sont établies.

C'est là que Louis XV travaille avec les ministres, chacun d'eux ayant son jour auprès de lui, et qu'il tient le Conseil d'État, le Conseil des dépêches, le Conseil des finances. C'est là qu'il donne audience particulière aux princes régnants, aux ambassadeurs à leur première visite, aux envoyés extraordinaires. C'est là qu'ont lieu la cérémonie de la remise de la calotte aux nouveaux cardinaux, leurs remerciements après la remise de la barrette faite à la Chapelle, les fiançailles des princes du sang, la signature du Roi aux contrats de mariage, le serment des maréchaux de France, des grands officiers de la Couronne et des charges de la Cour. C'est là que sont reçues les remontrances du Parlement, celles de la Cour des Comptes et de la Cour des Aides, et que sont accordées aux **gens du Roi** leurs audiences particulières. Celles du Premier président, au moment des querelles du Parlement avec la Couronne, sont toujours vivement commentées. Celles de l'archevêque de Paris n'ont pas moins d'importance, lors des conflits religieux qui se prolongent le long du règne, et c'est encore dans le Cabinet que le Roi reçoit le prélat, ainsi que les députations du Clergé ; il s'agit presque toujours d'audiences particulières, car les audiences publiques, qui comportent harangues, ont lieu, aussi bien pour le Clergé que pour les Cours supérieures, la Ville, l'Université, dans la **Chambre du lit**.

La vie de la Cour de France semble tourner tout entière autour du Cabinet du Roi. On y tient les chapitres de l'Ordre, les réceptions et la réunion du premier janvier, qui précède la mise en marche de la procession des **Cordons bleus** se

rendant à la Chapelle par l'Escalier des Ambassadeurs. La Cour y défile, les femmes après les hommes, pour présenter au Roi les félicitations d'usage, lors des événements heureux de la famille royale, ou les condoléances, lors des deuils ; ces **révérences** sont continuées ensuite chez la Reine et chez le Dauphin, la Dauphine et Mesdames. C'est enfin au Cabinet du Roi que se font les présentations à Sa Majesté des femmes de condition, qui seront ensuite présentées à la Reine.

Si l'on s'en tient aux habitudes quotidiennes du Roi, on comprend mieux encore l'importance du Cabinet. C'est là qu'a lieu le **débotter**, après lequel le Roi nomme pour ses soupers. C'est là qu'il donne l'ordre du Cabinet aux capitaines des Gardes et des Cent-Suisses, au premier maître d'hôtel, et, d'une façon générale, tous ses ordres particuliers, même aux personnes qui n'ont pas d'entrées. Au début du règne, Louis XV y joue quelquefois en petit comité.

Un grand nombre d'anecdotes du XVIIIe siècle se placent dans le Cabinet. Le Roi, par exemple, y fait venir le maréchal de Belle-Isle, quelques heures après son retour de la campagne de Bohême ; il y reçoit, ainsi que le Dauphin, la Toison d'Or des mains de l'ambassadeur d'Espagne ; on y assiste à des scènes attendrissantes à l'instant du départ de Madame Elisabeth pour l'Espagne, où elle va épouser l'infant Don Philippe ; Louis XV y entend la messe, avec la Reine, le Dauphin et Mesdames, au moment où vient d'expirer la Dauphine ; la famille royale s'y réunit encore à la mort de Madame Henriette, les darnes de la Reine attendant dans la Chambre du Roi, et le reste de la Cour dans l'Œil-de-Bœuf.

Il est indispensable, pour reconstituer la vie de Versailles, d'avoir présent à l'esprit l'étiquette des **entrées** chez le roi, dont on a déjà parlé ; le journal de Luynes en fait connaître le minutieux fonctionnement et montre leur importance dans la vie de Versailles :

*5 avril 1754.* — Les entrées de la Chambre ne font aucune différence au coucher. Au lever, elles entrent un moment avant les courtisans, quand on appelle la Chambre, lorsque le Roi sort de son prie-Dieu pour entrer dans son Cabinet de glaces. Les entrées de la Chambre entrent dans ce cabinet ; elles suivent le Roi par la porte de glaces lorsqu'il va à la messe, et rentrent aussi par cette même porte, mais seulement à sa suite. Le même droit d'entrées par la porte de glaces à la suite du Roi subsiste pour l'heure du sermon et des vêpres ; mais, pour les saluts, le Roi passe par sa garde-robe et ses cabinets, et, sortant et rentrant par la petite porte qui est dans la pièce du Trône, non seulement elles ne suivent pas le Roi par cette petite porte, mais même elles ne rentrent point alors par la porte de glaces ; elles ne rentrent dans le Cabinet qu'en faisant le tour par l'Œil-de-Bœuf et la Chambre. Elles entrent aussi au débotter, mais non pas à l'heure de l'ordre le soir ; c'est alors une entrée particulière, entrée de charges, charges qu'ont le Grand aumônier, le premier aumônier, les quatre capitaines des gardes, le capitaine des Cent-Suisses, les deux commandants des gendarmes et chevaux-légers, le grand écuyer et le premier écuyer. Il y en a peut-être encore quelques autres que j'oublie, mais peu de gens ont ces entrées.

M. de Croy, qui obtient les **entrées de la Chambre** en 1763, ajoute quelques traits vifs et une précision intéressante, exemple de l'importance que les courtisans attachent à la gradation des faveurs. Le duc de Duras ouvre la porte du Cabinet et le pousse à l'intérieur, en disant à l'huissier du Cabinet : **Le Roi accorde les entrées de la Chambre à M. le prince de Croy.** — Et ce fut là toute la

cérémonie. Le Roi n'y était pas ; nous restâmes longtemps à l'attendre. On s'assoit, chose commode, puisqu'on ne s'assoit pas dans la Chambre de devant. Il n'y avait presque que des princes du sang ou des ministres, ce qui rend cela très agréable et très commode pour faire ses affaires, d'autant qu'il n'y avait que cinq ou six personnes dans le royaume qui eussent cette grâce sans l'avoir par charge ; de sorte que je n'étais jamais flatté de sortir de la foule du public qui attend dans la Chambre, car, quoique cela s'appelle les entrées de la Chambre, c'est celles du Cabinet, et bien supérieures aux simples entrées de la Chambre, qui ne consistent qu'à faire entrer un peu plus tôt au lever public... Le Roi étant passé pour la messe, je rentrai au Cabinet avec lui, où je le vis jouer ou causer avec tous ses enfants, où il est charmant, étant le meilleur papa du monde... Je causai un peu avec les maréchaux d'Estrées et de Soubise et, voyant qu'on allait appeler pour le Conseil, je sortis fort aise, sans me laisser emporter d'avoir joui de cette agréable grâce. La faveur était donc de celles par où se laissait emporter la vanité de courtisans moins raisonnables que M. de Croy.

La plus grande partie de la journée de Louis XV à Versailles s'écoulait dans son Cabinet. Dufort de Cheverny a donné la liste des personnes qui s'y trouvaient admises et formaient l'intérieur du Cabinet. Il a montré le Roi dans l'intimité de cette pièce : Aimable dans son intérieur, et causant bien, personne n'aimait plus la conversation que lui par la variété de ses questions. Le rôle de Roi est difficile ; il ne prend modèle sur personne, il est partout lui ; on ne l'attaque jamais de questions, à moins que ce ne soit pour quelque chose du service. C'est donc à lui de faire tous les frais, et sur le genre qui lui plaît. Il ne peut parler que sciences ou arts ou chasse ; car s'il parlait de politique ou des personnes, chaque mot tirerait à conséquence. Aimant peu les sciences, quoiqu'il fût instruit, par goût ou par politique il ramenait toutes ses conversations sur la chasse du jour ou du lendemain...

Dufort de Cheverny a raconté aussi les scènes familières qui se passaient, en la présence du Roi ou en son absence. Il en est une assez singulière : Le Cabinet n'était composé presque que de jeunes gens, tous fort gais, ce qui plaisait au Roi, qui causait avec eux de préférence. Nous attendions tous le coucher du Roi, occasion pour ceux qui le pouvaient de se montrer assidûment. Le Roi avait un chat matou angora blanc, d'une grosseur prodigieuse, très doux et très familier ; il couchait dans le Cabinet du Conseil, sur un coussin de damas cramoisi, au milieu de la cheminée. Le Roi rentrait toujours à minuit et demi des Petits Appartements... Il n'était pas minuit, et Champcenez nous dit : *Vous ne savez pas que je puis faire danser un chat pendant quelques minutes ?* Nous rions, nous parions. Champcenez tire alors un flacon de sa poche, caresse le chat et fait couler abondamment dans ses quatre pattes de l'eau de mille fleurs. Le chat se rendort, et nous comptons avoir gagné. Tout à coup, sentant l'effet de l'esprit-de-vin, il saute à terre en faisant des pétarades, court sur la table du Roi, jurant, cabriolant, faisant des jetés-battus. Nous tous de rire aux éclats, lorsque le Roi arrive comme une bombe ; chacun reprend sa place, le ton de décence et le maintien grave. Le Roi demande ce qui tenait en gaieté : *Rien, Sire, c'est un fait que nous racontions*, dit Champcenez. A l'instant le maudit chat reprend sa danse et court comme un enragé. Le Roi regarde : *Messieurs*, dit-il, *qu'est-ce qui se passe ici ? Champcenez, qu'a-t-on fait à mon chat ? je veux le savoir.* L'interpellation était directe ; Champcenez hésite et conte succinctement le fait, tandis que le chat battait des entrechats. On sourit du récit, pour voir dans les yeux du Roi comment il prendrait la chose ; mais son visage se renfrogne :

*Messieurs, reprit-il, je vous laisse ici ; mais si vous voulez vous amuser, j'entends que ce ne soit point aux dépens de mon chat. Cela fut dit si sèchement que personne depuis n'a fait danser le chat. Il n'en fut que cela.*

Quantité d'anecdotes montrent la bonté du Roi pour son service. Premiers valets de chambre, comme Bachelier, Champcenez, Binet, ou jeunes gens de ses intérieurs, en fonctions ou en survivance, n'ont que dévouement pour lui. C'est encore Dufort de Cheverny qui nous fait revivre l'atmosphère jeune et gaie du Cabinet.

Bontemps, le petit-fils de tous les Bontemps, serviteurs de Louis XIV, n'avait que seize ans. On attendait avec impatience qu'il eût l'âge pour remplir la place du premier valet de chambre que Louis XV lui avait conservée. Il passait ses journées dans le Cabinet : Le Roi, qui aimait les enfants, jouait avec lui, et le jeune homme, sans trop se familiariser, se prêtait de bonne grâce aux plaisanteries royales, qui finissaient souvent par le faire pleurer ; car le Roi lui tirait quelquefois les oreilles. Presque toujours dans l'intérieur, nous étions présents à toutes ces scènes. Un jour, à Versailles, Villepail — écuyer de la Petite Écurie — accompagnait le Roi à son débotter ; lorsqu'il fut fini, le Roi se leva et traversant son Cabinet, sa vraie chambre à coucher, passa dans la pièce avant son Cabinet intime et descendit chez Mme de Pompadour. Dès qu'il fut parti, l'intérieur devint une arène de polissonneries entre Bontemps et Villepail ; ce dernier, qui avait son fouet de poste, s'en servit et, voyant Bontemps prendre le fouet de chasse du Roi, s'enfuit par l'escalier. Bontemps se posta derrière la porte de la vraie chambre à coucher et s'enveloppe dans la portière, le fouet sur l'épaule. Il n'est pas un quart d'heure en faction que le Roi, qui avait donné rendez-vous à M. d'Argenson pour travailler, arrive précipitamment. Cet étourdi de Bontemps ne reconnaît pas la marche du Roi, se développe de la portière, le fouet en l'air, et reste pétrifié. Le Roi le devine, le prend par l'oreille et le traîne ainsi deux ou trois pieds... Bontemps criait : *Sire, pardonnez-moi ! c'est Villepail qui m'a battu ; je croyais que c'était lui.* Le Roi ne le laissa que quand il fut las de le secouer et de rire.

Sur cette simplicité et cette bonté du Roi, qui s'alliaient à une grande égalité d'humeur, d'autres échos nous parviennent encore à travers les mémoires de Luynes : Il y a huit ou dix jours, raconte-t-il, qu'étant ici à table, à son petit couvert et au fruit, et ayant voulu mettre du sucre dans de la crème, il se trouva qu'il n'y en avait point dans le sucrier ; il ne marqua pas la moindre impatience et dit même en badinant : On voit bien qu'il y en avait hier, et il attendit qu'on lui en eût apporté. Il y a trois jours que s'étant couché de meilleure heure qu'à l'ordinaire et, étant déshabillé pour prendre sa chemise, il se trouva qu'il n'y en avait point ; il dit : *Ah ! la chemise n'est point encore arrivée,* et cela sans la moindre émotion ; il s'approcha du feu, prit sa robe de chambre et attendit. J'étais présent à l'un et à l'autre. J'ai ouï conter qu'il y a quelque temps, étant à la chasse, étant prêt à monter à cheval, on lui avait apporté deux bottes d'un même pied ; il s'assit et attendit en disant : *Celui qui les a oubliées est plus fâché que moi.*

Une autre fois, à la chasse, le Roi vit la tristesse d'un de ses écuyers qu'il aimait et qu'il avait marié, le marquis de Villepail. Il le questionna. L'autre osa lui avouer une grosse perte de jeu. C'était la veille du jour de l'an. Le Roi lui envoya le lendemain une superbe écuelle de Sèvres dans laquelle il y avait mille louis d'or.

C'est par des traits de ce genre que se justifie le jugement du duc de Luynes : Dans l'habitude de la vie, écrit-il, il a une douceur de caractère et une facilité qui ne se démentent presque jamais.

Le travail avec les ministres retient longtemps le Roi dans son Cabinet. On voit des journées fort occupées, comme celle que note Luynes, le 3 mars 1755 : Hier dimanche, le Roi travailla avec M. de Mirepoix, deux ou trois fois avec M. le prince de Conti, tint Conseil d'État, travailla avec M. de Séchelles et outre cela avec M. le garde des Sceaux. Quelques années auparavant, ses longues présences dans son Cabinet laissaient place à des médisances de cour, dont il faut admettre l'exactitude, puisqu'on les trouve sous la plume d'un aussi sérieux témoin que Luynes.

Pour couper son labeur et prendre quelques instants de repos, il monte en effet dans ses Petits Appartements. Le travail des ministres avec le Roi se fait dans le Cabinet de Sa Majesté ; quelquefois, après le travail, le Roi passe dans sa garde-robe et monte tout de suite, par un escalier dérobé, chez Mme de la Tournelle. Après y avoir demeuré quelque temps, il redescend par le même escalier, rentre dans son Cabinet, où le ministre l'attend ; et comme le Roi sort du Cabinet suivi du ministre, on croit souvent que c'est la fin du travail.

C'est pendant le Conseil et dans son Cabinet que la mort du cardinal de Fleury est annoncée à Louis XV : On croyait depuis deux ou trois jours que M. le Cardinal mourait à tout moment ; cependant il n'est mort qu'aujourd'hui. Le Roi était au Conseil des finances, auquel les ministres n'assistent point. L'usage est que, lorsque le Roi travaille seul avec quelques ministres, le premier valet de chambre reste dans la Chambre ; lorsqu'il y a Conseil, personne n'y reste. Le Conseil était près de finir ; M. de Maurepas et M. Amelot ont demandé à entrer dans la Chambre ; le conseil étant fini, le Roi a été lui-même, sur-le-champ, ouvrir la porte du Cabinet. Ordinairement c'est quelqu'un de ceux du Conseil qui va ouvrir ; mais le Roi avait entendu la voix de M. de Maurepas et les avait vu passer tous deux dans la cour. Les deux ministres ont rendu compte à Sa Majesté de la mort de M. le Cardinal. Ceux qui étaient au Conseil se sont approchés du Roi un moment après ; après quoi, Sa Majesté est entrée dans sa garde-robe et a fermé la porte sur lui avec force.

C'est ici qu'étaient adressées les condoléances ou les félicitations qu'il était d'usage d'offrir à Leurs Majestés à l'occasion des événements qui survenaient dans la famille royale. Ainsi eurent lieu les premières révérences qui suivent la mort de Madame Henriette.

27 février 1752. — Le 22, mardi, furent les révérences. L'heure était donnée pour les hommes après la messe du Roi, et pour les femmes, à cinq heures... Il y avait un monde prodigieux, hommes titrés et non titrés, des conseillers d'État, des maîtres des requêtes, tous en manteaux et point en robes. Mesdames, qui étaient chez le Roi, sont sorties pour aller chez la Reine. M. le Dauphin était déjà entré chez le Roi, accompagné de presque tous ses menins ; il était suivi par tous les princes du sang... M. le duc d'Orléans était suivi de toute sa maison, qu'il a présentée aujourd'hui. Tout le monde était en pleureuses et en manteau long ; quelques-uns avaient des rabats et d'autres des cravates, gants noirs, crêpe pendant, etc. ; beaucoup de gens avaient des écuyers ou valets de chambre pour porter leur manteau ; ceux qui les portaient et qui n'étaient point gens de livrées avaient des habits noirs... Le Roi était debout dans le Cabinet de

glaces. On avait ôté la table du Conseil. Immédiatement après les princes du sang, tout le monde est entré sans distinction.

A la naissance du duc de Berry, plus tard dauphin et roi (Louis XVI) d'autres révérences eurent lieu :

*25 août 1754.* — Hier, le Roi reçut des révérences, mais seulement des dames ; les gens de la Cour se présentèrent devant lui, mais ne passèrent point l'un après l'autre comme les dames ; il y en eut cependant qui firent des révérences chez M. le duc de Bourgogne, entrant par une porte et sortant par l'autre. Pour les dames, elles allèrent chez le Roi, chez la Reine et chez toute la famille royale. Les dames de Mesdames avaient fait leur cour le matin, dans le Cabinet, au retour de la messe, à la suite de Mesdames ; elles étaient obligées de se trouver chez Mesdames pour attendre le moment des révérences ; ainsi il n'y en eut que deux qui allèrent chez le Roi. Ce fut à une heure après-midi que se firent les révérences ; c'était dans le Cabinet du Conseil, on avait ôté la table. Les dames entraient de la Chambre dans le Cabinet et ressortaient dans la Galerie. Le Roi était debout. Monseigneur le Dauphin ni Mesdames n'étaient point avec lui. J'étais dans le Cabinet du Roi, je comptais les dames qui passaient ; il n'y en eut que soixante-sept.

Les présentations comptaient parmi les événements notables de la vie de Versailles. Cela se faisait au souper, du temps du feu Roi ; présentement, c'est dans le Cabinet du Roi, ordinairement sur les cinq ou six heures de l'après-midi. En veut-on quelques récits ?

Voici, par exemple, le détail de la cérémonie qui a lieu dans le Cabinet du Roi, puis dans la Chambre de la Reine, au moment où Mme de la Tournelle devient duchesse de Châteauroux, le 22 octobre 1743 : La présentation a été faite. Il y avait huit dames, cinq assises, savoir : Mmes de Lauraguais, de Châteauroux, Mme la maréchale de Duras, Mmes les duchesses d'Aiguillon et d'Agenois, et trois debout : Mmes de Flavacourt, de Maurepas et de Rubempré. La présentation s'est faite une demi-heure après le débotter. Le Roi a fait attendre ces dames environ un demi-quart d'heure ; elles se sont assises dans la Chambre du Roi ; ensuite M. de Gesvres les a averties. Mme de Lauraguais est entrée la première dans le Cabinet ; au bout d'un temps fort court, le Roi s'est levé. Elles ont été de là chez la Reine ; là, il n'a point été question de présentation, ni de baiser la robe, mais seulement de prendre le tabouret. La Reine s'est d'abord approchée de Mme de la Tournelle et lui a dit : *Madame, je vous fais compliment sur la grâce que le Roi vous a accordée* ; ensuite elle s'est assise. Mme de Lauraguais et Mme de Châteauroux se sont assises à la gauche de la Reine, Mme de Luynes à la droite, ensuite Mme de Duras, Mme d'Aiguillon et d'Agenois. Les trois dames debout sont entrées. Il n'y avait pas une seule dame du palais de la Reine ; c'était un quart d'heure avant la comédie. La Reine s'est levée au bout de fort peu de temps, et elles sont allées chez M. le Dauphin et chez Mesdames.

Il est d'autres présentations que l'histoire enregistre. Dans le Cabinet furent présentées Mme de Pompadour et Mme du Barry qui reçurent l'une et l'autre, à la Cour, un accueil assez malveillant et qui durent se trouver elles-mêmes fort surprises du cérémonial auquel la faveur royale, seule, leur donnait droit.

On connaît le récit de la présentation de Mme de Pompadour. Elle doit avoir lieu à six heures ; toute la Cour est là, malveillante et moqueuse, pour juger les débuts de cette marquise improvisée. Il y avait, dit Luynes, un monde prodigieux

dans l'Antichambre et la Chambre du Roi, niais assez peu dans le Cabinet. La princesse de Conti, chargée de la présentation, parait la première, fend la foule et entre dans le Cabinet du Roi, suivie de sa darne d'honneur et de trois autres dames en grand habit, étincelantes de diamants. Ce sont Mmes d'Estrades, de la Chau-Montauban et de Pompadour. La princesse dit les phrases d'usage, et la marquise fait les trois révérences. Le Roi n'est pas sans quelque gêne. La conversation fut fort courte, dit notre témoin, et l'embarras très grand de part et d'autre.

Mme de Pompadour avait été présentée dans le Cabinet tel qu'il existait au début du règne. C'est dans le Cabinet remanié en 1755, tel qu'il est conservé aujourd'hui, que la présentation de Mme du Barry eut lieu le 22 avril 1769. Un retard de la favorite avait inquiété le Roi. Il attendait dans le Cabinet, après le débotté, regardant d'une fenêtre à l'autre la cour royale pleine de curieux. Le carrosse franchissait enfin la grille et bientôt après le premier gentilhomme introduisait M' de Béarn, en grande toilette, chargée de la présentation. M' du Barry la suivait couverte des cent mille livres de diamants que les joailliers royaux lui avaient apportées la veille. Sous le somptueux habit et la coiffure étincelante apparurent ces belles épaules, cette gorge incomparable, ce teint de roses avivé de rouge, cette grâce des révérences et du sourire, et surtout, dans cette femme de cour improvisée, une aisance de gestes que n'apprend point le maître à danser. Le murmure de l'admiration fut un instant l'excuse du Roi ; lui-même eut son regard, d'ordinaire alourdi, tout illuminé de ce triomphe. Et tandis qu'il rentrait dans son intérieur, Mme du Barry, moins gênée que sa marraine, descendait chez la famille royale et traversait, saluée d'une curiosité insolente, les salons et les escaliers du Château remplis de ses sujets de demain.

Toutes ces scènes, sauf la dernière, se placent dans l'ancien Cabinet du Roi. En 1755, le décor change et la nouvelle pièce s'élargira de tout l'emplacement du Cabinet des perruques. Peu de morceaux de Versailles ont une histoire aussi certaine. Il est l'œuvre d'un sculpteur nouveau, préféré cette fois à Verberckt, qui occupait jusqu'alors au Château une place tout à fait prépondérante. Cet artiste est Jules-Antoine Rousseau. On peut juger du talent de ce maître longtemps oublié par la merveille du Cabinet du Roi. Son ouvrage comprend trois grands panneaux sculptés, dont deux avoisinent la cheminée et dont le troisième, moins large, y fait face. Leur composition s'accorde avec la destination officielle du salon. Des doubles coquilles d'or qui les surmontent descendent des guirlandes de fleurs et un trophée d'armes à la romaine entouré de lauriers, auquel est suspendu un médaillon encadré de branches d'olivier. L'un des médaillons rappelle le travail du Roi en temps de paix : un génie enfant, nu et debout sous un portique, tient une balance ; un autre retient un chien sous son bras et un troisième porte un livre et un miroir, tandis qu'à leurs pieds se tord un serpent. Il y faut voir sans doute les symboles de la fidélité et de la sincérité que le souverain doit rencontrer parmi les ministres qui le conseillent. Le second médaillon représente la guerre. Dans le troisième, soutenu par un trophée, jouent quatre petits génies parmi des attributs marins, tandis qu'un vaisseau à deux mâts passe, les voiles gonflées ; l'importance de la marine dans les conseils du Roi, à la veille de la guerre avec l'Angleterre, est ingénieusement évoquée par cette sculpture. Le chiffre royal aux L enlacés, l'écusson de France, les fleurs de lis indiquent la majesté de cette pièce où se débattent tant de fois les destinées du royaume.

## IV. — LES CABINETS

Par la porte de glace du grand Cabinet qu'ouvrent devant lui les huissiers, Louis XV, une fois le travail du Conseil ou les cérémonies officielles terminés, pénètre dans une partie du Château où peu de courtisans sont admis. Suivons-le dans le *Cabinet de la Pendule*. Ce n'est guère qu'un lieu de passage, mais il marque en quelque sorte les limites d'un nouveau domaine, plus intime, du Roi. Il mène au Cabinet intérieur. Après les grandes pièces d'étiquette, voici celles où le Roi mène sa vie privée.

Le Cabinet de la Pendule en est l'antichambre. Il ne doit jamais y rester d'une façon permanente que le premier valet de chambre **pour y être toujours aux ordres du Roi** et, pour le service, les huissiers qui doivent toujours demeurer **dans la pièce près celle de la Pendule, dans le silence convenable**. Ce n'est que par **tolérance pure** qu'on y laisse entrer les grands officiers de la Chambre, le premier gentilhomme et le Grand maître de la Garde-robe.

Le service n'est plus assuré, comme dans le Cabinet du Conseil et la Chambre, par les premiers gentilshommes. Il appartient aux premiers valets de chambre. Ceux-ci se montrent fort jaloux de leurs prérogatives. Dans un mémoire, ils les défendent et cela nous fait bien voir l'importance des fonctions auprès du Roi : **Les premiers gentilshommes n'ont jamais eu aucune espèce de service à faire dans le Cabinet intérieur du Roi, et c'est par abus, quand ils admettent quelqu'un à l'audience intérieure...** Leur service devait se borner tellement à la Chambre et au Cabinet du Conseil qu'anciennement on ne leur permettait pas de passer jamais le seuil de la porte du Cabinet du Conseil. Et les premiers valets ajoutent finement : **Arrangement sage fait par nos Rois pour n'avoir pas à redouter l'importunité des grands dans leur intérieur.**

Dans le plan général qui a modifié les intérieurs du Roi en 1738, ce Cabinet, où Verberckt va sculpter d'admirables boiseries, reçoit alors une disposition qu'il gardera jusqu'en 1760 et qui lui fait d'abord donner pendant longtemps, dans l'usage de la Cour, le nom de **Cabinet ovale**. Il prit le nom de Cabinet de la Pendule, qui lui est resté, lorsqu'on y plaça, au mois de janvier 1754, l'horloge astronomique conçue par Passemant, ingénieur du Roi, exécutée par l'horloger Dauthiau et dont le bronze est signé de Caffiéri. Le duc de Luynes la décrit au moment de son installation : **J'ai vu aujourd'hui chez le Roi la pendule de Passemant...** Elle est dans une boîte de bronze doré très riche et bien travaillée ; elle est surmontée d'un globe de cristal contenant le soleil et toutes les planètes comme dans une sphère, suivant le système de Copernic. Les planètes font toutes leur mouvement régulièrement, comme elles le font dans le ciel. Vers le milieu de la boîte sont des ouvertures où l'on voit l'année, le jour de la semaine, le mois et le quantième dudit mois et le quartier de la lune. Cette pendule est placée dans le Cabinet ovale après la chambre à coucher, auprès de la ligne méridienne. Elle fut posée en 1760 sur le massif revêtu de marbre, où on la voit aujourd'hui. Cette ligne méridienne de cuivre, placée par le Roi, existe encore dans le parquet et témoigne, ainsi que la pendule de Passemant, des goûts et des connaissances scientifiques de Louis XV.

\*\*\*

Tout somptueux qu'il fût ce salon n'était qu'un lieu de passage entre la Chambre du Roi et son Cabinet particulier. Il s'ouvrait aussi sur la petite antichambre des Chiens qui donnait à la fois accès à l'escalier privé et à une salle à manger intérieure que le Roi avait désiré y placer lorsqu'il ne tenait pas le Grand couvert dans les pièces de parade. C'est dans cette salle à manger que Louis XV posséda à cet étage, que le Roi dîne avec ses filles et qu'ont lieu, pendant la première partie du règne, les soupers qui suivent le retour de la chasse et qui seront transportés au second étage au temps de la faveur de Mme de Pompadour, pour revenir, un peu plus tard, au temps de l'amitié, à l'étage que nous décrivons. Ces soupers procurent une faveur très recherchée ; on regarde l'honneur de souper dans les Cabinets comme égal à celui de monter dans les carrosses. C'est après avoir donné l'ordre que le Roi fait faire la liste des privilégiés appelés dans ses Cabinets. Le duc de Luynes montre comment le Roi fait ses invitations : Il y soupe presque toujours au moins une fois la semaine. Ces soupers commencent ordinairement à sept heures ou sept heures et demie. Ceux qui veulent se présenter pour avoir l'honneur de souper avec Sa Majesté entrent dans le Cabinet, s'ils ont les entrées, sinon demeurent dans la Chambre à la porte du Cabinet. Le Roi sort un moment de son Cabinet, regarde ceux qui se présentent et rentre aussitôt pour faire la liste. L'huissier nomme ceux qui sont sur cette liste, lesquels entrent à mesure qu'ils sont appelés et vont se mettre à table aussitôt. Ces soupers durent ordinairement jusqu'à minuit ou environ ; ils ne se font presque jamais que les jours de chasse.

Voici, d'après le Registre des Premiers Gentilshommes, l'étiquette qui règne aux soupers et au jeu qui les suit :

Les jours que les dames soupent avec le Roi, Sa Majesté après souper joue dans son Cabinet ovale. Les dames qui n'ont pas l'honneur d'y souper viennent après, en grand habit. Les dames mangent en grand habit avec le Roi. Toutes les princesses toujours ; une dame d'honneur pour toutes les princesses, quatre dames et huit hommes. La table de vingt couverts. M. le duc de Gesvres laisse entrer tous les hommes connus dans le Cabinet, en le faisant demander. Tous ceux qui veulent jouer jouent. Il fait donner des tables, fait les honneurs, fait asseoir les dames qui ne sont pas titrées.

La faveur d'être admis à ces soupers était tellement recherchée qu'on voyait des gens, d'ailleurs de grande naissance, essayer de s'y faufiler sans être sur la liste. Ainsi M. de Léon, qui était fort gourmand, ayant sollicité vainement, s'y introduisit par la complaisance du duc de Gesvres, le premier gentilhomme chargé d'écrire la liste. Le Roi s'en aperçut et ne fit d'autre affront à ce faux invité que d'éviter de lui adresser la parole et de lui envoyer les plats de poisson dont il semblait avoir fort envie.

Située au cœur de l'appartement royal, cette salle à manger donnait aux invités de Louis XV une flatteuse impression d'intimité ; on le devine dans les souvenirs du duc de Croy, qui s'étend toujours avec complaisance sur les soupers de son maître. Voici, par exemple, comment il narre la faveur qu'il a reçue en février 1756, c'est-à-dire à l'époque où Mme de Pompadour, nommée dame du Palais de la Reine, se convertissait et se mettait à faire maigre. On assiste vraiment à la scène, tant le narrateur met de précision aux détails, tous importants à ses yeux :

Le 21 au soir, Mme de Pompadour devant avoir parlé au Roi pour me faire souper sans chasser — comme étant plus occupé à travailler pour son service —, je me présentai à l'ordre [dans le Cabinet du Roi]. Le prince de Soubise avait promis d'en

parler aussi à la marquise, ainsi que le prince de Tingry, qui me fit tenir auprès de lui, parce que le Roi perçant la foule venait toujours lui dire un mot et cela pour voir tout le monde, M. de Tingry se mettant exprès bien loin. Il y avait un monde affreux et bien des chasseurs. Je fus appelé et nous nous trouvâmes trente-trois au souper. Il fallut deux petites tables... Je remarquai que la marquise était à l'ordinaire auprès du Roi, parée et comme à l'ordinaire fort gaie. L'on ne s'apercevait d'aucun changement dans l'extérieur, hors que c'était un samedi et qu'elle faisait maigre. On soupait alors dans une nouvelle salle à manger de niveau à l'appartement du Roi, et l'on se tenait dans son dernier cabinet qui faisait le bout de la petite galerie, contre son arrière-cabinet, qui était ouvert et où on voyait son bureau et tous ses répertoires et catalogues sur tous les états et grades ou charges, et tout rempli de livres et d'instruments, surtout la belle pendule. Il y avait aussi de belles fleurs. J'aurais bien voulu fouiller dans tout cela quelques heures. Mes connaissances dans les arbustes, qui étaient ma folie du jour, me servirent. On en parla et je me trouvai fort libre et badinant avec la marquise. Enfin, j'étais parvenu à une des choses que je désirais, qui était de souper là sans chasser et avec liberté, sans être tout à fait confondu dans la foule des chasseurs, et étant bien et librement avec tout le monde.

On voit par ce récit ce que sont devenus les anciens soupers des Petits Cabinets, donnés auparavant au second étage ou dans l'appartement des maîtresses. Le changement introduit dans les intérieurs de Louis XV par le nouveau rôle de Mme de Pompadour explique ces arrangements beaucoup plus décents. La salle à manger du Roi, qui prend jour sur la Cour des Cerfs, est, dit Blondel, *décorée à la moderne et ornée de tableaux relatifs à Cornus, nouvellement exécutés par nos plus habiles peintres*. A la place de ces tableaux, Louis XVI fera plus tard accrocher des plaques peintes de Sèvres, d'après les chasses royales d'Oudry, que j'ai eu la bonne fortune d'y faire revenir. Ce sera toujours la salle à manger particulière, et l'on y verra, *sous des tables vitrées, ... les pièces de la vaisselle d'or du Roi, aussi précieuse par le travail que par la matière*. Mais il existe alors, depuis 1769, une autre salle à manger royale au même étage des Cabinets ; c'est celle des *salles neuves* reprises par Louis XV sur les appartements de Madame Adélaïde, et elle sert, pendant la fin de son règne et le règne suivant, aux soupers de chasse, dont l'usage n'est jamais interrompu.

\*\*\*

Que désignait cette singulière appellation *Antichambre des chiens*, qu'on trouve dans les mémoires ?

C'était, à côté de la salle à manger, une pièce carrée. Elle servait à loger les *petits chiens de la Chambre du Roi*, pour lesquels Louis XV avait une prédilection. Elle a une délicieuse frise en stuc représentant des chasses et des bordures de dessus de porte qui datent de Louis XIV. Elle est revêtue, dit une description du temps, *d'ancienne menuiserie, qui encastre plusieurs tableaux et dans laquelle sont pratiquées plusieurs loges et banquettes pour les chiens du Roi*. Cette antichambre est éclairée sur une petite cour intérieure que dessert un balcon pour la commodité du service, qui se fait ainsi sans pénétrer dans les salons. On l'appelle la Cour des Cerfs à cause des têtes de cerfs sculptées qui la décoraient.

Le cabinet ou antichambre des Chiens ouvre sur un degré particulier, qui monte depuis le bas et qui a son entrée par le vestibule qu'on prend sur la cour de

Marbre. C'est par ce degré que le Roi sort ordinairement pour monter en carrosse dans la grande cour, sans traverser tout l'appartement pour venir au degré de la Reine. Il y a même une petite salle des gardes au bas, près le vestibule, pour que les deux côtés par lesquels on entre chez le Roi soient gardés.

Le *degré du Roi*, que Versailles a conservé sous sa dernière forme, a une extrême importance dans la journée royale. C'est celui que prend Sa Majesté pour presque toutes ses sorties officielles ou privées, l'escalier de Marbre ou *degré de la Reine* étant beaucoup trop éloigné des appartements qu'il habite. Il dessert les cabinets intérieurs et permet à Louis XV d'accorder, à l'insu de tous, ses audiences les plus intimes. Par l'Œil-de-Bœuf passent les *entrées*, les grandes charges, les ministres, la Reine et Mesdames avec leur service, toute la vie majestueuse de Versailles ; par *les derrières* se glissent la mante bien close d'une bonne fortune ou le portefeuille bourré de papiers des gens du *secret*.

On reconnaît encore, sur la cour de Marbre, la fenêtre qui a remplacé la porte où débouchait le passage de l'escalier privé ; mais, quand il allait en voiture, le Roi traversait plutôt la petite salle des gardes, placée sous le Cabinet d'angle, et sortait par la porte donnant sur la Cour Royale, où son carrosse était rangé au bas des degrés. C'est là, en descendant la dernière marche, à la sortie de la Salle des Gardes, que Louis XV a été frappé par Damiens, au moment où il allait monter en carrosse.

En octobre 1747, s'introduisait par le *degré* le prétendant Charles-Édouard, peu de mois avant son arrestation et son expulsion de France, pour une audience exceptionnellement privée, et comme secrète, accordée par Louis XV dans le Cabinet de la Pendule. Le duc de Gesvres la consigna sur le registre de la Chambre : *Ce prince me fit avertir. J'allai le recevoir à la porte sur l'escalier du cabinet des Chiens. Il était suivi de MM. de Bouillon, de Turenne, et de trois de ses grands officiers. Le Roi était dans son grand Cabinet. Je marchais devant le prince. Tout ce qui l'avait suivi ressortit et resta dans le cabinet des Chiens. Le premier valet de chambre garda la porte de ce côté-là et ne resta pas dans le grand Cabinet. Je restai dans le Cabinet à la porte, du côté de la Chambre, où il n'y avait personne. La conversation finie, j'ouvris la porte que gardait le premier valet de chambre et je conduisis le prince jusqu'à l'escalier. — Le même jour, ce prince alla chez M. le Dauphin. Je le fis entrer par les derrières.*

Voilà toutes les précautions prises pour que les entrevues du prétendant ne donnent pas ombrage au roi d'Angleterre.

\*\*\*

Le cabinet où Louis XV passe le plus long temps de sa journée fait l'angle de la cour de Marbre et de la cour Royale. Sa double exposition lui procure une vue fort étendue. Il surveille d'une part tout le mouvement des carrosses et des arrivants au pied du Grand escalier et, par l'autre fenêtre, son regard s'étend sur l'avenue de Paris et jusqu'aux lointains horizons boisés de Versailles. Sa Majesté, écrit Luynes, se tient *presque toujours dans le cabinet qui est au bout du Cabinet ovale*. Le grand bureau à cylindre de Riesener, orné de bronzes, qu'on admire au Louvre, y trouvera sa place. C'est le *Cabinet intérieur* ou *intime*. Le Conseil s'y tint même à certains moments. Sa proximité de l'escalier intérieur le rendait commode pour les réunions du Conseil, quand le salon habituel ne pouvait servir ; ce fut le cas pour le moment où, Louis XV gardant le lit après l'attentat de Damiens, le grand Cabinet du Conseil n'était qu'un passage et se trouvait

encombré par les services médicaux et les entrées. Il a eu, au cours du règne de Louis XV, plusieurs formes différentes. Une description de 1741 le montre tendu de tapisseries de damas cramoisi bordé de galons d'or, sur lesquelles on met des tableaux des plus grands maîtres. On les arrange par symétrie ; ils sont au nombre de vingt-sept, dont six du Guide. Quelques-uns de ces tableaux restèrent pendant tout le règne. On connaît le plus beau des meubles qui l'ornait, le médaillier en forme de commode du Cabinet des Médailles de Paris.

C'est dans ce premier cabinet qu'on peut évoquer les belles conversations avec le maréchal de Noailles où le vieux serviteur fidèle, l'homme de guerre éprouvé, entretient son maître des besoins du royaume et achève avec une franchise de soldat son éducation royale. Leur correspondance en garde l'écho et montre l'application de Louis XV à s'informer des moindres détails et la conscience qu'il mit toujours à remplir ses devoirs de roi. Noailles s'était offert discrètement à lui faire profiter de son expérience : *Je serai très aise de recevoir vos idées*, lui avait répondu le Roi. Le maréchal précisa son rôle : *Jusqu'à ce qu'il plaise à Votre Majesté de me faire connaître ses intentions et sa volonté, me bornant uniquement à ce qui regarde la frontière dont elle m'a donné le commandement, je parlerai avec franchise et liberté sur l'objet qui est confié à mes soins et je me tairai sur le reste...* Si vous voulez, Sire, qu'on rompe le silence, c'est à vous de l'ordonner.

Louis XV comprit cette offre généreuse et le parti qu'il pouvait tirer d'un tel dévouement : *Le feu Roi, mon bisaïeul, que je veux imiter autant qu'il me sera possible, m'a recommandé, en mourant, de prendre conseil en toutes choses et de chercher à connaître le meilleur pour le suivre toujours. je serai donc ravi que vous m'en donniez ainsi, je vous ouvre la bouche, comme le Pape aux cardinaux, et vous permettez de me dire ce que votre zèle et votre attachement pour moi et mon royaume vous inspireront. Je vous connais assez et depuis assez de temps pour ne pas mettre en doute la sincérité de vos sentiments et votre attachement à ma personne.*

Combien le maréchal était heureux de voir, aux moments difficiles, le Roi prêt à le rejoindre aux armées. De son cabinet, Louis XV lui écrivait : *Si l'on mange mon pays, il me sera bien dur de le voir croquer sans que je fasse personnellement mon possible pour l'empêcher. Il insiste : Si ma présence était nécessaire à mon armée avant la fin de la campagne, je vous prie de m'en avertir et je vous promets que je ne serai pas longtemps à vous joindre, quelque part que ce fût. Je sais parfaitement le misérable état où nous sommes ; mais je vous avoue que je ne verrais pas de sang-froid prendre une de nos places, ni mettre nos frontières à contribution ou courir le risque d'être pillées, saccagées ou brûlées.*

Ces nobles lettres qui montrent un Louis XV peu connu, ardemment attaché aux intérêts de la nation, ont été, presque toutes, écrites dans ce cabinet intime. On le voit, réfléchissant sur les dépêches de la journée, faisant part au maréchal de ses impressions, lui soumettant, pour le lendemain, les sujets qui le préoccupent. Le Roi travaille quelquefois tard dans la soirée et sa dernière lettre du jour est pour le conseiller fidèle. En voici une entre vingt. Il vient d'exposer avec lucidité les affaires compliquées de Turin. Il n'est pourtant pas satisfait et il avoue modestement que sa *lettre n'est pas très bien conçue ; il est plus d'une heure, je vais demain à la chasse à Rambouillet, et votre ambassadeur sera vraisemblablement parti quand je reviendrai. De plus, je ne suis pas plus spirituel que cela, mais ce qui est sûr, c'est que je fais de mon mieux. La Bavière*

me tourne la tête si cela est possible, et ce qui m'a fait une peine extrême est ce que j'ai appris du régiment des Vaisseaux, quand il a su qu'il allait en Bavière... Bonsoir, je vais me coucher...

Le décor qui entourait les conversations du maréchal de Noailles et du Roi a change puisque les étoffes de tenture disparurent en 1753 pour faire place à des panneaux de Verberckt, d'après les projets de Gabriel. On les admire encore aujourd'hui ; ils sont parmi les plus beaux spécimens de sculpture du Château. Sept ans plus tard, Verberckt y travaille à nouveau, aidé par Rousseau. La frise, les bas-reliefs, les boiseries sont d'une exceptionnelle beauté. Les enfants font le sujet général de la décoration ; on les trouve partout. Ils jouent à la bascule, aux bulles de savon, tressent des guirlandes, vendangent, s'amuse avec un dauphin ou un petit chien ; une des plus jolies scènes traite avec originalité le motif classique du **bouc aux enfants**. C'est l'enfance déjà qui anime les panneaux du Cabinet de la Pendule et ceux, plus étroits, de la Chambre du Roi ; mais les ouvrages du Cabinet intérieur sont beaucoup plus intéressants, d'une invention plus délicate, d'une facture plus large. L'artiste s'est surpassé pour plaire à un Roi qui aimait assez l'enfance pour en faire un motif qu'il aurait continuellement sous les yeux.

Une porte franchie, et l'on pénètre dans un *arrière-cabinet* ou *cabinet particulier du Roi*. Louis XV y avait établi sa pièce la plus intime, celle où il était sûr qu'aucun passage de services ne viendrait le déranger. Il contenait le grand et le petit bureau où le Roi avait pris l'habitude de travailler. A gauche de la fenêtre, un réduit, orné de spirituelles boiseries du meilleur goût, gardait la chaise-percée.

Le Roi passait quotidiennement à son labeur de longues heures. Il n'avait négligé aucun détail pour maintenir de l'ordre dans ses papiers et j'ai pu découvrir, en enlevant un grand tableau placé sous Louis-Philippe, une série de tablettes, blanc et or, destinées à supporter des cartons, que Louis XV avait fait établir dans la profondeur des boiseries. Elles ont survécu aux remaniements ultérieurs de cette petite pièce.

C'est dans cette retraite, écrit Blondel, que Sa Majesté **tient ses papiers et où elle écrit, ou donne et reçoit ses dépêches**. C'est donc, par conséquent, le siège mystérieux du **secret du Roi** et de son travail, continué pendant tant d'années à l'insu de la Cour et des ministres, avec le prince de Conti et le comte de Broglie. Ce **secret** politique du Roi, ai-je écrit dans *Madame de Pompadour et la politique*, fut si bien gardé que ceux même qui en soupçonnèrent l'existence n'en connurent jamais l'objet. Chaque jour, pendant des heures, ce souverain, qu'on croyait à ses plaisirs, s'asseyait à sa table de travail pour dépouiller, mettre en ordre, annoter les mémoires qu'il se faisait remettre sur les diverses parties du gouvernement ou les rapports que, de tous les coins de l'Europe, des agents inconnus adressaient sous des couverts sûrs. Il surveillait ainsi, par des hommes d'un zèle éprouvé, les points délicats de sa politique étrangère. Il se défiait de ses propres ambassadeurs, trop souvent choisis pour leur nom, leur fortune ou leur cuisinier ; il n'appréciait guère l'aide de ses ministres, ni le fumeux génie d'un marquis d'Argenson, ni la banale éloquence d'un Puisieux, ni la mémoire gonflée de gazettes d'un Saint-Contest. Ses courriers privés de Saxe, de Pologne, de Prusse ou d'Angleterre, lui apportaient plus de vérités utilisables que les rapports à grandes marges des Affaires étrangères, souvent remplis de pompeux commérages. Il dirigeait ainsi deux politiques, qui soutenaient l'une et

l'autre les intérêts du royaume, mais dont la secrète passionnait seule son esprit défiant et mystérieux.

La Cour ignora tout du secret de Louis XV, et les ministres eux-mêmes s'en doutèrent à peine, jusqu'au jour où le comte de Broglie remit à Louis XVI, pour se justifier devant lui, toute la correspondance du maître qu'il avait servi. Mais, pendant bien des années au milieu du règne, certaines allées et venues du **petit degré** excitèrent la curiosité de Versailles. Le prince de Conti le montait sans être annoncé, quelquefois accompagné d'un secrétaire, et les deux cousins s'enfermaient ensemble tout au fond de l'appartement. Des courtisans, Argenson ou Luynes, jettent parfois sur leur journal des notes de ce genre : **On est toujours étonné de l'immixtion de M. le prince de Conti dans les affaires de l'État... Ce prince porte souvent de gros portefeuilles chez le Roi, et travaille longtemps avec Sa Majesté. — Tout le monde demande quel est le sujet de ce travail ; il paraît que personne ne le sait... Il y a des gens qui prétendent que M. le prince de Conti s'instruit sur différentes matières dont il vient rendre compte au Roi... Il a plusieurs secrétaires qui paraissent fort occupés. Mais rien ne transpire de ces entretiens répétés.**

C'est de ce travail caché, qui lui enlève si souvent le Roi et dont il évite avec soin de lui parler, que se montrait jalouse Mme de Pompadour. Comment n'en prendrait-elle pas ombrage ? Que contiennent ces dépêches remises à Conti en pleine chasse, et les lignes griffonnées par lui sur la selle et qu'un courrier porte au Roi ? Quelle raison si pressante le fait arriver parfois de l'Isle-Adam à cheval et bride abattue, pour s'en retourner sur-le-champ ? Pourquoi tient-on la marquise hors de toute information, alors qu'elle donne au Roi tant de preuves de discrétion et d'attachement ? Conti, interrogé par elle, s'est dérobé. Les secrétaires d'État ne savent rien, et le comte d'Argenson, un peu mieux renseigné peut-être, puisqu'il a travaillé quelquefois avec le prince, se garderait bien de satisfaire la curiosité de sa belle ennemie. Désappointée dans ses recherches, Mme de Pompadour est en proie à une jalousie singulière. Elle sent que le Roi n'accorde pas assez de confiance au sérieux de son esprit pour la mêler aux secrets de politique. C'est alors qu'elle commence à s'instruire des choses qui jusqu'à présent ne l'intéressaient guère, et dont la connaissance peut seule lui procurer l'orgueil des suprêmes confidences.

Si Mme de Pompadour ni aucune favorite ne pénétrait dans cet arrière-cabinet, sanctuaire réservé au travail du Roi et qu'une porte secrète reliait seulement à l'appartement de Madame Adélaïde, la marquise eut accès maintes fois sans doute dans le beau cabinet d'angle voisin, où le Roi donnait ses audiences particulières. Un souvenir d'elle s'y rattache d'une façon émouvante.

Le soir du 17 avril 1764, à six heures, le convoi funèbre de la marquise de Pompadour se forme à l'église Notre-Dame de Versailles, où a lieu un premier office, et se met en marche pour transporter le corps à l'église des Capucines de Paris. Il fait un temps affreux, une pluie violente, un vent d'ouragan qui éteint les torches. Le cortège doit suivre l'avenue de Paris, en passant devant la Place d'Armes, en vue du Château et de l'appartement royal. Le Roi, qui sait tout ce qui se fait, se dirige du côté de son cabinet intérieur, dont une fenêtre donne vers la place. Laborde, premier valet de chambre qui racontera la scène, entre, espérant arriver à temps pour allumer, fermer les volets et éviter à son maître le triste spectacle. Mais le Roi est déjà sur le balcon, avec l'autre valet de chambre, Champlost. Il regarde en silence le convoi s'engager dans l'avenue ; absorbé par

ses pensées, paraissant insensible au mauvais temps, il reste jusqu'à ce que la dernière voiture ait disparu.

Champlost a conté la scène à Dufort de Cheverny qui l'a notée : Enfin, le jour de l'enterrement de la Marquise arriva. Le Roi, par les ordres de qui tout se faisait, savait l'heure. Il était six heures du soir, en hiver, et par un temps d'ouragan épouvantable... Le Roi prend Champlost par le bras ; arrivé à la porte de glaces du Cabinet intime — donnant sur le balcon qui fait face à l'avenue de la cour —, il lui fait fermer la porte d'entrée et se met avec lui en dehors sur le balcon. Il garde un silence religieux, voit le convoi enfile l'avenue et, malgré le mauvais temps et l'injure de l'air auxquels il paraît insensible, il le suit des yeux jusqu'à ce qu'il perde de vue tout l'enterrement. Il rentre alors dans l'appartement ; deux grosses larmes coulaient encore le long de ses joues, et il ne dit à Champlost que ce peu de mots : *Voilà les seuls devoirs que j'aie pu lui rendre !...*

## V. — LES PETITS APPARTEMENTS

Le Roi est fatigué de son travail, de ses audiences, du poids des étiquettes. Un juste besoin de distraction et de liberté s'empare de son esprit. Il quitte ses Cabinets du premier étage et, par un des escaliers intérieurs, il gagne en haut une partie réservée du Château où ses goûts successifs ont accumulé les collections et sa bibliothèque.

Personne ne viendra le déranger. C'est ce qu'on appellera, dans le langage de la Cour, les *Petits Cabinets* ou les *Petits Appartements*. Cette partie des intérieurs du Roi est située au-dessus de sa chambre à coucher et des Cabinets voisins ; remaniée à maintes reprises, exhaussée, agrandie sans cesse, elle formait deux ou trois étages superposés, véritable labyrinthe de petites pièces et d'entresols s'éclairant par d'étroites cours. De ces trois étages d'une distribution compliquée, où s'enchevêtraient les passages et les escaliers de toute sorte, il ne reste plus que celui qui est à la hauteur des combles de la cour de Marbre et tout le coté ouest de la cour des Cerfs, le seul de cette cour intérieure qui soit demeuré à peu près intact. Depuis 1722, le Roi a fait aménager peu à peu ces Petits Cabinets selon des fantaisies successives. Il y a sa bibliothèque, sa collection de cartes géographiques, ses ateliers pour dessiner et pour tourner, ses cuisines particulières, ses offices, sa distillerie, sa confiterie, une salle de bains et, sur une des terrasses supérieures, des volières remplies d'oiseaux rares. Nul ne pénètre dans ces parties du Château quand le Roi s'y trouve. Pour une affaire urgente, les ministres écrivent ; ils ne sont reçus que s'ils ont à amener un courrier de grande importance ; hors ce cas, les *garçons bleus*, qui font le service intérieur, n'introduisent jamais personne.

Ce fut surtout pour lui un domaine d'absolue intimité, et l'on définissait assez bien sa pensée, quand on y découvrait une suite de *réduits délicieux accessibles à ses seuls confidents*, qui, sans être absolument séparés de son palais, n'y avaient cependant de communication que ce qu'il fallait nécessairement pour le service. Ils faisaient partie de ces *nids à rats*, dont le marquis d'Argenson reprochait à son maître d'encombrer les maisons royales et qu'il disait coûter plus cher que les *bâtiments de Louis XIV* ; nous savons, par un compte de l'architecte Gabriel, que la dépense pour ceux de Versailles s'élevait déjà, en 1737, à près de six cent mille livres. L'amer critique de la Cour revient à diverses

reprises sur ces plaintes : Chaque mois voit éclore quelque nouveau projet, et malheureusement il n'existe plus d'autres amusements pour Louis XV !

Le duc de Croy pense aussi à ces Cabinets de Versailles, quand il constate que ce malheureux goût des petits bâtiments et de ces petits détails coûtait immensément sans rien faire de beau à rester. Mais le roi y prenait tant de plaisir qu'il faisait consigner ces menus travaux dans un élégant manuscrit, calligraphié avec soin et dont quelques feuillets conservés attestent l'intérêt qu'il y portait.

On pardonnera à Louis XV de s'être occupé d'abord, et avec quelque passion, de sa bibliothèque. Elle se développa avec les acquisitions nouvelles et finit par remplir une grande partie du second étage sur la cour des Cerfs. Des armoires fermées de glaces contiennent les livres qui sont très bien choisis et très bien reliés ; d'autres, sans portes, renferment de très belles cartes qui se développent avec des rouleaux montés sur des ressorts. Il y a toute la littérature et toutes les œuvres de science du temps. Pour orner l'un des panneaux, l'imprimeur des Cabinets du Roi a mis, suivant la mode de son siècle, qui se retrouvera chez Marie-Antoinette, de faux dos de livres, et il a écrit sur les reliures de ces grands volumes in-folio un beau titre imaginaire : *Description de pays inconnus*.

Une anecdote de la fin de la Régence montre le genre de travaux auxquels se livrait le jeune souverain dans sa bibliothèque et en quel rigoureux particulier il y gardait sa liberté. Le duc de Gesvres s'y rend un jour, après une conversation avec la duchesse d'Orléans pour transmettre une requête urgente de cette princesse en faveur de ses neveux, MM. de Dombes et d'Eu, qui veulent avoir les entrées particulières : M. de Gesvres monta sur-le-champ chez le roi qui, dans ce temps-là, était dans le goût de dessiner et y travaillait dans ses petits-cabinets en haut. Plusieurs de ceux qui avaient coutume de lui faire leur cour familièrement étaient admis dans ce particulier et dessinaient en même temps. M. de Gesvres s'approcha du Roi, lui parla tout bas..., ajoutant que, sans rien interrompre de son amusement, il pouvait laisser tout le monde travailler, et sans rien dire qu'il sortirait tout seul, dans la petite galerie qui est auprès du cabinet où il dessinait. La faveur fut accordée séance tenante aux neveux du Régent.

Une autre bibliothèque fut établie par Louis XV au-dessus du cabinet du Conseil. Cette pièce, qui a gardé ses rayons et ses tablettes de marbre, s'éclaire par trois lucarnes percées dans le comble un passage secret à l'usage du Roi la faisait communiquer avec la plus intéressante partie de l'étage, la petite galerie.

Cette petite galerie d'en haut est la pièce des réunions intimes. Louis XV et ses familiers y passent de nombreuses heures. C'est là que Mme de Pompadour préside aux répétitions à l'époque où le théâtre des Petits Appartements fait l'amusement du Roi. C'est là que se groupent, après la chasse, avant de passer à table pour le souper, les chasseurs qui ont accompagné le Roi dans la journée et les invités qui ont obtenu la faveur de se joindre à eux. Elle n'a pas été sensiblement défigurée. La partie des mansardes qui la contient, éclairée par les cinq premières fenêtres du comble, fut, à la fin du règne, l'appartement de Mme du Barry, et c'est alors seulement que la galerie s'est transformée.

C'est au moment où la dernière favorite vint occuper cette partie du Château, que la petite galerie et son salon furent mis en dorure. Les boiseries jusqu'alors étaient en ce vernis de Martin, dont les couleurs eurent à s'accorder avec une charmante décoration de peinture. Au retour de ses randonnées dans les environs de Versailles, il avait sous les yeux, pour lui rappeler son délassément favori, une suite de tableaux représentant différentes chasses d'animaux féroces exotiques, celles du lion, du tigre, de la panthère, de l'éléphant, du taureau sauvage et de l'ours, peints par Boucher, Carle Vanloo, Parrocel et Lancret.

A l'heure du jeu, le cercle familial et choisi du Roi passait dans un cabinet vert qui servait de salon de jeu. Jeudi dernier, raconte Luynes, tout le monde se rendit chez le Roi, dans sa petite galerie en haut. Il n'y avait que quatre dames et dix hommes, en comptant le Roi. Une demi-heure ou environ après, le Roi entra dans le cabinet qui joint à la petite galerie, qui est peint en vert, et donna à tirer pour le cavagnol ; il n'y eut point d'autre jeu devant et après souper, hors un tric-trac où le Roi ne joua point. A sept heures et demie, le roi descendit en bas pour donner l'ordre ; il revint aussitôt après.

La pièce servait, à d'autres moments, aux soupers des jours de chasse, dont la dépense était faite par un cuisinier spécial. J.-F. de Troy et Lancret avaient peint, pour la salle à manger des Petits Appartements, deux toiles célèbres, le *Déjeuner d'huîtres* et le *Déjeuner de jambon*. Il est assez curieux de trouver chez le Roi ces joyeuses compositions, où se marque si librement la sensualité gastronomique de l'époque. Ces sujets, dont l'un représente des seigneurs dans une salle magnifiquement décorée, et l'autre, une partie de jeunes gens à table, faisant la débauche..., sur un fond de paysage, convenaient à ces élégants soupers de Versailles, où Sa Majesté conviait ses compagnons de plaisir et quelques courtisans favorisés.

Pendant ces soupers, Louis XV s'humanisait un peu, s'intéressait au moins par une parole aux affaires de chacun, écoutait la plaisanterie des hommes d'esprit et daignait sourire. La faveur était grande d'y être nommé et la liste, toujours assez courte, dépendait du caprice du moment. Les courtisans les plus importants guettaient anxieusement, au débotter dans le Cabinet, le regard du maître, pour être vus de lui l'instant où il songeait à désigner les convives. Il valait la peine d'y penser, car avec le Roi les absents avaient toujours tort, et c'était beaucoup qu'il eût aperçu à ses côtés, dans la familiarité d'un souper, le visage de l'homme qui sollicitait un cordon ou un commandement.

Parmi les témoignages qui les évoquent, choisissons le récit que faisait M. de Croy de son premier souper chez le Roi, faveur qu'il obtenait par Mme de Pompadour, ayant appris que l'on n'y avait guère d'accès que par la marquise. Enfin, un soir de janvier, ayant chassé comme à l'ordinaire, M. de Croy est, avec les autres courtisans, devant la porte du petit escalier ; l'huissier lit la liste et les élus montent à mesure qu'ils sont appelés, laissant derrière eux la foule humiliée des refusés. Après une courte anxiété, le prince a la joie d'entendre son nom, et le voilà à son tour dans ces Cabinets de Versailles, où sa première entrée sera une des grandes dates de sa vie.

Le 30 janvier 1747, raconte-t-il, ayant chassé à l'ordinaire, le Roi me marqua sur la liste que l'huissier lisait à la porte. On entra à mesure par le petit escalier et on montait dans les petits-cabinets. J'y soupai donc pour la première fois à Versailles, car il y avait sept ou huit ans que j'y avais soupé deux fois de suite à

la fin d'un voyage à Fontainebleau... Étant monté, l'on attendait le souper dans le petit salon ; le Roi ne venait que pour se mettre à table avec les dames. La salle à manger était charmante et le souper fort agréable, sans gêne ; on n'était servi que par deux ou trois valets de la garde-robe, qui se retiraient après vous avoir donné ce qu'il fallait que chacun eût devant soi. La liberté et la décence m'y parurent bien observées ; le Roi était gai, libre, mais toujours avec une grandeur qui ne le laissait pas oublier ; il ne paraissait plus du tout timide, mais fort d'habitude, parlant très bien et beaucoup, se divertissant et sachant alors se divertir. Il paraissait fort amoureux de Mme de Pompadour, sans se contraindre à cet égard, ayant toute honte secouée et paraissant avoir pris son parti, soit qu'il s'étourdît ou autrement, ayant pris le sentiment du monde là-dessus, sans s'écarter sur d'autres, c'est-à-dire s'arrangeant des principes (comme bien des gens font) suivant ses goûts ou passions. Il me parut fort instruit des petites choses et des petits détails sans que cela le dérangerât, ni sans se commettre sur les grandes choses. La discrétion était née avec lui ; cependant on croit qu'en particulier il disait presque tout à la marquise. En général, suivant les principes du grand monde, il me parut fort grand dans ce particulier, et tout cela fort bien réglé.

Je remarquai qu'il parla à la marquise en badinant sur sa campagne, et comme réellement voulant y aller au 1er mai. Il m'a paru qu'il lui parlait fort librement en maîtresse qu'il aimait, mais dont il voulait s'amuser et qu'il sentait qu'il n'avait que pour cela, et elle, se conduisant très bien, avait beaucoup de crédit, mais le Roi voulait toujours être maître absolu et avait de la fermeté là-dessus... Il me paraissait que le particulier des Cabinets... ne consistait que dans le souper et une heure ou deux de jeux après le souper, et que le véritable particulier était dans les autres Petits Cabinets, où très peu des anciens et des intimes courtisans entraient. Le Roi était, comme j'ai dit, fort d'habitude, aimant ses anciennes connaissances, ayant de la peine à s'en détacher et n'aimant pas les nouveaux visages ; et c'est, je crois, à cette humeur constante et d'habitude que plusieurs devaient la durée de leur apparente faveur, car, hors les véritables intimes dans le petit intérieur, les autres n'avaient, je crois, que très peu ou point de crédit.

Nous fûmes dix-huit serrés à table, à savoir, à commencer par ma droite et de suite : M. de Livry, Mme la marquise de Pompadour, le Roi, Mina la comtesse d'Estrades, la grande amie de Mme de Pompadour, le duc d'Ayen, la grande Mme de Brancas, le comte de Noailles, M. de la Suse, dit le Grand Maréchal, le comte de Coigny, la comtesse d'Egmont, M. de Croissy, dit Pilo, le marquis de Renel, le duc de Fitz-James, le duc de Broglie, le prince de Turenne, M. de Crillon, M. de Voyer d'Amenson et moi. Le maréchal de Saxe y était, mais il ne se mit pas à table, ne faisant que dîner, et il accrochait seulement des morceaux, étant extrêmement gourmand. Le Roi, qui l'appelait toujours comte de Saxe, paraissait l'aimer et l'estimer beaucoup, et lui y répondait avec une franchise et une justesse admirables. Min' de Pompadour lui était tout à fait attachée. On fut deux heures à table avec grande liberté et sans aucun excès. Ensuite le Roi passa dans le petit salon ; il y chauffa et versa lui-même son café, car personne ne paraissait là et on se servait soi-même. Il fit une partie de comète avec Mme de Pompadour, Coigny, Mme de Brancas et le comte de Noailles, petit jeu ; le Roi aimait le jeu, mais Mme de Pompadour le haïssait et paraissait chercher à l'en éloigner. Le reste de la compagnie fit deux parties, petit jeu. Le Roi ordonnait à tout le monde de s'asseoir, même ceux qui ne jouaient pas ; je restai appuyé sur l'écran à le voir jouer ; et Mme de Pompadour le pressant de se retirer et s'endormant, il se leva à une heure et lui dit à demi-haut (ce me semble) et

gaiement : Allons ! allons nous coucher. Les dames firent la révérence et s'en allèrent, et lui fit aussi la révérence et s'enferma dans ses Petits Cabinets ; et nous tous, nous descendîmes par le petit escalier de Mme de Pompadour où donne une porte, et nous revînmes par les appartements à son coucher public à l'ordinaire, qui se fit tout de suite.

Ainsi se passa la première fois que je soupai dans les Cabinets à Versailles, et tout cela m'ayant paru simple et bien suivant le grand monde, et que je pouvais en être sans me mêler ni rien faire de mal, je résolus de m'y attacher assez et de faire ce qu'il faudrait pour y être admis de temps en temps..., et de ne m'y pas trop abandonner non plus pour ne m'y pas laisser emporter au torrent.

L'honnête homme qu'est le duc de Croy aurait pu être quelquefois scandalisé des propos que jetais par exemple la verve libertine de Richelieu. Le lendemain d'un jour où il avait soupé, il notait, avec une sorte de candeur, en sortant de chez son confesseur : Je crois que j'étais bien, là, le seul dans le cas. Cependant, je tâchais d'arranger tout cela ensemble, c'est-à-dire de faire la cour à mon maître, parce que cela convenait à mon état, sans, dans le fond, approuver son dérangement, mais, aussi, convenant que dans le désordre, cela me paraissait aussi bien arrangé que cela pouvait être, de sorte que je tâchais de me prêter convenablement, sans me corrompre. Et l'honnête courtisan conclut sans malice : Ce qui est fort délicat.

Aux racontars de la Cour s'ajoutait parfois le piment d'une anecdote leste. Le Roi laissait toute liberté aux convives, sans cependant, remarque encore Croy, que l'on eût envie de lui manquer car il y avait toujours quelque chose de majestueux en lui, qui, soit habitude et préjugé, ou autrement, faisait que l'on n'oubliait point que l'on était avec son maître.

Si la vivacité des propos paraissait franchir la borne, le Roi frappait trois coups sur la table, annonçant, comme eût fait l'huissier, une présence qu'on ne devait pas oublier : Messieurs, le Roi !

Dans les petits-cabinets, Louis XV était en son privé autant que peut l'être un simple particulier. C'était le coin de Versailles qu'il s'était réservé de préférence, qu'il disposait à son goût et où il aimait à vivre, sûr de n'y être jamais importuné. Il n'y conviait que fort rarement ses enfants eux-mêmes. On le voit en 1745 faisant les honneurs des curiosités rassemblées dans cette partie fermée de Versailles à la première Dauphine, qu'il cherchait à mettre à l'aise avec lui.

Certains inconvénients résultaient de la multiplicité des escaliers, des issues toujours plus nombreuses, des passages difficiles à garder et du petit nombre des gens de service. On y montait aisément des cours intérieures, qui étaient à peu près publiques à cause des appartements du rez-de-chaussée qu'elles desservaient.

On pouvait s'introduire aussi par l'escalier de l'attique des appartements. Le fait se produisit plusieurs fois. M. de Marigny, averti par le contrôleur de Versailles, dut prendre des décisions à cet égard : J'ai appris, monsieur, qu'une des portes de dégagement des petits-cabinets se trouvant presque toujours ouverte, quand le roi y mange, des personnes inconnues ont eu la facilité plusieurs fois de se procurer l'entrée de cet intérieur ; qu'elles s'étaient même avancées jusque dans la pièce où était le roi...

C'est la confirmation d'une anecdote des mémoires de Mme du Hausset, où l'on voit Louis XV violemment effrayé par la présence, dans sa chambre à coucher, d'un homme en manches de chemise. Ce n'était qu'un inoffensif cuisinier, qui s'était trompé d'escalier et avait trouvé toutes les portes ouvertes.

Le Roi, disait Marigny à ce propos, [pouvait être assassiné dans sa chambre sans que personne en eût connaissance et sans qu'on eût pu savoir par qui.](#)

Malgré ces inconvénients, les commodités sont considérables pour maintes circonstances de la vie quotidienne. Pendant les premières années d'une liaison célèbre, une présence a animé ce décor d'une vie somptueuse et retirée. C'est là que Mme de Pompadour rejoignait le Roi et qu'elle eut ses heures brillantes. Logée à peu de distance, à la même hauteur, sous les toits, dans l'attique du Nord, au-dessus des grandes pièces de Louis XIV, elle pouvait à tout moment et à l'insu de tous, par une communication secrète, se rendre chez le Roi ou le recevoir chez elle.

Son appartement, qui la rendait si voisine du Roi, se trouve conservé à peu près intact. Des balcons, la vue est magnifique et fort étendue. On entre par une antichambre aux boiseries simples. Elle donne accès à gauche sur une vaste pièce avec une large alcôve ; le voisinage d'un petit réchauffoir dallé de marbre permet d'y évoquer les soupers les plus intimes. A droite, la chambre à coucher montre une alcôve étroite entre deux cabinets munis d'armoires. La boiserie, d'un dessin élégant et simple, est formée de grands panneaux à coquilles dans le goût de Verberckt. On retrouve dans ces pièces que le hasard des temps a respectées la vie intime de la marquise. On y imagine, à l'heure de la toilette, les hommes de la Cour et les femmes les plus brillantes montant, quelquefois par le [fauteuil volant](#), vers ce sanctuaire des Grâces où Mme de Pompadour [entourée à sa toilette comme une reine](#), peut remarquer un propos et le répéter au Roi.

On peut évoquer ici la favorite pendant les six ans où elle fut maîtresse du Roi avant de devenir, plus tard, pour quatorze ans, son amie et sa conseillère. Quelle puissance donnée à la femme par ces longues heures de tête-à-tête, et quel champ ouvert à l'ingéniosité de son esprit ! C'est alors seulement que le Roi est à l'aise auprès d'un être aimable, qui le devine, le distrait, l'intéresse, combat son pitoyable ennui par l'activité d'une fantaisie jamais lassée, par des projets sans cesse variés de spectacles, de fêtes, de jeux, de voyages et de constructions. La marquise connaît tous les bons écrivains de France et peut réciter des scènes entières de comédie. D'autres fois, après s'être risquée à parler affaires, à servir un protégé, quand le front royal se rembrunit, elle se met au clavecin, chante l'opéra en vogue ou l'une de ces simples chansons du temps, fraîches et joyeuses, qui conviennent aux harmonies délicates de sa voix.

\*\*\*

Pendant un temps, les Petits Appartements allaient connaître une présence plus vertueuse. Après la mort de Mn' de Pompadour, la Cour s'inquiéta un jour de voir s'installer la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe dans les jolis salons aux vernis clairs, aux gais tableaux, où le roi avait donné longtemps ses soupers de chasseurs et gardait toujours ses habitudes de vie intime. Louis XV voulant lui assurer, après la mort du Dauphin, plus de tranquillité et en même temps la rapprocher de sa personne, avait décidé de lui réserver la plus belle partie de ses Petits-Cabinets. La princesse y passa son dernier hiver, occupée de bonnes œuvres et de l'éducation de ses enfants, dont les trois fils devaient régner. Elle y

mourut le 13 mars 1767, et l'on ne manqua pas de la déclarer empoisonnée au bénéfice de M. de Choiseul. Le lendemain, on descendit le corps et on l'exposa découvert sur un lit de parade, et une foule étonnante du peuple l'y alla voir.

Les Petits-Cabinets de Louis XV devaient connaître une autre fortune. On ne se doutait pas alors de la singulière succession qui les attendait. Jamais encore maîtresse royale n'y avait vécu, pas même Mme de Pompadour qui, si elle en faisait les honneurs, n'y habitait point ; l'audacieux privilège accordé à la dernière montre quel goût extrême eut le roi pour elle et combien cette passion le poussait à braver l'opinion. Les lieux remis à neuf à l'intention de Mme du Barry, et fort peu remaniés depuis, restent aujourd'hui désignés par son nom et remplis de son souvenir. Elle n'y fut pas logée dès son arrivée au Château, mais seulement en 1770 ; au moment du mariage du Dauphin, la comtesse commence à y recevoir la Cour. Le duc de Croy le constate dans un tableau assez curieux de Versailles à cette date.

Je remarquai que petit à petit on allait de plus en plus chez la comtesse. Elle était établie au logement des Cabinets, là même où était morte Madame la Dauphine. Elle gagna, de tout cela, d'être tout à fait à découvert, comme dame de la Cour ; elle allait à toutes les fêtes, pêle-mêle avec les autres ; on s'y habitua ; voilà en quoi elle gagnait. Mais elle ne paraissait pas être d'un esprit intrigant. Elle aimait la parure, à se trouver à tout, sans marquer d'envie de se mêler d'affaires. Elle paraissait respectueuse avec les autres dames, ne s'aventurant pas trop. Tout cela faisait conjecturer qu'on s'y habituerait petit à petit et que peut-être elle n'ambitionnerait pas d'être autrement qu'elle n'était.

Rien n'assura mieux que l'attribution de ce logis à quel degré s'élevait le crédit de la maîtresse nouvelle, malgré la violente opposition que lui faisaient M. de Choiseul et son parti. S'ils eussent connu les détails que nous ont révélés la correspondance des Bâtiments, à l'occasion de cette installation surprenante, une matière inespérée eût été offerte aux nouvellistes à la solde du ministre ou aux familiers de Mme du Deffand.

Point d'argent pour les princes, pour la dauphine Marie-Antoinette ; rien ne se termine des travaux partout commencés dans le Château ; l'Opéra même reste en souffrance ; seule, Mme du Barry est contentée. Elle occupe son logis neuf dès décembre 1770, et ce petit succès coïncide avec sa grande victoire, la disgrâce et l'exil de Choiseul.

Les principales intrigues de son règne éphémère s'évoquent pour nous dans ces chambres aujourd'hui abandonnées. Il faut y replacer par l'imagination ce mobilier d'une élégance incomparable, que décrivent les inventaires. Mme du Barry y avait mis ses plus beaux objets : sa grande commode de porcelaine de France peinte à Sèvres d'après des sujets de Watteau, sa commode d'ancienne laque à magots, sa table à écrire, son forte-piano marqueté de bois de rose et revêtu de bronzes de Gouthière, son thermomètre et son baromètre de Passement, dont la cage de bronze doré était garnie de médaillons de Sèvres, la pendule des Grâces par Germain, où l'Amour indiquait l'heure et que gardait la chambre à coucher, une bibliothèque reliée en maroquin rouge et vert, toute aux armes et à la devise, un meuble de salon doré par Cagny, monté en satin blanc brodé de soie, comprenant douze grands fauteuils ovales, un canapé et vingt-quatre chaises, dont une grande pour le Roi. Parmi les tableaux, des scènes flamandes de Van Ostade et de Teniers, quelques Drouais, une collection de jeunesses de Greuze et, partout, dans ces chambres aux plafonds bas, éclairés en mansardes, un choix de raretés presque aussi riche qu'à Louveciennes.

Le Roi venait à toute heure du jour dans ce petit logis doré à neuf, pimpant et frais. Il n'avait pour cela qu'un étage à gravir soit par l'escalier à rampe de fer à son chiffre, au pied duquel l'avait blessé Damiens, soit par un escalier intérieur. Les gens de la comtesse en livrée chamois et argent l'introduisaient auprès de leur maîtresse. De sa bibliothèque même, un passage secret le conduisait de plain-pied dans la chambre où la comtesse, enfouie dans les dentelles, sur un lit doré, donnait ses audiences du matin. Ici, dans cet étroit appartement voisin des cabinets où le Roi s'amusait à cuisiner lui-même, c'étaient les petits soupers servis par le nègre Zamor, la vie familière un peu bourgeoise et aussi la continuelle obsession des affaires qui montaient chaque jour l'escalier derrière le Roi.

Souvent, avec des familiers, on faisait de la musique ; la favorite jouait de la harpe, son instrument préféré. Parfois la conversation s'engageait sur des questions scientifiques ou sur quelques-unes des lectures que la comtesse venait de faire dans les élégants volumes reliés à ses armes, de sa bibliothèque. Le soir, lorsqu'il n'y avait pas spectacle, le Roi aimait tenir le jeu chez elle. Autour des tables se groupaient les partenaires habituels. C'est là qu'un soir de 1773 mourut un des courtisans les plus aimés du Roi, le marquis de Chauvelin. Après la partie de whist il était allé s'adosser à la chaise de la maréchale de Mirepoix qui jouait à une autre fable. Il plaisantait avec elle. **Le Roi, qui était du côté opposé au marquis, ayant remarqué de l'altération sur son visage, lui a demandé s'il ne se trouvait pas mal. Il est à l'instant tombé raide mort.** Le Roi s'écria : **Un prêtre ! l'absolution !** et ne fut tranquille que lorsqu'on l'assura que le pouls n'avait pas tout à fait cessé de battre et que le marquis avait pu recevoir l'absolution. Cette mort, qui accentuait en lui sa constante préoccupation des choses religieuses et funèbres, lui laissa beaucoup de tristesse.

Quelques mois après, à l'heure où le Roi lui-même allait mourir, Mme du Barry dut s'arracher à ce théâtre de ses heures brillantes. Le rôle des Petits Appartements était fini.

## CHAPITRE II

# LOUIS XV EN FAMILLE

Louis XV fut un père de famille attentif et tendre. Tous les témoins le montrent soucieux de l'éducation de ses enfants, prenant plaisir à se réunir à eux et réservant toujours dans sa vie si occupée les heures nécessaires à l'intimité. Il ne cessa d'entourer du respect qui lui était dû la mère du Dauphin même au temps où les écarts affichés de sa conduite causaient à Marie Leczinska la peine d'une humiliation profonde. La morale peut regretter que Louis XV, éloigné à trente-trois ans par la Faculté de l'intimité conjugale, n'ait pas offert à l'histoire l'exemple de chasteté de son aïeul Louis XIII ; du moins, se figurait-il que ses mauvais exemples ne pourraient avoir d'influence sur la conduite de ses enfants. Le dauphin fut élevé dans les principes les plus sévères et resta le mari fidèle de ses deux épouses. Quant à Mesdames, le Roi mit auprès d'elles, dans leur service, les femmes les plus respectables de la Cour. On sait sa colère le jour où on découvrit dans les mains de Madame Adélaïde, encore adolescente, un mauvais livre qu'une femme de chambre lui avait donné ; celle-ci fut chassée aussitôt et la surveillance mieux exercée sur les lectures des princesses. On disait couramment qu'il n'y avait point de supplices auxquels le Roi n'eût condamné un homme qui aurait séduit une de ses filles.

En se mariant, Marie Leczinska n'ignorait point que ce que la France attendait d'elle et ce qui devait à jamais la rendre sacrée au peuple, c'était la naissance d'un Dauphin. Sa plus glorieuse fonction de reine était d'assurer la succession au trône. Aussi le 4 août 1727, la déception fut grande quand elle mit au monde deux princesses jumelles, Madame et Madame Henriette. Par bonheur, le Roi se montra ému et enchanté. Il avait passé chez la Reine, en robe de chambre, dès l'annonce des premières douleurs, et, pour ne la point quitter, s'était fait habiller dans l'antichambre. Il assista aux cérémonies de l'ondoiement, eut un mot gaillard sur la double naissance qui certifiait son aptitude à la paternité, approuva le choix des deux nourrices et ordonna un *Te Deum* dans l'église métropolitaine de sa bonne ville de Paris.

L'année suivante, ce fut encore une fille qui vint, Madame Troisième. On était d'un très grand chagrin à Versailles, dit Barbier ; cependant le Roi a très bien pris la chose et a dit à la Reine qu'il fallait prendre parole avec Pérard, son accoucheur, pour l'année prochaine, pour un garçon. La jeune Reine fut plus inquiète : Si Dieu me fait la grâce, écrit-elle au maréchal Du Bourg, d'être bientôt dans l'état où je souhaite toujours d'être, je serai la première à vous le mander. J'espère que Dieu exaucera les vœux de nos bons sujets pour moi. Le sentiment qui l'emporte chez elle est le désir de satisfaire le Roi : On n'a jamais aimé comme je l'aime, écrit-elle avec sa ferveur naïve de jeune femme.

Cette fécondité laissait des espérances. Aussi quand la Reine fut de nouveau déclarée grosse en février 1729, l'attente des époux était vive : ils avaient

communié ensemble dans une même intention. Le Dauphin naquit à Versailles, le 4 septembre 1729, à trois heures quarante du matin. Toute la Cour veillait dans l'appartement de la Reine. Autour du lit étaient les princes et les princesses du sang, le cardinal de Fleury et le chancelier de France, avertis dès le commencement des douleurs. Le Roi n'avait point quitté le chevet de la Reine. L'enfant, mis dans un linge, fut porté près du feu et ondoyé par le cardinal de Rohan, en présence du curé de la paroisse. La duchesse de Ventadour prit le prince nouveau-né et le porta, suivie des trois sous-gouvernantes, dans l'appartement préparé pour lui. Le Roi dit à M. de Villeroy, capitaine des Gardes du corps : **Duc de Villeroy, conduisez le Dauphin ; c'est le seul cas où mon capitaine des Gardes peut me quitter.** On remarqua le ton dont furent prononcées ces paroles ; il semblait que le visage, d'ordinaire impénétrable, du jeune Roi rayonnât d'un sentiment attendri.

Depuis soixante-huit ans, il n'était pas né de Dauphin. Il fallut rechercher les anciens usages. Les fêtes furent splendides. Le tocsin du Palais et celui de l'Hôtel de Ville annonçant la grande nouvelle commencèrent une sonnerie de trois journées. Les maisons furent illuminées. Les distributions de pain, de viande, de cervelas, les fontaines de vin coulant sous des berceaux de feuillage, les spectacles gratuits, les feux d'artifice firent participer le peuple à la joie du souverain. Celui-ci, accompagné de toute sa maison, du Parlement, de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aides, de tous les grands corps de l'État vint chanter le *Te Deum* au milieu de la foule heureuse.

La Reine ne ressentait que la joie d'avoir donné un fils à son mari et un héritier à la Couronne. Elle avait rempli le but de son mariage et l'ardent désir de la nation.

Bientôt, un seul fils ne lui suffit plus. Elle appelle un second prince, **un duc d'Anjou** ; et, comme Louis XV semble décidé à se bien munir d'héritiers, elle donne promptement de nouvelles espérances. Le duc d'Anjou se fait moins attendre que son aîné. Un an après, Versailles et Paris sont encore en liesse pour la naissance d'un prince ; il assurait, disait-on, la **tranquillité du royaume**. C'est le moment le plus heureux de la vie royale. La Reine se croit sûre de l'affection du Roi, et sa brillante maternité l'a revêtue, aux yeux de tous, d'une majesté nouvelle. Ce n'est pas sans une juste fierté aussi qu'elle peut présenter trois princesses et deux princes à la France rassurée sur les destinées d'une famille étroitement liée à son existence. Le jeune père, qui a à peine vingt ans, est heureux au milieu de ce petit monde qui grandit autour de lui et auquel viendra s'ajouter, en 1732, Madame Adélaïde. Il prend souvent ses filles des bras de la bonne **maman Ventadour** qui l'a aussi élevé lui-même et les caresse tendrement. Les petites princesses le ravissent par leurs gentilleses. Pour conserver le souvenir de leur âge, il les fait peindre par Gobert en larges robes à paniers, leurs jolies petites têtes serrées dans des bonnets de dentelle. Voici encore l'aimable tableau de Belle osa. la Reine est assise en grand habit à côté du trône royal avec le Dauphin sur ses genoux ; il a ses petits pieds nus reposant sur le manteau fleurdelisé, la tête encadrée d'un bonnet ruché, et le cordon du Saint-Esprit au cou. La Reine est à demi souriante et le chaste orgueil d'une mère s'épanouit dans son regard.

Mais les tristesses arrivent. L'année 1733 est, pour la reine Marie, la plus remplie d'émotions. En même temps qu'elle pressent un événement qui va lui réserver de longues amertumes, l'adultère encore secret de son époux, les deuils lui portent les premiers grands coups de la douleur. Madame Troisième est enterrée en février et, en avril, meurt à deux ans et sept mois, le jeune frère du Dauphin,

ce charmant duc d'Anjou. Il était malade depuis quelque temps mais sans que fût à craindre le dénouement si prompt que le Roi et la Reine apprirent de la façon la plus cruelle, ainsi que Louis XV le conta le jour même à Villars : *Étant couchée avec le Roi, son impatience l'a fait sortir de son lit pour faire ouvrir une fenêtre, qui donnait sur celles de la chambre de M. le duc d'Anjou, à portée de laquelle était un crocheteur. La Reine lui cria : Comment se porte le duc d'Anjou ? Le crocheteur répondit : Il est mort.* La Reine fit un grand cri ; heureusement une femme de chambre la soutint, et le Roi sortit du lit pour venir la consoler.

La vie, pourtant, allait encore se multiplier autour du Roi. Marie Leczinska souhaite, sans lassitude, se prêter à ce devoir ; jusqu'à la fin elle demeure soucieuse de maternité. Presque tous les ans, c'est une naissance nouvelle. Elle espère que la venue d'un prince rétablira son bonheur conjugal ; cependant les filles ne cessent de naître. C'est Madame Victoire en 1733, Madame Sophie en 1734, Madame Félicité en 1736. Des nombres ordinaux les désignent jusqu'à l'année toujours très tardive de leur baptême. Mesdames Quatrième, Cinquième, Sixième, Septième ne seront baptisées qu'au couvent, la plus âgée ayant déjà douze ans. Madame Louise est de 1737. D'après la légende, Louis XV, espérant un garçon et de fort méchante humeur, aurait nommé brusquement Madame Dernière celle qui le fut en effet. La réalité fut tout autre. C'était le 26 juillet 1737 le Roi, resté auprès de la Reine pendant ses douleurs, avait embrassé la main qu'elle lui tendait ; immédiatement après être accouchée, ayant su que c'était une fille, elle le pria d'approcher et lui dit : *Je voudrais souffrir encore autant et vous donner un duc d'Anjou.* Le Roi l'exhorta à se tranquilliser. Malgré ses infidélités, il admirait en elle la mère honnête et irréprochable de ses enfants. Si les obligations de ses affaires, les mouvements d'une passion pour Mme de Mailly, qui commence à s'afficher, absorbent, avec la chasse, une partie de sa journée, il n'oublie pourtant pas de venir jouer avec ses enfants, avec ses filles surtout. Il leur consacre moins de temps qu'aux premiers jours, mais ils comptent toujours dans sa vie.

De cette jeunesse qu'il aime, Louis XV va être séparé au moment où en grandissant, elle aurait pu le retenir sur la pente des fautes. Le cardinal de Fleury, premier ministre, cherche partout des occasions d'économiser ; il trouve que l'entretien des maisons de Mesdames coûte trop cher et qu'elles *encombrent* le Château. *Le Cardinal, écrit Barbier, a imaginé un moyen de ménager, au sujet de toutes nos Filles de France, actuellement au nombre de sept, qui embarrassent le Château de Versailles et causent de la dépense. Ç'a été d'en envoyer cinq à l'abbaye de Fontevault.* Au dernier moment, on s'avise de faire grâce à Madame Troisième, la petite Adélaïde, qui a sept ans ; elle passe pour être la plus aimable et pour obtenir quelque préférence de la Reine, à qui son départ cause un chagrin particulier. Il semble que rien ne serait plus facile que de la garder et qu'une prière de Marie y devrait suffire : mais elle en est venue au point de ne plus oser parler au Roi, même comme mère, surtout quand le Cardinal a décidé. Recourant à un autre moyen, Mme de Tallard dicte sa leçon à l'enfant : *Tous les jours, les deux Dames aînées vont faire leur cour au Roi, au retour de la messe. Un de ces jours, la Troisième se présenta devant le Roi, lui baisa la main, se jeta tout de suite à ses pieds et se mit à pleurer. Le Roi fut touché de cette scène ; il larmoya un peu, et toute la Cour en fit autant, en sorte qu'il lui promit qu'elle ne partirait pas.*

Les préparatifs étant terminés, Mesdames cadettes furent mises toutes les quatre dans un carrosse, avec la marquise de La Lande, sous-gouvernante, et conduites à Fontevrault, où on les laissa, pour le physique, aux soins d'un écuyer de la Bouche, et pour le moral sous la direction de Mme de Fontevrault, qui ajouta à la suite de ses titres celui de gouvernante de Mesdames de France. La célèbre abbaye était à treize jours de Versailles et les princesses n'en devaient plus revenir que leur éducation terminée. Ce départ, qui séparait la Reine de ses filles, lui ôtait donc tout espoir de les revoir avant de longues années. Une des petites exilées, Madame Sixième, mourut au couvent sans avoir reparu. Pour ne point s'attendrir, Louis XV, le jour de la séparation, était parti à la chasse.

Comment Marie Leczinska vit-elle avec les enfants qu'on lui a laissés ? C'est une étrange destinée que la leur ; ils sont élevés de la façon la plus artificielle. Aussi ce n'est pas à l'épouse seulement que la vie royale impose d'exceptionnelles épreuves, celles de la mère ne sont pas moindres. Elle se trouve éloignée, par les usages de la monarchie, de l'éducation de ses enfants, confiés à des personnages ayant charge de cour et responsables devant le Roi seul. Elle ne vit point au milieu de ces êtres chers, de qui les journées, comme les siennes, sont réglées sans qu'aucune place soit laissée aux libres effusions du cœur. Les habitudes familiales de l'ancienne France, qui tiennent les enfants à distance des parents, s'aggravent à Versailles de toutes les exigences de l'étiquette royale. Quand Mesdames aînées sont en âge d'en remplir les devoirs, elles vont une fois par jour [faire leur cour](#) au Roi et à la Reine, et leur gouvernante, Mme la duchesse de Tallard, les y amène en cérémonie. La Reine peut les recevoir aussi à certaines heures dans ses cabinets particuliers ; rarement elle va les visiter chez elles, dans leur appartement éloigné de l'agitation de la Cour, à l'extrémité de l'immense château.

Le Dauphin, qui habite au-dessous d'elle, prend une plus grande part de sa vie, et elle intervient elle-même, par de judicieux conseils, dans l'œuvre de ses éducateurs. Le jeune Louis a eu une première enfance difficile, par l'exubérance d'une volonté violente et incapable de se plier. Il battait sa nourrice, il soufflette un jour son précepteur. Grâce aux efforts de l'honnête duc de Châtillon, le gouverneur, et du maître à lire, l'abbé Alary, ce terrible écolier est devenu le plus appliqué, le plus docile et le plus loyal des adolescents. Le portrait qu'a fait alors Tocqué de l'héritier du trône montre son charmant visage dans le milieu d'étude et de travail qu'il s'est mis à aimer passionnément.

La reine a toujours exigé que le jeune prince fût réprimandé et puni, quand cela a été nécessaire pour dompter son emportement. Elle a soutenu l'abbé Alary contre les cabales et les préventions. Elle s'est réservée une part dans l'instruction morale de son fils, lui a transmis une foi chrétienne très assurée, un vif sentiment de la piété et de la justice. En ouvrant le cœur de l'enfant à toutes les générosités, en le formant à tous les devoirs, elle a préparé, comme elle aime à le dire, [un prince selon le cœur de Dieu](#).

Aussi enchante-t-il ses grands-parents, le roi et la reine de Pologne, qui en parlent dans toutes leurs lettres. C'est une joie de voir mettre M. le Dauphin [en culotte et en justaucorps](#) ; on le déclare [joli à manger](#) ; et l'on n'en finit point de tracer le portrait de ses perfections : [Notre aimable Dauphin est inexprimable en tout ; je l'aime de la dernière folie. Il promet non seulement de vivre, mais d'être avec gloire. Il s'informe de tout, veut savoir tout, rien ne lui échappe. Il aime, avec cela, tout ce qui est militaire, à vouloir faire des armes à tout propos. Quand il voit, par la fenêtre, aller le Roi son père à la chasse, il se démène](#)

d'avoir un cheval pour l'accompagner. Il a une grande amitié pour sa mère, et a toujours des secrets à lui dire à l'oreille.

Dès ces premières années, apparaît en effet une étroite union entre la mère et le fils, qui trouveront l'un près de l'autre, au milieu de l'égoïsme de Versailles, la confiance et la consolation. L'intimité ne sera jamais semblable avec les princesses, qui devraient, semble-t-il, appartenir davantage à la Reine. Au reste, les plus jeunes lui ont été prises, précisément à l'âge où les cœurs s'ouvrent et se mêlent et toute influence maternelle est définitivement écartée.

Comment s'étonner que, éloignée ainsi de l'éducation de ses enfants, atteinte dans sa dignité et dans son cœur par les passions successives qui occupent le Roi, Marie Leczinska se retire peu à peu dans une société intime, ne donnant à la vie officielle que ce que son rôle lui commande. C'est le moment de l'évoquer chez elle, au Château.

La pièce la plus importante de son appartement est l'admirable chambre à coucher, où Gabriel le fils et Verberckt travaillèrent et dont le décor mutilé reste cependant un des plus parfaits du Château. Marie Leczinska y attacha la plupart des souvenirs de sa vie royale et maternelle. Elle y mit au monde ses dix enfants. Elle y posa, en 1748, devant Nattier. Quand le Roi soupait au petit couvert chez la Reine, c'était dans sa chambre, et la dame d'honneur y servait Leurs Majestés.

L'étiquette qui y régnait, particulièrement à l'heure de la toilette, fut la même au temps de Marie Leczinska et de Marie-Antoinette. Le président Hénault y peint l'aimable caractère de la première : *L'heure de la toilette est à midi et demi ; la messe et puis son diner. J'y ai vu quelquefois une douzaine de dames tout ensemble ; aucune n'échappe à son attention ; elle leur parle à toutes... ce sont des choses personnelles, les seules qui flattent.* Les audiences particulières étaient accordées dans la chambre, le plus souvent après la toilette ; *la Reine était debout auprès de la table qui est dans le trumeau vis-à-vis du lit.* Les autres audiences pouvaient avoir lieu, soit dans la chambre, soit dans le cabinet qui la précède, soit dans le Salon de la Paix. A l'audience, dans la chambre, le fauteuil était placé le dos tourné à la cheminée et, s'il s'agissait d'une présentation, les tabourets et les pliants pour la personne reçue et la dame d'honneur se trouvaient le long du balustre. Nulle part à Versailles plus brillant théâtre pour les prétentions, plus passionné champ-clos pour les luttes de préséance ; et c'est là aussi que certaines dames du palais, trop particulièrement distinguées par Louis XV, ont rempli les obligations de leur charge, sous des regards souvent malveillants.

A ces pièces où elle accomplissait les charges de sa vie officielle, Marie Leczinska préférerait ses cabinets, si différents par leur usage de ceux de son mari. C'est elle qui a créé de 1728 à 1730 ces petites pièces, qui ont préparé celles de Marie-Antoinette, et en a établi la disposition générale. Elle s'y retire pour lire, peindre, méditer et y reçoit ses visiteurs les plus intimes ; elle s'y enferme notamment de quatre heures à six, et personne alors, sauf Mme de Luynes et seulement en cas urgent, n'ose venir l'y déranger. Le duc de Luynes mentionne de temps en temps ces retraites il parle de l'escalier tournant par où la Reine peut descendre chez le Dauphin ; il indique son *grand cabinet vert* et aussi un réduit qu'elle nomme son cabinet des Poètes : *La Reine a un de ses cabinets qui est extrêmement petit, où*

elle a rassemblé beaucoup de poésies : elle s'amuse volontiers de ce genre de lecture, indépendamment de beaucoup d'autres de piété et d'histoire...

C'est pendant le séjour de la Cour à Fontainebleau, en 1746, que commencent des remaniements d'ensemble chez Marie Leczinska. Une partie de ces cabinets est refaite à neuf. Dans le plus grand sont mis, en dessus de porte, les premiers portraits par Nattier de Mesdames Henriette et Adélaïde. La pièce la plus intéressante est le **laboratoire**, appelé plus tard **cabinet des Chinois**. Un bon témoin y décrit ainsi les occupations de Marie Leczinska : Au sortir de son dîner, elle donnait encore des audiences. Elle entrait ensuite dans ses appartements, où elle s'amusait à jouer de quelque instrument, à peindre au pastel ou à faire usage d'une fort petite et fort jolie imprimerie. Elle ne peignait que des tableaux de dévotion, dont elle faisait présent à des communautés religieuses et à des personnes qui avaient le goût de la piété... Elle imprimait, pour les distribuer comme ses tableaux, des prières, des sentences et des maximes de morale. Ses guéridons de palissandre sont toujours chargés de broderies pour les églises et de vêtements pour les pauvres. Mme Campan conte assez plaisamment la façon dont Oudry, maître de peinture de la Reine préparait, corrigeait, complétait un travail que Sa Majesté s'imaginait naïvement avoir fait elle-même. Elle peignait sous les yeux du maître qui arrangeait sa palette, garnissait son pinceau, lui indiquait point par point où il fallait poser la couleur. Elle avouait d'ailleurs, de la meilleure grâce du monde, le rôle de celui qu'elle nommait elle-même son **teinturier**, toute fière de pouvoir dire quelquefois qu'il n'avait pas tout fait.

Ses cabinets sont surtout l'asile de l'intimité et le sanctuaire de la causerie. Le plus doux plaisir de la Reine, celui dont elle ne se prive que par mortification héroïque, c'est la libre conversation, dans un cercle aimable et spirituel, où l'étiquette disparaît devant une familiarité du meilleur ton. L'amitié tient une grande place dans la vie de Marie Leczinska et la repose des charges de la représentation royale.

Son petit salon réunit parfois une élite de gens d'esprit qui en célèbrent le bon accueil. On y voit le président Hénault, M. de Maurepas, le comte de Tressan, Moncrif, tous gens d'esprit ; le fidèle Nangis, l'abbé de Broglie, Mme de Villars, d'Argenson, les Luynes. Plus tard, à la fin de sa vie, la Reine, qui a l'esprit le plus alerte et le plus malicieux, aime leur conversation. Et l'on se prend à regretter qu'au milieu du cercle intime qu'elle gardera jusqu'à la mort, ses filles n'aient pas eu une place plus essentielle et que, seul, peut-être, de ses enfants, le Dauphin ait paru chez elle.

Pendant les longues années que Mesdames cadettes passent à Fontevault, Louis XV, de son côté, ne les oublie pas. Il leur écrit de temps en temps et se tient informé par **maman Ventadour** qui est en correspondance avec elles. Mais il se complaît surtout avec ses aînées. En grandissant, elles prennent de l'importance ; leur jeune beauté le rend fier d'elles. Il les mêle à la vie royale. **Il n'était pas de fêtes**, écrit Claude Saint-André, **où elles ne parussent ; aux revues de la Maison du Roi**, elles recevaient des troupes les mêmes honneurs que le Dauphin. Les ambassadeurs allaient les saluer ; les dames et officiers nouveaux dans la Maison royale furent astreints à se faire présenter..., il en fut de même pour les femmes admises aux honneurs du tabouret. Louis XV assistait aux bals du mercredi chez ses enfants ; on y voyait très peu la Reine. Les nuits dansantes du carnaval avaient surtout beaucoup d'éclat. Le carême venu, le Roi réservait aux princesses deux travées à la chapelle, pour elles et leur suite.

En face du Roi, le Dauphin a moins d'assurance que ses sœurs brillantes. Il est plus libre avec la Reine. S'il aime son père, il reste un peu intimidé devant lui. M. le Dauphin, nous raconte Luynes, aime beaucoup le Roi, mais il le craint et est embarrassé avec lui ; le Roi lui demanda pourquoi il rougissait, et lui dit qu'il devait s'accoutumer à n'être pas dans cet embarras avec lui. Au reste, il lui marque beaucoup d'affection ; on ne peut lui faire plus de plaisir que de lui en dire du bien ; il l'attaque avec plaisanterie et cherche à le mettre à son aise avec lui. Sans cesse Luynes atteste l'intérêt que Louis XV porte à son fils. Il va le voir à la Grande écurie monter à cheval ; il descend aux petits bals qu'on donne chez lui ; il l'emmène suivre les manœuvres des régiments ou les attaques des tranchées. Parfois, il va le retrouver au milieu de ses précepteurs et lui donner quelques conseils. Un jour, au sortir du salut, le Roi descend chez lui. Il regarde une carte qui indique les guerres de Louis XIV. La causerie s'engage sur ce sujet ; Louis XV en profite pour montrer quelles responsabilités incombent à un roi dans ses motifs de guerre : Il y en a quelquefois de légers, c'est notre affaire, nous répondons du sang qui y est répandu. Le Dauphin est transporté de joie quand son père, qu'il admire, lui adresse un compliment. Il ne manque d'ailleurs pas de répartie. En entrant dans le cabinet du Roi pour travailler, le cardinal de Fleury aperçoit le Dauphin qui y est installé. Il lui dit en badinant : Peut-on compter sur l'amitié que vous marquez présentement ; vous n'y songerez plus lorsque vous serez grand ; on ne songera plus qu'à s'approcher de vous avec respect ; les amitiés des princes ne sont pas toujours de longue durée. L'enfant riposte : Cependant, vous avez conservé une assez bonne fenêtre dans le cœur du Roi !

Un grand chagrin de Louis XV fut le départ, en 1739, de Madame, la seule de ses filles qui trouva mari. En épousant Don Philippe, le troisième fils de Philippe V, elle allait devenir Madame Infante. La jeune princesse montra plus de peine que de joie ; quitter le Dauphin, ses sœurs surtout, lui semblait cruel, car il régnait entre eux une grande union. Le jour où ses sœurs l'apprirent, quand la Reine descendit dans leur appartement, la petite Adélaïde s'élança vers elle avec ces mots : Maman, je suis bien fâchée du mariage de ma sœur ! Pour les noces de l'aînée et la préférée de ses filles, Louis XV voulut un éclat extraordinaire. Les fêtes furent somptueuses.

Le jour de la séparation, l'émotion fut grande : Ce matin, écrit Luynes, Madame Infante a été chez le Roi et chez la Reine. La Reine a été une demi-heure enfermée avec elle, et il s'est répandu bien des larmes de part et d'autre. Le Roi est devenu pâle, quand Madame Infante est entrée dans son cabinet ; il y a eu beaucoup de pleurs. Les deux sœurs se sont embrassées en fondant en larmes et ne se pouvant quitter ; elles disaient : C'est pour jamais. M. le Dauphin a pleuré beaucoup, et surtout lorsqu'il l'a embrassée dans le moment qu'elle a monté en carrosse. Le Roi a descendu avec elle, le visage fort triste et a monté dans le carrosse.

Le long du chemin, le Roi renouvela ses instructions paternelles. Au Plessis-Piquet, après les dernières effusions, il descendit et laissa repartir les calèches, le cœur serré.

Madame Henriette prend, avec le titre de Madame, la place de sa sœur auprès du Roi. Elle déclarait ne pas pouvoir se passer de son père. Avec sa sœur Adélaïde, elle l'accompagne dans les cérémonies officielles. Pendant la guerre des Flandres, en 1744, il ne cesse de s'inquiéter d'elles. Il leur a promis de leur écrire

alternativement. Il les a quittées sans leur faire d'adieux, **craignant un attendrissement réciproque**. Au cours de sa maladie à Metz, leur douleur est émouvante. La veille du jour où on leur permet de rejoindre le Roi, la petite Adélaïde en a de la fièvre ; quant à Madame, qui **aime passionnément le Roi**, elle **se roulait par terre**, en poussant des **cris affreux**. Bientôt les forces du Roi reviennent ; il reçoit tous les jours le Dauphin ainsi que Mesdames, prenant plaisir à s'entourer de ses enfants. La première lettre qu'il a pu écrire a été pour Madame Infante. A Versailles, à son retour, bouleversé par la mort de Mme de Châteauroux, il se rapproche davantage de sa famille. Il a eu de longues méditations. Comment ne point penser à ses filles qui grandissent, au Dauphin qui va se marier avec l'Infante d'Espagne et déjà le juge ? Par malheur, en ces fêtes où se célèbre le mariage de son fils, Louis XV rencontre cette séduisante Le Normand d'Etioles qui va devenir Mme de Pompadour...

Il eut quelque mérite à ne point se laisser retenir par le plaisir de ce nouvel engagement quand, quelques mois après, un devoir royal l'appela aux frontières auprès de Maurice de Saxe. n y emmena le Dauphin, voulant lui donner de bonne heure une initiation directe aux choses de la guerre. La victoire de Fontenoy, où tous deux sont présents, donne au règne le prestige éclatant de la gloire militaire. Après ces triomphes, jamais peut-être la Cour n'a été plus brillante. Elle s'anime par la présence de la Dauphine, douce, aimante et timide, qui va mourir au bout de quelques mois, et par l'achèvement de l'éducation de Mesdames aînées. Les deux princesses ont désormais une dame d'honneur, une maison complète, le droit de jouer au jeu de la Reine, le devoir de paraître à toutes les fêtes et les moyens de tenir, avec tout l'éclat qu'il comporte, leur rang de Filles de France. Le Roi a réglé qu'elles auraient quarante mille écus chacune pour leurs habillements et leurs menus plaisirs. Le renouvellement complet des garde-robes a amené de fortes dépenses, Mme de Tallard, le jour où prit fin l'éducation, ayant fait main basse, suivant la coutume, sur tous les objets à l'usage de Mesdames, y compris les tabatières qu'elles avaient dans leur poche. La respectable maréchale de Duras, née Bournonville, a été nommée dame d'honneur de Madame, la jumelle de Madame Infante, mariée depuis sept ans déjà et dont l'exemple ne décide point sa sœur. On parle d'unir la sœur cadette, Madame Adélaïde, brune piquante de quatorze ans, de caractère fier et de sang vif, au prince de Piémont, fils du roi de Sardaigne. En attendant, se donnent chez Mesdames des bals fort réussis, où toute la Cour paraît. Seul peut-être avec sa mère, le Dauphin met quelques ombres à l'allégresse générale. II s'inquiète de la faveur croissante de la nouvelle favorite. Il blâme ouvertement la conduite paternelle. Ces dispositions du jeune prince n'ont rien d'inattendu. Il a vu des mêmes yeux, durant toute son adolescence, les premières maîtresses de son père ; ne transigeant point avec les principes religieux qui lui ont été enseignés et qui font la règle de sa vie, il se sent humilié, comme fils et comme sujet, de la conduite du Roi. Ce qu'il sait des origines de Mme de Pompadour et de la philosophie qu'elle professe est fait pour lui inspirer une sorte de répugnance. Enfin, il est trop tendre fils pour ne pas souffrir des contacts imposés à sa mère, même s'il la voit consentir, à force de vertu et d'oubli d'elle-même, à les accepter sans se plaindre.

Au milieu des fêtes et des guerres qu'il poursuit, Louis XV n'oublie pas les petites Mesdames. Dans l'abbaye de Fontevault, ces enfants avaient grandi, embelli, s'étaient formées loin des yeux de leurs parents. Ce fut une attention du Roi de les envoyer peindre par Nattier qui avait déjà fait à la Cour, avec un éclatant succès, ses premiers portraits d'Henriette en Flore et d'Adélaïde en Diane. Le

voyage de l'artiste, raconte Mme Tocqué, fut secret, l'intention du Roi étant de faire, de ces trois portraits, un sujet de surprise agréable. La Reine se montra particulièrement heureuse ; la joie se doublait pour elle du bonheur de connaître les transformations de ces enfants qui grandissaient loin d'elle : Les deux aînées sont belles réellement, écrivait-elle à la duchesse de Luynes ; mais je n'ai rien vu de si agréable que la petite. Elle a la figure attendrissante et très éloignée de la tristesse ; je n'en ai pas vue une si singulière ; elle est touchante, douce et spirituelle. J'ai replacé à Versailles les portraits peints à Fontevrault, qui sont parmi les plus exquis de l'élève des Grâces. Et l'on y comprend mieux les sentiments de la Reine disant, en son émotion maternelle, le charme pénétrant de Madame Louise. Elle est blonde et douce, avec de grands yeux tendres, un grand panier rose, les mains pleines de fleurs. Toute la paix du couvent se reflète en cette petite princesse, parée bien artificiellement de l'habit de cour, qu'elle portera un jour à Versailles et qu'elle quittera plus tard pour la robe de bure des Carmélites.

Les deux sœurs plus âgées ont déjà les grâces de femme que Nattier devait se complaire à interpréter. Les yeux sombres de Madame Victoire ont une douceur attirante ; la longue frange des cils ombre ses joues ; la bouche est sensuelle, le menton étroit, le front large ; les cheveux noirs s'harmonisent au teint mat et doré. Madame Sophie est moins formée ; dans ces clairs paniers à grands ramages, son corps menu n'apparaît point. La main droite relève un voile léger posé sur la chevelure poudrée ; les grands yeux ont du rêve comme ceux de Louis XV, et le menton délicat achève l'ovale pur d'un joli visage d'adolescente.

Le retour, en 1748, de Madame Infante, qui revenait pour la première fois revoir ses parents, fut une grande joie pour eux et pour la Cour tout entière qui appréciait les qualités de cette princesse. C'était une intelligence solide et déliée. Ses traits un peu masculins, et qui vers la fin s'épaissirent, reproduisaient en les alourdissant ceux de son père ; elle était plus que ses sœurs du sang de Henri IV ; elle avait, dans une âme de femme, un peu des qualités qui font les grands princes : l'ambition, l'énergie et le courage. Louis XV avait pour elle une affection très vive. Son retour l'enchantait. Le duc de Croy en a laissé un tableau de famille très humain :

A deux heures, le comte de Noailles arriva, et, un moment après, l'Infante. L'entrevue fut des plus touchantes : le Dauphin se jeta à son col, sans lui donner le temps de descendre. Elle fit un cri de joie perçant. On ne pouvait les séparer. Enfin, on la descendit, et on la porta au Roi, qui, malgré sa grande joie, se possédait mieux. Elle s'écria : Ah ! le voilà, et s'élança à son col sans pouvoir le quitter, que pour ressauter à celui de M. le Dauphin, avec des transports et des larmes, si naturels des deux parts que personne ne put retenir les siennes. On la soutint car elle se trouvait mal de joie. Le Roi était enchanté... Puis, elle alla s'enfermer avec le Dauphin, qui marqua un cœur admirable, ainsi que ses sœurs, jusqu'à neuf heures que le Roi soupa avec son fils, ses quatre filles et les dames ordinaires et du service de Mesdames.

... Nous fûmes, au dessert, au souper du Roi, où nous vîmes tous, avec joie, un coup d'œil touchant pour de bons

Français : c'était la joie parfaite, noble et aisée du Roi, de se voir ainsi avec sa famille, qui en témoignait aussi une parfaite. L'Infante riait aux anges, et était surtout très bien et plaisante avec la gentille Madame Adélaïde, étant toutes deux très vives et spirituelles. L'Infante rapportait un très grand accent gascon qui faisait, avec sa vivacité, un plaisant effet. Après le souper dans le salon, le Roi les tint toutes longtemps embrassées, les couvant des yeux avec un air de tendresse charmante. Aussi faut-il avouer que le Roi était le meilleur père, le meilleur ami et le plus honnête homme que l'on puisse voir, d'une douceur, bonté et égalité uniques.

En revenant, quelques mois plus tard, de Fontevault, Madame Victoire, qui atteint ses quinze ans, ajoute à son tour au bonheur de son père. Elle passe pour la plus séduisante des filles de Louis XV. Le duc de Gesvres la décrit, avec une agréable figure, un beau teint de brune, les yeux grands et fort beaux. Louis XV est sensible à son jeune charme. Elle doit encore poursuivre son éducation sous la direction de l'académicien Hardion ; son père qui l'a fait perfectionner dans l'équitation par l'écuyer Bridge, l'emmène quelquefois à la chasse avec ses trois sœurs aînées.

Louis XV ne peut plus se passer de ses filles. Chez le Dauphin, qui s'est remarié avec Marie-Josèphe de Saxe, il sent toujours un blâme tacite. En 1750, comme Madame Infante le quitte, il rappelle de l'abbaye angevine ses deux dernières filles. Mme de Pompadour ne l'occupe plus uniquement. D'ailleurs, bien loin de se réserver le Roi, de le **chambrier**, comme elle faisait autrefois, elle le réunit volontiers à ses enfants. La sincérité de son amour pour le Roi lui permet, d'ailleurs, de partager ses affections. Elle narre avec émotion, dans une lettre d'octobre 1750, le retour des Petites Mesdames, de Fontevault, après douze années d'absence : **Mesdames Sophie et Louise sont arrivées hier. Le Roi a été au-devant d'elles avec M. le Dauphin et Madame Victoire... En vérité, rien n'est plus touchant que ces entrevues. La tendresse du Roi pour ses enfants est incroyable et ils y répondent de tout leur cœur. Madame Sophie est presque aussi grande que moi, très bonne, grasse, une belle gorge, bien faite, la peau belle, les yeux aussi, ressemblant au Roi de profil comme deux gouttes d'eau ; en face, pas à beaucoup près autant, parce qu'elle a la bouche désagréable, en tout, c'est une belle princesse. Madame Louise est grande comme rien, point formée, les traits plutôt mal que bien, avec cela une physionomie fine qui plaît beaucoup plus que si elle était belle. Nous avons tous été présentés aujourd'hui.**

Aussitôt on distingue à la Cour **Mesdames les deux aînées et Mesdames les trois cadettes**. On nomme des dames pour ces dernières, et le service est différent, les aînées ayant quatre dames par semaine, les cadettes trois seulement. Quant à Madame, qui a vingt-trois ans, pour bien affirmer son rôle d'aînée, elle reçoit une maison complète, qui sert aussi Madame Adélaïde. Toute cette dépense fait gronder le marquis d'Argenson : **On compte que ces quatre Darnes de France, qui ne seront jamais bonnes à rien, coûteront au roi tous les ans six à sept millions, ayant deux maisons séparées, en officiers, en darnes, bouche, écurie, etc. Une seule a été mariée ; elle nous a coûté une guerre, et le tout pour en faire une pauvre duchesse de Parme.**

Avec ses filles grandissantes, le Roi a de plus en plus d'intimité. Elles l'accompagnent dans ses **voyages** à Fontainebleau, à Choisy, à Marly. Elles sont

mêlées à la vie de la Cour ; elles sont de toutes les chasses, de tous les spectacles. Dans les jours d'hiver, les chaises les conduisent au grand canal pour le patinage. Le Roi y descend avec elles ; on le voit même pousser le siège doré de Madame Henriette parmi les longues files de traîneaux remplis de seigneurs en bonnets et redingotes de fourrure, et de dames vêtues de casaquins fourrés.

Le Roi va connaître, par ses filles, une de ses plus grandes douleurs, une de celles dont il **ne se consolera jamais**, comme il l'a écrit. Le 10 février 1752, sa fille préférée, la fragile et pure Madame Henriette, la plus intéressante après Madame Infante, celle avec qui il causait le plus volontiers, et **en qui il avait le plus de confiance**, meurt à Versailles en quelques jours, enlevée par une fièvre putride. Le Roi, raconte le duc de Croy, **resta dans un état affreux jusqu'à près de deux heures que l'on vint lui annoncer que c'en était fait**. Son bon cœur ordinaire et sa tendresse particulière pour cette fille chérie par-dessus tout, le **pétrifia**. Jamais on n'a vu le Roi si agité, la mine si sombre, la parole si rare ; il cache avec peine ses larmes. **Elle aurait été la consolation de ma vieillesse**, disait-il, de la disparue. Il sentait ses qualités profondes. Mme Campan, lorsqu'elle entra au service de Mesdames, entendit parler d'elle : **On regrettait Madame Henriette ; cette princesse avait eu de l'influence sur l'esprit du Roi ; on disait que si elle eût vécu, elle se serait occupé de lui procurer des amusements au sein de sa famille**.

Madame Adélaïde, qui a alors vingt ans, prend la place, de sa sœur à laquelle la liait une tendre amitié. Le Roi la veut bientôt auprès de lui. Il aime l'imprévu de son caractère vif, ardent, parfois emporté. Il la loge à ses côtés dans la partie du Château où l'on vient de démolir l'Escalier des Ambassadeurs ; il y crée des pièces joignant son arrière-cabinet, dont le seul salon conservé nous dit l'élégance. Les panneaux décorés d'instruments de musique, violon, cornemuse, flûte, castagnettes, etc., rappellent les goûts de la princesse. N'avait-elle pas un **désir immodéré de s'instruire ; elle apprit à jouer de tous les instruments de musique, depuis le cor jusqu'à la guimbarde**. On imagine aisément le Roi, interrompant son travail dans son cabinet d'angle et entr'ouvrant la porte des appartements où Madame Adélaïde, un cahier à la main, à côté du clavecin, étudie son chant.

Les années passent. Le Roi, dont les sentiments pour Mme de Pompadour se sont transformés en amitié, est pris par les secrètes distractions du Parc-aux-Cerfs. Un moment, l'attentat de Damiens resserre autour de lui sa famille. Madame Infante, en qui il a mis tant de prédilection, revient à la Cour où elle va remuer les ministères pour son mari. Emportée par la petite vérole, à la fin de 1759, elle laisse son père inconsolable. On sent sa détresse dans la lettre qu'il écrit le jour même à Don Philippe, pour lui annoncer la fin soudaine qu'il ignore : **Je n'ai point été surpris du parti que vous avez été sur le point de prendre... mais, hélas ! vous n'y auriez plus trouvé celle que vous y veniez chercher ; il est vrai que vous y auriez trouvé un père accablé de douleur, mais plein de tendresse pour vous et pour vos malheureux enfants ; oh ! mes chers enfants, comptez que je n'oublierai jamais ma fille dans vos personnes... Je vous embrasse tous, mes yeux baignent de larmes**.

Désormais les deuils vont s'accumuler autour du Roi. Au milieu des fêtes, des cérémonies, des soupers, des chasses, comme dans son travail, une pénible pensée l'accompagne sans cesse, celle de ce caveau funèbre de Saint-Denis, où déjà tant des siens sont allés l'attendre. Il a perdu ses filles aînées, les plus

intelligentes, les préférées ; elles sont mortes au moment où leur influence commençait à contrebalancer celle de Mme de Pompadour. Puis, la marquise elle-même disparaît et c'est dans la famille royale de nouvelles morts. Le Dauphin, qui promettait un règne d'honnêteté et de droiture, est miné par une maladie lente et inexplicable qui l'emporte ; la Dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, aimée véritablement du Roi et prête à lui donner le milieu de vie honnête qui lui manque, survit à peine à son mari. Leur fils aîné, le petit duc de Bourgogne, avait été emporté avant eux encore enfant. La Reine enfin meurt, faisant par le grand deuil qu'elle impose à la Cour, le 24 juin 1768, plus de bruit qu'en trente années d'existence retirée et silencieuse.

Ce dernier coup frappe Louis XV au moment même où, repentant peut-être de longs torts, revenant aux affections éprouvées, il se rapproche de Marie Leczinska, reprend l'habitude d'aller chez elle et rend à la vie publique de la Reine la dignité dont elle avait été injustement privée. La famille royale se décime ainsi autour du Roi, à l'heure où les approches de la vieillesse semblent le ramener auprès d'elle pour toujours. Que lui reste-t-il à présent ? Quatre filles, Mesdames de France, Adélaïde, Victoire, Sophie et Louise. Elles sont malhabiles à fixer le Roi. Au moment où elles auraient pu l'attirer chez elles dans une douce intimité qu'il a toujours souhaitée, elles s'éloignent de lui et l'abandonnent à une solitude de cœur dont profitera Mme du Barry. Elles le négligent pour le cercle intime que chacune se crée. L'aînée, qui leur donne le ton, n'ayant pu trouver mari, borne la conversation paternelle aux anecdotes de cour, aux usages et aux préséances, plus souvent encore, elle s'agite, intrigue chez Mme de Narbonne. L'étiquette, qui apporte à Mesdames leurs plaisirs, interdit ce qui aurait pu donner un but naturel à leur vie, l'éducation de Mesdames Clotilde et Elisabeth et des trois jeunes princes que leur frère a laissés, le duc de Berri, le comte de Provence et le comte d'Artois, trois futurs rois. Madame Victoire, **bonne, douce, affable** et dont **l'accueil, le regard, le sourire, sont parfaitement d'accord avec la bonté de son âme**, est plus tendre avec son père mais se plaît surtout dans une **société qui la chérit**, celle de Mme de Durfort. Madame Sophie, secrète, effacée, toujours effarouchée, est d'une **si grande timidité qu'il est possible de la voir tous les jours, pendant des années, sans l'entendre prononcer un seul mot**. Madame Louise vit **très retirée** ; elle pense au Carmel et se fait lire tous les historiens dont elle sera privée au couvent.

Le Roi continue pourtant à descendre chez Mesdames et à s'intéresser à leurs petites occupations de filles mûres ; il emploie à l'occasion les surnoms un peu vulgaires qu'elles se sont données entre elles suivant l'usage du temps. Mais ses visites sont une habitude plus qu'une joie. Il les sent loin de lui, affligées de la faveur dont Mme du Barry jouira pendant quatre ans. Il ne les voit plus guère que le matin, quelques instants, et l'après-midi, au moment où a lieu le débotter, au retour de la chasse, dans le Cabinet du Conseil. Une jeune lectrice, au service de Mesdames, les montre, dans une page pittoresque, remplissant à la hâte un devoir filial qui semble n'être plus qu'une étiquette de cour.

Louis XV voyait très peu sa famille ; il descendait, tous les matins, par un escalier dérobé, dans l'appartement de Madame Adélaïde — qui avait quitté l'appartement d'en haut —. Souvent il y apportait et y prenait du café qu'il avait fait lui-même. Madame Adélaïde tirait un cordon de sonnette qui avertissait Made.-ne Victoire de la visite du Roi ; Madame Victoire, en se levant pour aller chez sa sœur, sonnait Madame Sophie, qui, à son tour, sonnait Madame Louise.

Les appartements des princesses étaient très vastes. Madame Louise logeait dans l'appartement le plus reculé. Cette dernière fille du Roi était contrefaite et fort petite ; pour se rendre à la réunion quotidienne, la pauvre princesse traversait, en courant à toutes jambes, un grand nombre de chambres et, malgré son empressement, elle n'avait souvent que le temps d'embrasser son père qui partait de là pour la chasse.

Tous les soirs à six heures, Mesdames interrompaient la lecture que je leur faisais, pour se rendre avec les princes chez Louis XV : cette visite s'appelait le *débotter du Roi* et était accompagnée d'une sorte d'étiquette. Les princesses passaient un énorme panier qui soutenait une jupe chamarrée d'or ou de broderie ; elles attachaient autour de leur taille une longue queue et cachaient le négligé du reste de leur habillement par un grand mantelet de taffetas noir qui les enveloppait jusque sous le menton. Les chevaliers d'honneur, les dames, les pages, les écuyers, les huissiers portant de gros flambeaux les accompagnaient chez le Roi. En un instant tout le palais, habituellement solitaire, se trouvait en mouvement ; le Roi baisait chaque princesse au front, et la visite était si courte que la lecture, interrompue par cette visite, recommençait souvent au bout d'un quart d'heure ; Mesdames rentraient chez elles, dénouaient les cordons de leur jupe et de leur queue, reprenaient leur tapisserie et moi mon livre...

Lorsque Madame Louise renonce à ses prérogatives de Fille de France, en 1769, pour prendre le voile, Louis XV perd celle de ses filles qui était devenue sa préférée, la plus jeune et la plus rapprochée de lui par certains goûts communs, comme le cheval et les exercices violents. Adroite en ses mouvements, malgré une légère déviation du dos, qu'elle plaisante elle-même en disant *ma bosse*, elle fait encore, dans la force de ses trente-deux ans, une assez agréable amazone. Sa physionomie virile vaut bien la beauté fanée de sa sœur Adélaïde ou la régularité un peu fade de Victoire. Le caractère impérieux et violent a été dompté par l'humilité. Elle vit avec ses sœurs dans une union apparente, sans les laisser pénétrer dans une pensée qu'elles n'eussent pas comprise. Un jour, elle quitte Versailles, de grand matin, et les grilles du monastère de Saint-Denis se referment sur elle.

Le Roi est maintenant presque seul, livré à de graves soucis de gouvernement et à une société qui éloigne ses filles. L'arrivée d'une nouvelle Dauphine, l'archiduchesse Marie-Antoinette, qui épouse son petit-fils, rend à la Cour de France l'éclat des beaux jours. On sait de quelles prévenances, Louis XV vieillissant, entoure l'aimable princesse qui ramène autour de lui une jeunesse vivante et symbolise notre alliance avec Marie-Thérèse à laquelle il a lié sa politique. Elle apporte à une Cour usée l'attrait d'une rayonnante jeunesse qui semble promettre à la monarchie menacée une dernière espérance.

## CHAPITRE III

# L'ATTENTAT DE DAMIENS

Le 5 janvier 1757, vers six heures du soir, le Roi quitte ses appartements, traverse le Cabinet de la Pendule et gagne l'escalier privé orné de la belle rampe de fer à son chiffre. Son Conseil vient de se terminer ; il a renvoyé les ministres, il veut retourner, en compagnie du Dauphin, à Trianon où est restée la Cour. Le carrosse est rangé au bas du degré de la cour de Marbre, les valets de pied aux portières. Le temps quoique couvert, est assez clair à cause de la pleine lune.

Le Roi descend l'escalier, les huissiers tiennent des flambeaux qui éblouissent, les gardes font la haie ; il arrive à la dernière marche de la petite salle des gardes, appuyé sur le duc d'Ayen, et suivi du Dauphin, tandis que le capitaine des Cent-Suisses les précède.

Un homme, raconte le duc de Croy, s'élançe alors entre deux gardes qu'il fait tourner, l'un à droite, l'autre à gauche, fait tourner aussi un officier des gardes en le poussant vivement, et vient un peu par derrière frapper de toute sa force le Roi au côté droit, avec un couteau à canif, et si fort que le bout du couteau fait pencher le Roi en avant, et lui faire dire : **Duc d'Ayen, on vient de me donner un coup de poing.** L'homme exécute cela avec tant de promptitude qu'il rentre par la trouée qu'il a faite avant que ceux qu'il a presque culbutés soient remis, et personne ne voit le coup, tant à cause des flambeaux, que parce qu'on regardait à ses pieds à la dernière marche. Sur le propos du Roi, le maréchal de Richelieu, qui était aussi derrière, dit : **Qu'est-ce que c'est que cet homme avec son chapeau ?** Le Roi tourna la tête, et voyant que c'était du côté où il avait senti le coup, et y ayant porté la main qu'il avait retirée pleine de sang, dit : **Je suis blessé ! Qu'on arrête cet homme et qu'on ne le tue pas.** Un valet de pied, qui tenait la portière, voit couler du sang et s'écrie : **Le Roi est blessé !** On saute au collet de l'homme et le Roi retourne sur ses pas. On veut l'emporter, il dit : **Non, j'ai encore la force de monter ;** et il remonte effectivement son escalier, ayant jusque-là marqué beaucoup de courage et de présence d'esprit.

Arrivé dans sa chambre, il remarque le sang qui coule en abondance.

Il se crut blessé à mort, continue Croy : **Oh ! je suis frappé ! Je n'en reviendrai pas !** Le sang et l'inquiétude l'affaiblissant, il demande, à plusieurs reprises, un confesseur et un chirurgien. Comme toute sa Maison était à Trianon, pendant

assez longtemps il manqua de tout. Il n'avait pas de draps dans son lit, ni de chemise. On ne put trouver qu'un peignoir. La tête tournait à tout le monde. On courait de tous côtés. Les plus sages dirent qu'il fallait laisser couler le sang. Le Roi se trouva mal et crut que c'était le coup et qu'il se mourait. Il pressa pour un confesseur. L'aumônier de quartier arriva. Il se confessa à la hâte et demanda instamment l'absolution, sous condition et promesse de se confesser plus amplement et mieux, s'il avait le temps. On la lui donna.

Un petit chirurgien arriva, qui lava la plaie, mais n'osa sonder sans l'arrivée du premier chirurgien. La Martinière, qui était à Trianon, arriva enfin. Il sonda la plaie et dit qu'elle n'était pas profonde et qu'il ne la croyait pas dangereuse, mais l'idée vint à tout le monde, et au Roi, que le poignard était empoisonné. Cela redoubla l'inquiétude. Mesdames arrivèrent au bruit, et, trouvant le Roi blessé, baignant dans son sang, s'évanouirent par terre autour du lit. Il y en a qui restèrent même fort longtemps sans connaissance. M. le Dauphin, tout en pleurs, mais conservant de la présence d'esprit, donnait ordre à tout.

La Reine arriva et crut que ce n'était qu'une colique, mais, voyant le sang, elle se trouva mal aussi. Le Roi demandait encore à se confesser. Le confesseur du Roi arriva. Le Roi fut avec lui encore une demi-heure, et l'on crut que c'en était fait de Mme de Pompadour, et que le règne de la dévotion allait reprendre... Le Roi fit, devant tout le monde, une espèce d'amende honorable, demandant pardon à ses enfants des scandales qu'il avait pu leur donner, la Reine des torts qu'il avait pu avoir avec elle. Il dit à M. le Dauphin qu'il allait régner, et qu'il serait plus heureux que lui, que le royaume serait en bonnes mains. Tous fondaient en larmes.

Que devenait pendant ce temps l'assassin ? Dès qu'on le saisit il dit : **Eh bien ! c'est moi ! Il n'en faut pas chercher d'autre.** En frappant le Roi il avait son chapeau sur la tête. On assure que, quelqu'un lui ayant dit de le mettre bas, il s'écria : **C'est comme cela que je regarde les Rois.**

On l'entraîna, raconte Croy, dans la salle des gardes. On le fit dépouiller tout nu. On trouva un couteau de Namur dans sa poche, dont un côté à lame ordinaire, l'autre à grand canif, comme sont ces couteaux-là. On compara à l'habit percé du Roi, et l'on vit que c'était avec ce canif qu'il l'avait percé. On lui demanda s'il était empoisonné. Il assura que non et qu'on pouvait être tranquille de ce côté-là, mais, pour se faire valoir, il dit : **Qu'on prenne garde à M. le Dauphin !** On lui demanda s'il avait des complices. Il répondit : **Si j'en ai, ils ne sont pas ici !** Ce qui frappe le plus, c'est qu'on lui trouva environ trente-cinq louis en or ou en argent et un numéro i dans son chapeau. On crut une conspiration. On mit des gardes partout, et tout en l'air. M. de Machault, garde des Sceaux, arriva et, étant violent avec un air posé, il

dit qu'il fallait lui brûler les pieds pour le faire parler. Des gardes en fureur firent rougir les tenailles et lui brûlèrent très fort les pieds, dont il pensa mourir, dans la suite. Cela fit tort à M. de Machault. Le criminel se débattit beaucoup, et ne dit rien. Enfin on l'emporta à la geôle de Versailles.

Cependant, dans la Chambre du Roi, on craignait toujours l'empoisonnement. Vers minuit, on leva l'appareil et, comme nulle mauvaise marque n'apparaissait, **les esprits commencèrent à se tranquilliser.**

Le lendemain, dès la première heure, le Cabinet du Roi fut envahi par tous ceux qui en avaient l'entrée. Plusieurs témoins, à côté de Croy, ont rendu l'atmosphère de ces journées. Voici les impressions du cardinal de Bernis, alors ministre :

En entrant dans le Cabinet du Roi, j'aperçus l'Extrême-Onction sur la table et des prêtres en surplis ; tel est le premier objet qui frappa ma vue. Les ministres qui n'avaient pas les grandes entrées étaient rassemblés dans le Cabinet ; le maréchal de Belle-Isle et M. d'Argenson étaient seuls dans la chambre de Sa Majesté avec la famille royale... Une heure après être arrivé dans le Cabinet du Roi, je fus frappé de l'oisiveté dans laquelle on laissait les ministres et de la liberté que chacun avait de voir le scélérat qui avait frappé le Roi d'un coup de canif... M. le Dauphin sortit et, en m'adressant la parole ainsi qu'à MM. de Moras et de Paulmy, il nous, demanda si nous pensions qu'il fût nécessaire d'assembler le Conseil. **Eh ! sans doute, Monseigneur, répondis-je ; jamais il n'a été plus indispensable de l'appeler. — Mais, continua le Dauphin, les autres ministres ne sont pas ici. — Donnez vos ordres, Monseigneur, et ils s'y rendront.** M. le Dauphin rentra dans la chambre du Roi, prit les ordres de Sa Majesté pour assembler les ministres et les donna au maréchal de Richelieu, gentilhomme de la Chambre en exercice. Le Conseil assemblé dans l'arrière-cabinet du Roi, M. le Dauphin exposa... l'objet sur lequel le Conseil avait à délibérer.

Un autre témoin en mesure de bien voir, Dufort de Cheverny, anime par ces précisions l'intérieur royal pendant ces événements :

Je montais dans le Cabinet du Roi, c'était ma place. J'y trouvai Caterly, huissier du cabinet, Forgés, capitaine de vol, et le service personnel, comme médecins et chirurgiens. Tous ces messieurs jouent un grand rôle dès qu'un roi est malade. Ainsi c'était une nuée d'habits noirs à ne pas en finir ; toutes les pièces en étaient pleines. Le Roi couché dans sa vraie chambre à coucher, derrière son cabinet, enfermé entre ses quatre rideaux, n'ouvrait la bouche que pour demander des choses indifférentes ; il était tout entier à ses réflexions. Un assassinat dirigé contre lui était bien fait pour lui en inspirer.

Le canif à deux lames (car c'en était un), était encore sur la cheminée du conseil ; nous le maniâmes tous. La Martinière,

premier médecin, sur les craintes qu'on témoignait que la lame fût empoisonnée se hâta de les détruire ; il prouva que le jus de *morice* [?] dont les sauvages empoisonnent les fers de leurs flèches, ne pouvait exister sur une lame polie et faite en France. Il rassura entièrement le duc de Gesvres et le comte de Tresures, ainsi que nous tous.

L'appareil fut levé pour la seconde fois et La Martinière assura que cela n'aurait point de mauvaise suite, malgré un bulletin alarmant qu'il avait publié avec M. Sénac dans le premier mouvement.

Le Cabinet du Roi, note Dufort de Cheverny, était une chose très curieuse pour l'œil observateur. C'était le foyer de toutes les intrigues, et pourtant l'homme qui n'y aurait passé qu'une heure n'aurait rien vu, rien deviné. Tous les visages peignaient l'inquiétude, tous les discours se rapportaient à la santé du Roi. Des mots à l'oreille faisaient toute la besogne. On s'inquiétait de Mme de Pompadour, dont le sort dépendait de la vie du Roi, ou de l'impression que lui aurait fait cet événement.

Les courtisans intriguaient. Tous les regards se tournaient vers le Dauphin ; c'était le soleil levant. Aidé de ses menins et de la famille royale, il donnait des ordres pour empêcher qu'on ne troublât la tranquillité du Roi. Les courtisans pouvaient paraître au bouillon, comme le raconte Dufort : C'est une grande cérémonie que le bouillon qu'on donne à un roi malade ; toutes les trois heures, il arrive à l'heure dite ; il est déposé sur la table de marbre, gardé par le premier maître d'hôtel, goûté par l'échanson et le médecin. L'huissier annonce le bouillon du Roi ; on ouvre la porte de la chambre, ceux qui sont dans le cabinet le suivent ; le premier médecin, le premier gentilhomme se trouvent dans la chambre. Nous suivîmes ; le Roi était couché dans ses doubles rideaux, la chambre fort éclairée, le lit fort noir. Nous ne vîmes que son bras qu'il avança, il n'ouvrit pas la bouche ; et l'huissier de dire : *Messieurs, retirez-vous.*

Pendant plusieurs jours le Roi resta ainsi prostré, plongé dans les méditations que l'attentat avait fait naître en lui. Quand La Martinière avait sondé la plaie et dit qu'elle n'était pas profonde : Elle l'est plus que vous ne le croyez, avait répondu le Roi, car elle va jusqu'au cœur.

Le Roi — c'est toujours Dufort de Cheverny, qui parle — ayant l'air très tranquille dans son lit, faisait ses réflexions ; elles étaient tristes. Obsédé par sa famille et ses enfants, il se souvenait parfaitement de Metz, tandis que les autres l'avaient oublié. Il avait eu grand'peur et n'en témoignait rien. Il craignait que sa conduite privée ne lui eût fait perdre l'amitié de son peuple. Contrarié par tous les Parlements du royaume, qui avaient fait entre eux une coalition, le compte qu'on lui rendait, avec des réflexions, sur les propos de l'assassin, lui en faisait faire d'amères. Il pensait qu'il ne pouvait plus sortir, sans courir risque de la vie ; qu'il allait être réduit à mener la vie la plus contrariante pour ses goûts, qui n'étaient pas éteints, et peut-être à se séparer d'une femme qui avait pris un grand empire sur son esprit.

Il resta dans cette perplexité près de huit jours, entre ses quatre rideaux ; le neuvième, les médecins et chirurgiens assurèrent qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Lorsqu'on appelait pour le bouillon, il recevait, les rideaux ouverts, ne disant mot. La première fois que nous pûmes le voir, cette superbe figure d'homme jeta sur nous tous un regard de chagrin ; il semblait qu'il voulût dire : *Regardez votre*

*roi qu'un misérable a voulu assassiner, et qui est le plus malheureux de son royaume !*

Cette tristesse frappait tous ceux qui approchaient le Roi. Lorsque, certain de l'absence de tout danger, Dufort de Cheverny vint lui demander, comme introducteur des ambassadeurs, quel jour il recevrait ceux-ci, Louis XV lui répondit si laconiquement, si tristement, mais d'une manière si ferme, qu'il était aisé de voir que sa tête était plus malade que son corps. Tout le corps diplomatique s'y trouva ; le Roi ne fit aucune question, tout le monde garda un profond silence, aucune présentation n'eut lieu. Les ambassadeurs eurent le temps de le contempler ; un signe de tête leur annonça qu'ils étaient congédiés. Ils continuèrent leur cour auprès de la famille royale, et revinrent depuis ce jour-là régulièrement tous les mardis.

Cependant le Roi commençait à se lever. Il quittait parfois sa chambre et paraissait même dans son cabinet lorsqu'il y avait peu de monde. Le train de l'intérieur de ses pièces recommença. Le lendemain du jour où il avait accueilli les ministres étrangers, il reçut les dames de la Cour, au nombre de cent soixante-trois, dans son cabinet, en robe de chambre, frisé et poudré ; il était assis dans son fauteuil, la jambe droite sur un tabouret.

Chaque matin, Mesdames et la Dauphine venaient avec leur suite avant la messe, allaient à la chapelle et revenaient après faire leur cour, jusqu'à ce que le Roi leur eût fait un signe. Alors chaque personne de la famille royale s'avançait, lui baisait la main ; il l'embrassait, et tous s'en allaient avec leur suite, qui, en passant, faisait une révérence au Roi.

Ces tristes étiquettes durèrent plus de douze jours. Nous voyions que le Dauphin voulait s'emparer de l'esprit de son père, il le suivait dans tous ses mouvements ; le Roi le traitait avec bonté comme à l'ordinaire, et rien de plus. Les princes du sang restaient, mais n'étaient comptés pour rien.

Le Roi demeure triste et taciturne. Dans ses longues réflexions, quelle place accorde-t-il à Mme de Pompadour ? La famille royale, maîtresse de l'intérieur, bien sûre que toutes les communications étaient interrompues, et que le Roi ne parlait en particulier à personne des petits appartements, ne pense qu'à écarter la favorite. Pendant les onze jours qu'il garde la chambre, il laisse sans message l'amie que ce silence torture, à quelques pas de lui. Pas une fois, dans une conversation, il n'a montré qu'il songe à elle. Observé par les siens, par la Cour entière, absorbé par ses réflexions noires, il rêve de longues heures, l'imagination remplie du terrible événement. On se demande le sort qu'il réserve à la marquise.

Qu'était devenue en effet Mme de Pompadour ? Le soir même de l'attentat, elle était revenue de Trianon avec les principaux courtisans et avait gagné son appartement. Dès la première minute, toute la Cour avait songé à elle. N'allait-elle pas être obligée de quitter Versailles ? Elle passa toute la nuit en pleurs, soutenue par quelques intimes et par son ami, le médecin Quesnay, qui lui apportait fréquemment des nouvelles du Roi. Ce furent de longues heures d'agonie. Dès le lendemain matin, les intrigues commençaient autour d'elle. Son appartement, raconte Mme du Hausset, sa femme de chambre, était comme une église, où tout le monde croyait avoir le droit d'entrer. On venait voir la mine qu'elle faisait sous prétexte d'intérêt ; et Madame ne faisait que pleurer et s'évanouir. Les uns s'efforcent de la rassurer ; les autres lui laissent entrevoir la nécessité du départ. Le fidèle abbé de Bernis, attendri par ses cris et ses

sanglots, lui conseille la fermeté, ajoutant qu'elle ne se livrât point à des conseils timides, qu'amie du Roi et n'étant plus sa maîtresse depuis plusieurs années, elle devait attendre ses ordres pour s'éloigner de la Cour, qu'étant dépositaire des secrets de l'État, des lettres de Sa Majesté, elle ne pouvait disposer de sa personne.

Mais une visite la bouleverse. C'est celle de M. de Machault. Elle le croyait son ami. Poussé par M. d'Argenson, qui déteste la favorite, le ministre vient lui conseiller le départ. Dès qu'il est sorti, elle gémit : **Il faut que je m'en aille !** Elle claquait des dents ; on lui fait prendre de l'eau de fleur d'oranger. Elle appelle son écuyer et lui donne l'ordre de préparer son hôtel de Paris et de dire à ses cochers de se tenir prêts à partir.

Elle s'enferme ensuite avec l'abbé de Bernis, M. de Soubise, M. de Gontaut, quelques intimes. Tous la supplient d'attendre, la blâment, la rassurent. La maréchale de Mirepoix, qui vient d'entrer, s'écrie : **Qu'est-ce donc, Madame, que toutes ces malles ? Vos gens disent que vous partez ? — Hélas ! ma chère amie, le maître le veut, à ce que m'a dit M. de Machault. — Et son avis à lui, quel est-il ?** dit la maréchale. — **Que je parte sans différer. — Il veut être le maître, votre garde des Sceaux, et il vous trahit : qui quitte la partie, la perd.** Le frère de la marquise, Marigny, appuie la maréchale, décide sa sœur à rester. Les larmes sont essuyées, la tranquillité affectée, les soupers repris.

Mais le Roi ? Ses intentions restent ignorées. Il ne donne pas signe de vie, et Mme de Pompadour ne peut l'atteindre. **Toutes les avenues, toutes les communications lui sont fermées ; la famille royale obsède l'appartement.**

Pourtant sa revanche est proche. Dufort de Cheverny nous l'a racontée :

Un jour, il était près de deux heures et le cabinet presque vide, tous ayant pris congé ; il ne restait auprès de la porte de l'intérieur que Champcenetz, Fontanieu et le marquis de Croissy, courtisan assidu. Fontanieu me dit de rester, parce qu'il voyait que le Roi faisait traîner le temps ; je m'établis donc avec eux. Le Roi avait sa robe de chambre, son bonnet de nuit, et à la main une canne sur laquelle il s'appuyait légèrement. Tantôt il regardait par la fenêtre, tantôt il s'arrêtait et rêvait. Le Dauphin, à qui le Roi ne faisait pas signe de s'en aller, causait avec le marquis de Trucy ; la Dauphine n'osait prendre congé. Enfin, le Roi, sûr que tout le monde est à dîner, fait le signal du départ à la Dauphine, qui s'avance, le salue à l'ordinaire et s'en va. Elle était accompagnée de plusieurs dames, entre autres de la duchesse de Brancas, surnommée à cause de sa taille, la grande ; le Roi, qui la connaissait particulièrement, parce qu'elle allait souvent chez la marquise, s'avance vers elle lorsqu'elle s'en allait et lui dit : **Restez un moment.** Le Dauphin regarde. — Le Roi dit à Mme de Brancas : **Donnez-moi votre mantelet.** Elle le détache et lui donne : il le place sur ses épaules, fait un tour dans le cabinet sans rien dire, après l'avoir saluée, et s'en va. Il s'achemine à l'instant du côté de l'intérieur. Le Dauphin, accoutumé à le suivre, s'avance. Il n'est pas à moitié de la pièce que le Roi se retourne et lui dit : **Ne me suivez pas.** Nous voyons la

manœuvre et entendons le propos. Le Dauphin obéit et se rendit à l'instant chez lui pour dîner.

Fontanieu et Champcenetz se dirent : **La chose est trop intéressante pour dîner** ; j'en dis autant. M. de Maillebois arrive ; on lui conte tout, et nous voilà tous les quatre à attendre. Le Roi revient entre les trois et quatre heures. — Ce n'était plus le même homme. Au lieu d'un regard triste et sévère, son air était calme, son regard agréable ; il avait le sourire sur les lèvres et causait sans humeur. Il nous adressa la parole à tous, fit des plaisanteries sur le mantelet dont il s'était affublé, et nous quitta en disant qu'il allait dîner et qu'il nous exhortait à en faire autant. Il rentra : nous n'eûmes pas de peine à deviner qu'il avait été faire une visite à Mn" de Pompadour. Une seule conversation d'une amie, intéressée à sa conversation plus que personne dans son royaume, avait guéri son esprit plus malade que tout le reste.

On imagine la scène. Le Roi prend un escalier intérieur qui descend au rez-de-chaussée. Il ouvre une porte familière et le voici chez Mme de Pompadour. Elle attendait depuis quelques jours, après les anxiétés qu'elle avait traversées, sûre maintenant de recevoir cette visite quotidienne, devenue nécessaire au Roi comme à elle-même. Ce n'est plus que l'amitié qui les réunit. Depuis que la marquise a quitté son appartement d'en haut, de l'Attique, et qu'elle est descendue dans les somptueuses pièces qui ouvrent sur le parterre du nord, tout s'est trouvé changé dans sa vie. Dans ces beaux salons fréquentent les ambassadeurs et les académiciens, les maréchaux en quête d'un régiment, les artistes et les philosophes. C'est dans ce beau logis qui, pendant quatorze ans, a vu défiler tout le siècle et où la malignité publique a cru que se décidait la politique du royaume, qu'elle mourra. Après l'attentat, le Roi reprend ses habitudes dans le cabinet de laque rouge. La marquise avait retrouvé son pouvoir. Elle avait eu le secret d'effacer les idées noires de l'esprit du Roi ; elle avait su taire le supplice qu'elle avait enduré en doutant de lui :

On s'était attaché indirectement à lui prouver que c'était à lui personnellement qu'on en voulait, que c'était peut-être une haine, une conspiration qui tenait aux prêtres, et qu'il fomentait par son indifférence. Mme de Pompadour avait fait tout le contraire ; elle lui avait montré que Damiens était un scélérat, fou et enragé, et qu'il n'y avait aucune conspiration. Elle lui fit voir l'alarme générale qui s'était produite dans le royaume, et combien tous les parlements avaient détesté cette action. Elle lui avait dit que cet accident le mettait à l'abri de tout autre pareil, par le sentiment d'effroi général et par l'attachement que ses peuples lui avaient montré. Enfin elle avait versé tant de baume dans ses plaies que le soir il s'habilla et le lendemain reprit la chasse et les soupers des Petits Appartements.

## CHAPITRE IV

# LA TOUR CHEZ LA FAMILLE ROYALE

Louis XV, comme Louis XIV, n'a cessé d'attirer les artistes à Versailles et de s'intéresser à leurs travaux. J'aime y regarder vivre ceux de son temps, les plus humbles et les plus illustres, ceux qu'on emploie à parer ces chambres exquises, comme les grands portraitistes à qui les souverains confient, pour la postérité, leurs traits augustes. Je vois grimper François Lemoyne à son échafaudage du salon d'Hercule et installer dans le Salon de la Paix l'image de son souverain donnant la paix à l'Europe et présentant à la France ses premiers enfants ; je sais comment Boucher a surveillé l'installation de ses grisailles, dans quelle pièce de son appartement Nattier a peint la reine Marie Leczinska ; je connais ou j'imagine sous quelles fenêtres, en bonne lumière, le peintre des Grâces a fait poser tant de fois Mesdames de France. Mais c'est surtout La Tour, avec sa boîte à pastels, que je me plais à suivre vers le milieu du règne de Louis XV, allant et venant dans le grand château.

Il y est entré pour la première fois en décembre 1739, mais sans éclat, pour peindre Mme de Mailly et les petites Mesdames. Sa réputation commençait à peine. C'est maintenant le maître à la mode, le triomphateur des Salons du Louvre, qui reparaît à Versailles, mandé par Leurs Majestés, et qui vient y chercher la consécration suprême.

Un carrosse de la Cour est allé le quérir à Paris, en sa maison proche de l'Oratoire Saint-Honoré. On le dépose dans la cour royale, au pied du grand escalier de marbre. Il a mis pour le voyage son surtout de velours noir, son jabot de dentelle et une perruque fraîchement poudrée ; le voici, montant les degrés majestueux, son carton sous le bras, le tricorne à la main. Les gardes de la porte et les huissiers sont avertis : M. de La Tour va chez la Reine.

Le cabinet doré s'ouvre sur une petite cour étroite revêtue de treillages ; c'est le coin d'intimité des reines, qui servira aussi à Marie-Antoinette pour ses audiences de peintres. Dans les trumeaux chantournés règne depuis peu la beauté d'une Adélaïde en Diane et d'une Henriette en Flore. La Reine attend La Tour dans sa bergère devant la table à ouvrage. Elle sait accueillir les artistes ; ne tient-elle pas elle-même les pinceaux ? Mais celui-ci lui plaît entre tous, car il a traité son cher Dauphin d'une façon qui contente son cœur de mère. Elle sourit, tandis qu'il lui met l'éventail au bout des doigts ; les traits s'ébauchent sur le papier, tout mimés d'une causerie familière. Quel charmant morceau naît d'une collaboration confiante ! La reine Marie, en simple fanchon de dentelle, a jeté sur ses épaules un mantelet de chambre ruché et fanfreluché. C'est la toilette des femmes du

temps qui ont quitté le rouge et ne cherchent plus à séduire que par leur esprit. Le peintre a subi l'honnête enchantement, car aucun de ses modèles ne l'a mieux inspiré. Il marque d'un crayon respectueux mais fidèle les yeux irréguliers, les paupières plissées légèrement, le petit nez au spirituel retroussis, qui n'a rien de l'idéal du grand siècle. Vraiment, la reine peut le remercier ; elle ne voudra plus d'autre image ; aucun artiste n'a mieux rendu ses yeux de malice et ses lèvres de bonté.

Un autre jour, c'est chez M. le Dauphin que La Tour arrive. Il est reçu dans cet arrière-cabinet du rez-de-chaussée, qui deviendra bibliothèque, et sans doute a-t-il installé son chevalet et son tabouret dans le large ébrasement que décorent les panneaux de Verberckt. Dès que le prince est assis, La Tour se sent à l'aise. Il n'a plus devant lui qu'un gros garçon sans morgue, plus intelligent qu'on ne le croit dans Paris, et qui dit volontiers sa pensée. Disciple de Rousseau, notre peintre se croit des devoirs de [citoyen](#), il offre des conseils qui ne lui sont pas demandés et engage Monseigneur à bien élever ses enfants, à se méfier des fripons qui l'entourent. Quand il se lâche sur ces sujets, il est intarissable et ne prend nulle garde à la qualité de l'écouteur. N'a-t-il pas, un jour, tiré de sa poche une brochure nouvelle ?

— Je n'aime pas les brochures, dit le prince.

— Vous aimerez celle-là, réplique La Tour ; elle traite du mot *Patrie* ; né pour gouverner la nation, vous devez savoir ce qu'elle pense.

— Je ne lis point les nouveautés, dit encore le Dauphin.

Il aime pourtant l'*Émile*, et voilà une admiration commune.

Au cours du travail, de l'appartement voisin, sans bruit, Madame la Dauphine est venue juger de la ressemblance qui s'esquissait. Comment ne s'intéresserait-elle pas au portrait d'un mari qu'elle adore et dont le public jugera d'après cette image au Salon prochain ? L'hiver suivant, à son tour, elle souhaitera avoir le sien ; mais, quand elle le fera demander à La Tour, celui-ci sera de méchante humeur ; il refusera d'aller à Versailles en une saison où les jours sont courts et sombres. Ce sont de mauvais prétextes, et qui pourraient lui coûter la suite de ses commandes de la Cour, si l'on n'était indulgent pour ses lubies. Son bon ami Silvestre, directeur de l'Académie, arrange les choses. Le portrait, plusieurs fois renvoyé, est enfin exécuté.

Marie-Josèphe a posé très simplement en robe de chambre en damas blanc des Indes, coiffée d'une cornette de nuit à rubans gris de lin ; une décoration de diamants pend d'un nœud rose sur la robe, dont les garnitures de soie sont assorties à celles de la cornette. Les yeux bleus ont cet air un peu triste, que la Princesse montre souvent aux premières années de son séjour en France. Elle tient dans la main de la musique de chant. Chacun trouvant le pastel charmant, elle en voudra un second pour l'envoyer à Dresde, à son père l'Électeur de Saxe, et La Tour, bien payé, s'y prêtera de bonne grâce.

Madame la Dauphine rêve à présent d'un portrait en pied, où elle aura auprès d'elle son fils aîné, le duc de Bourgogne, dont La Tour a esquissé une [préparation délicieuse](#). Elle décide un jour, avec lui, de la composition et des accessoires. Elle sera au clavecin, son fils devant elle, dans son petit uniforme de dragon ; il y aura, sur la console, le buste du Dauphin, au mur le portrait de Louis XV, sur le pupitre une image de la Reine ; par la baie des jardins, on verra jouer sur la

pelouse les autres enfants ; une vraie scène de famille, prête à plaire à M. Rousseau. La Tour est tenté par le sujet. Aussitôt rentré chez lui, il commence une belle esquisse, très poussée, qui annonce un de ses plus grands tableaux. Hélas ! le tableau ne sera pas fait : Bourgogne est mort, et de ce charmant enfant, dont l'intelligence rappelait comme le nom l'élève de Fénelon, il ne restera dans la famille royale qu'un souvenir de deuil.

C'est maintenant pour le Roi qu'est appelé La Tour. Il a mis pied à terre devant la petite salle des gardes, à l'angle à droite de la cour de marbre, d'où l'on va chez Sa Majesté **par les derrières**. A l'escalier privé, les garçons bleus l'ont introduit dans le cabinet du Roi, qui l'attend. C'est une pièce éblouissante, où de grandes glaces reflètent le mobilier de Beauvais et le riche bureau royal. Mais il y a deux fenêtres d'orientation différente. La Tour se fâche : **Que veut-on que je fasse dans cette lanterne ? Il ne faut, pour peindre, qu'un seul passage de lumière**. Le Roi répond qu'il a choisi cette pièce pour être moins dérangé : **Je ne savais pas, Sire, réplique le peintre, que vous ne fussiez pas le maître chez vous**. Louis XV, conciliant, va pousser les volets intérieurs, change de place son fauteuil.

Avec son grand air de souverain, le Roi est timide devant les inconnus, mais il connaît La Tour et laisse aller la causerie. Dès que celui-ci s'est jeté sur son papier, il se croit dans son atelier. Il bavarde, et l'occasion lui paraît bonne de dire au monarque son sentiment sur les affaires publiques. Il parle, **en franc picard**, il n'est pas content des ministres : **Et puis, Sire, nous n'avons pas de marine !** Cette fois, une voix coupante le rappelle à ses crayons : **Point de marines, monsieur La Tour ! vous oubliez celles de Vernet...**

Il y a un autre portrait de Versailles, le plus célèbre. C'est celui de M' de Pompadour. Pour celui-là encore, les dates permettent de dire où La Tour a travaillé. C'est dans l'appartement d'en bas, au rez-de-chaussée, sur le parterre. Si La Tour l'a peint dans le grand cabinet, comme tout le fait supposer, c'est à la neuvième ou dixième fenêtre à partir de la terrasse. Le jour, qui vient du nord, est excellent. Le peintre y étudiera plus tard le mobilier, les livres, les cartons d'estampes. Dès le début, on projette un grand tableau, où Mme de Pompadour sera en pied, assise dans ce brillant intérieur où ses goûts favoris s'affirmeront. Elle veut que La Tour la produise au Salon dans un éclat discret et laisse à l'avenir sa plus belle image.

Que de peines pour l'obtenir, et que de précautions à prendre pour mener le chef-d'œuvre à bonne fin ! La marquise sait combien La Tour est irritable, aisé à blesser et prompt à se créer lui-même des tourments. Elle se garde de lui reprocher d'avoir tardé plus de deux ans à se rendre à ses appels ; elle l'enchanté, au contraire, de ses compliments, de l'amitié que son frère a pour lui ; elle s'intéresse à une santé dont il se plaint sans cesse, à ses succès, qui sont un honneur pour le royaume, à ses confrères de l'Académie, sur lesquels elle demande des anecdotes.

C'est un duel que ces longues poses, entre l'artiste qui cherche à fixer des traits mobiles et charmants, et la jeune femme, qui se livre et se dérobe à la fois dans ses manèges de coquette. Jamais elle n'a déployé plus de grâces que devant cet homme laid, sans gêne, qui s'est débarrassé de sa perruque, a détaché ses jarrettières et a mis habit bas, pour être plus à son aise. Elle tient par-dessus tout

à laisser dans les yeux qui la scrutent la grâce vivante de ses mouvements et la séduction de son sourire. Une des préparations l'inquiète, car elle a été faite un jour où elle était plus fatiguée qu'à l'ordinaire, après un souper trop prolongé et une trop courte nuit. Elle voudrait qu'on ne s'en servît point, car, étant femme, elle désire, avant toute chose, de la jeunesse et de la fraîcheur.

En dépit de tant de prévenances, il est difficile de tenir le bonhomme en humeur égale. Il a imposé de n'être jamais dérangé pendant les séances. Or, un jour, la porte s'ouvre, et l'on entre sans être annoncé. La Tour affecte de ne pas reconnaître le Roi et, d'un ton rogue : **Il était convenu, Madame, que personne n'entrerait aujourd'hui. Est-ce ainsi que vous tenez vos promesses ?** Il se lève, ferme la boîte, fait mine de se rhabiller, puis, orgueilleux d'être prié, consent à continuer son travail. Il a dû, ce jour-là, quitter le château assez satisfait, ayant montré aux plus hauts personnages, suivant son mot, **qu'il n'est pas fait pour ce pays-là** ; mais il ne se doute pas qu'il a prêté à rire aux chambrières.

Il est revenu maintes fois à Versailles. Il lui arrive même, au jour de la Saint-Louis, traversant les appartements à dix heures du matin, d'être volé dans sa poche d'une tabatière d'or guilloché portant trophées de chasse, d'amour et de musique **en or de couleur** ; et l'on a sa plainte au Châtelet de Paris. On le retrouve, chez Mme de Pompadour, lorsqu'il achève le grand pastel destiné au Salon de 1755. Quelques accessoires, quelques détails de toilette restent à régler, sans parler des honoraires que tant de dérangements feront monter à vingt-quatre mille livres.

Cette fois, La Tour n'a pas manqué de faire visite au docteur Quesnay, le médecin du Roi, qui est aussi celui de la marquise et habite tout au-dessus d'elle un petit entresol encombré de livres et de dossiers. Le peintre a retrouvé là quelques amis, de ces philosophes qui se réunissent volontiers chez le docteur pour causer, tout en dînant, d'économie et de politique. Que de critiques aux institutions et que de libertés dans ces propos, quand ils sont tenus par d'Alembert, Duclos, Helvétius ou Marmontel ! Le piquant est qu'on est sous les fenêtres du Roi, à deux pas de la marquise, qui n'ignore pas ces réunions et y paraît même quelquefois. Ce sont les grands virtuoses de l'*Encyclopédie*, et notre La Tour est heureux de tenir sa partie dans le concert. Il a, lui aussi, ses idées sur la morale, sur la métaphysique, sur la constitution de l'État, et sa verve un peu fumeuse amuse ces gens d'esprit, qui tous ont posé ou poseront dans son atelier.

Il en est un, le plus brillant, le plus écouté, qui lui témoigne une amitié particulière. C'est le seul que La Tour n'ose contredire et dont il reçoit les paradoxes comme des oracles ; c'est, pour tout dire, son cher Diderot. Je ne me résigne pas à croire que Diderot et La Tour ne se sont pas retrouvés chez Quesnay, en ce Versailles inconnu, qui voit, dans l'agitation de sa vie quotidienne, tant de rencontres singulières. Sans doute, a-t-on pu un jour apercevoir ensemble, se promenant côte à côte dans les jardins du Grand Roi, le maître du portrait vivant et l'écrivain qui a le mieux compris son génie et célébré la gloire de son œuvre.

## CHAPITRE V

# LA MORT DE LOUIS XV

Le temps a marché, le règne s'est assombri, les revers militaires sont venus. A l'intérieur, les difficultés croissantes du gouvernement royal ont rendu impopulaire la personne du Roi. Nul ne songerait aujourd'hui à lui donner ce beau titre de Bien-Aimé que la première moitié de sa vie lui avait assuré. En vain un ministère réformateur et hardi essaie de mettre de l'ordre dans les affaires de l'État. Il est condamné d'avance par l'opinion que travaille l'opposition des anciens Parlements et les amis du duc de Choiseul disgracié. Dans ce règne où les lumières l'ont emporté si longtemps sur les ombres, celles-ci ont envahi l'horizon.

Bien que lassé de tant de luttes, vieilli et inquiet pour la monarchie d'une révolution qu'il sent venir, Louis XV travaille jusqu'à la fin à la sécurité du royaume. Il reconstitue en face de l'Angleterre une marine puissante qu'utilisera son successeur ; il assure la paix sur le continent par l'alliance avec l'Autriche dont la dauphine Marie-Antoinette est à Versailles un témoin vivant.

La nation, qui ne voit que les surfaces est plus sensible au scandale rétabli d'une maîtresse déclarée contre laquelle se déchaînent les libellistes. Bonne, inoffensive, amie des arts, Mme du Barry eût été célébrée en d'autres temps. Ceux d'aujourd'hui la condamnent et lui font une part de responsabilité dans les maux dont souffre la nation.

Pour échapper aux soucis, Louis XV a pris l'habitude de passer des heures et des journées dans ce charmant pavillon qu'on commence à appeler le Petit-Trianon. Il l'a fait construire au milieu des serres où B. de Jussieu poursuit ses expériences botaniques. Il s'y trouve à la fin d'avril 1774 avec la favorite et des familiers. Depuis quelque temps, il a souvent mauvaise mine et des malaises. Le mercredi 27, se sentant mal disposé à monter à cheval, il suivit, contre son habitude, la chasse en carrosse **sans pouvoir se réchauffer** et eut quelques courbatures. Éveillé dans la nuit, le premier médecin ordinaire, Lemonnier lui trouva de la fièvre et fut chercher Mme du Barry. On décida que le Roi ne sortirait pas et qu'on ne préviendrait personne à Versailles. Mais le premier chirurgien La Martinière, vieux serviteur indépendant qui avait gardé son franc-parler avec le Roi, jugea indécent de le laisser indisposé entre sa maîtresse et son valet de chambre : **C'est à Versailles, Sire, qu'il faut être malade**, dit-il, et il obtint l'ordre de préparer les voitures. Le soir, le Roi y monta en robe de chambre, son manteau par-dessus, et cria : **A toutes jambes !** Le trajet fut fait en trois minutes. En arrivant au Château, il s'arrêta chez Madame Adélaïde pour donner le temps de préparer son lit et se coucha aussitôt, ne voulant auprès de lui que Mme du Barry, qui était entrée, par l'intérieur, prendre possession du chevet du Roi. Personne ne doutait que l'indisposition ne fût légère.

La fièvre fut forte toute la nuit, les douleurs de tête plus violentes. Au matin, Lemonnier saigna le Roi et demanda les médecins consultants de Paris. Mn' du Barry et M. d'Aiguillon avaient fait prévenir à Paris leurs propres médecins, Bordeu et Lorry, comptant bien se servir d'eux. On appela aussi par convenance Lassonne, médecin de la Dauphine. Ceux de Paris arrivèrent à midi et furent d'avis d'une seconde saignée. Le Roi était sur un petit lit de camp au milieu de la chambre. Très agité, la voix rauque, il commençait à s'étonner. Il appelait souvent Laborde, son premier valet de chambre. On avait fait sortir les gens qui n'étaient pas du service, mais la chambre était encore trop encombrée. Il avait auprès de lui, outre son service, quatorze personnes ayant le droit de le visiter, comme malade, six médecins, cinq chirurgiens, trois apothicaires. Il obtint l'aveu qu'une troisième saignée était prévue pour le lendemain : **C'est donc une maladie, dit-il. Une troisième saignée me mettra bien bas ; ne peut-on l'éviter ?**

A ces paroles une grande inquiétude commença. On savait que le Roi avait pour principe qu'on ne devait jamais aller à la troisième saignée, sans que le malade eût rempli ses devoirs chrétiens. Mais, avec les sacrements, c'étaient la confession, l'obligation de renvoyer la maîtresse, la promesse solennelle d'y renoncer, la chute enfin de M. d'Aiguillon. Ainsi, a noté le duc de Croy, témoin de ces journées, **peu d'heures allaient décider du sort des du Barry et de presque tous les ministres qui étaient de son parti.** L'inquiétude était grande, mais la sueur que provoqua la deuxième saignée décida l'éruption et tira pour le moment les partisans de Mme du Barry de leur souci.

Vers dix heures du soir, la Dauphine, le Dauphin et la famille royale, revenus après le souper voir le Roi, se préparaient à passer la nuit dans un cabinet voisin, quand les médecins, en donnant à boire au malade, crurent voir de la rougeur sur son visage. Ils dirent : **Avancez donc la lumière ! Le Roi ne voit pas son verre !** Son front et ses joues apparurent marbrés de vives rougeurs. Tout le monde eut la même pensée ; les médecins se regardèrent ; c'était la petite vérole. On supplia le Dauphin et la Dauphine de se retirer, ainsi que le comte de Provence, le comte d'Artois et les princesses. Mesdames déclarèrent qu'elles resteraient. Elles savaient fort bien le danger, n'ayant pas eu la terrible maladie, mais s'obstinèrent : elles voulaient remplir jusqu'au bout leur devoir filial quoi qu'il arrivât. **Elles s'enfermèrent chez lui en héroïnes, note Croy, ce qui fut bien beau et risquable.** La nouvelle fut bientôt partout ; on voulut savoir pourquoi la famille royale ne devait plus avoir communication avec le Roi. On ne put le cacher.

Le souci de l'entourage était de savoir si l'on dirait ou cacherait au malade le nom de son mal. **La petite vérole à soixante-quatre ans, disait Bordeu, avec le corps du Roi, c'est une terrible maladie.** La grande affaire de la confession, que personne ne nommait, dominait tout le débat. Mais l'entourage entier, sauf Mesdames, ne pensait qu'à éviter les sacrements.

On décida qu'on ne dirait rien au malade, mais qu'on ne le tromperait pas s'il devinait. Il montrait ses boutons d'un air étonné ; on lui affermit qu'il avait une fièvre miliare, mais avec son habitude des maladies, dont il avait toujours aimé s'entretenir, les symptômes le surprenaient : **Si je n'avais pas eu la petite vérole à dix-neuf ans, disait-il, je croirais l'avoir présentement.**

Ainsi, remarque Croy, on ne lui parla de rien, ni lui non plus... On le rassurait par un air de tranquillité, et il n'osait trop s'éclairer, de sorte que, très abattu de son cruel état, et personne ne lui parlant religion, crainte de l'effrayer, il n'osa en parler, et tout restait sur l'ancien pied. Ses filles le

gardaient le jour, et Mme du Barry y venait pendant la nuit. Il est apparent que le soin de ses filles le gênait souvent. Tout le monde se gênait, se contraignait, et personne ne parlait, comme cela se pratique, en pareille circonstance, envers les souverains, à qui on n'a jamais pu parler librement.

Autour du Roi, le cérémonial officiel continuait. Le lever et l'ordre du soir que le Roi donnait à neuf heures, laissant entrer auprès de lui tous les officiers qui y prenaient part, se faisaient comme à l'ordinaire, bien que, souvent, on ne pouvait guère le voir ni l'entendre dans ses rideaux. Les grandes entrées venaient à toute heure, ainsi que les ambassadeurs de famille, et la chambre assez étroite, d'où la Faculté ne quittait pas, était fort encombrée. Les princes du sang, qui avaient choisi de rester auprès du Roi, se relayaient pour passer la nuit, afin que le sang royal fût sans cesse présent. Les princesses venaient, plusieurs fois le jour, dans la chambre de parade ; le duc d'Aumont ou le duc de Villequier les informait de la santé du Roi et les reconduisait au milieu de la foule curieuse de nouvelles. Chez le Dauphin et Marie-Antoinette, qui avait généreusement offert de s'enfermer chez le Roi, les crises de la maladie et les lueurs d'espoir faisaient tout l'entretien.

Le Roi ne se doutait toujours pas de son état. Croy a raconté qu'au plus fort de l'irruption, il appela Madame Adélaïde et lui fit toucher et manier ses mains pour examiner ses boutons. Cette vertueuse fille aînée du Roi, quoique avec la révolution intérieure qu'on peut croire, les mania sans montrer d'émotion... Il faisait aussi frotter son front par Mm du Barry, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût connu sa maladie.

La fermentation dans le Château croissait d'heure en heure à mesure que se prolongeait la maladie. La grande question était celle de la confession. Les partisans de Mme du Barry et des ministres, soutenus par les médecins, assuraient qu'il serait affreux, par préjugé, de le tuer exprès par une émotion ; les autres qu'il était affreux de risquer de le laisser mourir sans sacrements, ce qui était sans exemple, disait-on, depuis Clovis. Mesdames, qui voulaient pour leur père une fin chrétienne, n'osaient parler dans le risque de tuer le Roi en l'effrayant. De son côté, le grand aumônier de France, le cardinal de la Roche-Aymon, ambitieux à la dévotion du parti régnant, ne se souciait pas de parler : il avait peur de la disgrâce, si le Roi guérissait. On comptait sur l'archevêque de Paris, homme sévère et incorruptible, qui avait fait annoncer sa visite dès le lendemain de la maladie, bien qu'il se mourut lui-même de la gravelle. Quand il se présenta, Mesdames eurent du mal à le faire entrer. Le duc de Richelieu l'arrêta au passage et, dans une longue conversation, lui fit sentir le risque de perdre le Roi en l'inquiétant. Le prélat fut enfin introduit et aperçut en entrant Mine du Barry qui s'enfuit, épouvantée par la robe violette. L'audience n'eut du reste aucune suite. Le Roi ne lui dit presque rien, se retourna de l'autre côté et on lui fit entendre qu'il fallait qu'il se retirât. Mais la revanche de l'archevêque était proche.

Le 3 mai, troisième jour de la maladie, après le lever, à une heure un quart de l'après-midi, alors que le duc de Bouillon, grand chambellan, était à ses côtés, le Roi regarda les boutons de sa main avec attention et s'écria : C'est la petite vérole ! Un moment après, observant de plus près ses boutons, il dit à nouveau : Mais c'est là, la petite vérole ! Personne ne répondit, et il se retourna en disant :

Pour ça, cela est étonnant ! Les explications embrouillées de Bordeu le firent encore douter mais, dans la soirée, le franc La Martinière lui confirma ses soupçons. La crise politique approchait. Quand il fut convaincu de la nature de son mal, Louis XV, à onze heures trois quarts du soir, dit à Mme du Barry : **A présent que je suis au fait de mon état, il ne faut pas recommencer le scandale de Metz. Si j'avais su ce que je sais, vous ne seriez pas entrée. Je me dois à Dieu et à mon peuple : il faut donc que vous vous retiriez. Dites à M. d'Aiguillon de venir me parler demain à six heures.** Elle se trouva mal et sortit.

Le Roi ne dormit pas cette nuit. **Il songea à tout.** Au matin, la suppuration se ralentit : la petite vérole paraissait rentrer. Les médecins ne cachaient plus leur inquiétude. Vers midi, après la messe du Roi, tout l'Œil-de-Bœuf fut en rumeur. On venait de voir sortir de la chambre l'archevêque de Paris et le grand aumônier auquel le Roi avait dit : **Je vous parlerai ce soir.** On venait d'apprendre le départ prochain de Mme du Barry.

Toute la nuit, elle avait pleuré dans les bras de M. d'Aiguillon. Ce dernier s'était présenté à minuit et le Roi lui avait fait répondre par Laborde : **Qu'il vienne à l'heure que je lui ai fait dire !** A dix heures du matin, le Roi l'avait reçu et lui avait commandé de faire partir Mme du Barry **honnêtement, en évitant toutes les duretés de Metz.**

Un carrosse à deux chevaux et à un laquais gris s'arrêtait, un peu avant quatre heures, sous l'arcade du nord. Mme du Barry y montait avec sa belle-sœur et la duchesse d'Aiguillon. D'accord avec le Roi, le duc, pour adoucir l'amertume de la favorite, la faisait conduire à sa propre maison de campagne de Rueil, suprême galanterie pour celle qui avait fait sa fortune.

On se réjouit de bon cœur, note Croy, mais on apprit que le confesseur n'avait pas encore été appelé et que le Roi n'avait pas encore parlé... c'était encore jusque-là une révolution manquée ou douteuse. Vers minuit, je retournai à l'appartement et j'appris des détails qui n'annonçaient pas la vraie révolution. A environ six heures, le Roi dit : **Qu'on appelle La Borde !** Puis il lui demanda comme à l'ordinaire : **Allez chercher Mme du Barry !** La Borde répondit : **Sire, elle est partie. — Où est-elle allée ? — A Rueil, Sire. — Ah ! déjà !** Il s'adressa, quelque temps après, au duc d'Aiguillon, qui entrait par l'intérieur : **Avez-vous été à votre château ?** Tout cela prouvait qu'il songeait plus à elle qu'à son confesseur, et pouvait indiquer qu'il n'avait voulu que la mettre à couvert et en sûreté, pour la retrouver au besoin et lui éviter l'affront de Mme de Châteauroux à Metz, et, au cas qu'il fallût en venir au sacrement, n'avoir plus d'obstacles.

Les deux jours suivants, le Roi ne parla pas de confession, mais **il paraît qu'il s'occupait intérieurement avec beaucoup d'ordre.** Le confesseur en titre, qui n'avait jamais eu à remplir les fonctions de sa charge, était un homme pieux, retiré et réservé, un ancien curé de campagne, l'abbé Maudoux, qui était aussi confesseur de la Dauphine. Il avait toujours vécu à Versailles dans une obscurité volontaire. Il attendait d'ailleurs qu'on l'appelât, et passait ses journées, soit dans un cabinet voisin de la chambre, soit en prières à la chapelle, sans jamais s'entretenir avec personne.

Le 6 au soir, les entrées ont lieu comme à l'habitude. Le Roi paraît un peu plus agité. Dans la nuit, vers trois heures, il dit au duc de Duras, qui le veille : **Allez chercher l'abbé Maudoux**. On le trouva prosterné dans la chapelle. Il reste avec le Roi seize minutes, puis le Roi envoie chercher le duc d'Aiguillon, le duc de la Vrillière. Il reçoit le grand aumônier et son confesseur. Vers cinq heures il fait avertir Madame Adélaïde et lui dit d'aller réveiller ses petits-enfants pour la cérémonie du Saint-Viatique, qu'il a donné l'ordre de préparer.

C'est le moment d'humilité solennelle des rois qui vont mourir. Dès six heures, ai-je écrit dans *Marie-Antoinette Dauphine*, les troupes du Château sont sous les armes. Les gardes du corps et les Cent-Suisses font la haie depuis la Chapelle, le long de la cour royale et du grand escalier de la Dauphine, jusqu'à l'entrée de l'appartement du Roi. Les gardes françaises et suisses sont rangées dans l'avant-cour, et les tambours battent aux champs, lorsqu'apparaît le dais du Saint-Sacrement. Précédé du clergé de la paroisse et de la Chapelle et entouré d'évêques, le cardinal de la Roche-Aymon, en habits pontificaux, porte le ciboire, que suivent le Dauphin et ses deux frères, les princes et les princesses du sang, les grands-officiers de la Couronne, les ministres et secrétaires d'État, enfin la Cour, tout le monde le cierge allumé. Au bas de l'escalier, le Dauphin et les princes qui n'ont pas vu le Roi pendant sa maladie s'arrêtent et restent en prière. Sur le palier du haut, les autres princes et Mesdames sont venues au-devant du Saint-Sacrement. Les quatre premiers gentilshommes prennent les bâtons du dais, qu'on dépose à la porte du cabinet. Le clergé entre dans la chambre avec Mesdames et les princes, le reste du cortège s'échelonnant le long des salles.

Marie-Antoinette et la comtesse de Provence sont à genoux dans le cabinet du Conseil, non loin du duc d'Aiguillon, au milieu d'une foule plus curieuse que recueillie. En dépit des fenêtres ouvertes partout, une affreuse odeur vient jusqu'à elles. La Dauphine peut apercevoir le lit de camp, entouré de lueurs de cierges et de surplis blancs. Elle voit Louis XV pour la dernière fois : ce n'est plus qu'un masque de bronze, un énorme visage de nègre, aux traits non déformés, mais grossis, les yeux couverts de croûtes, la bouche ouverte. Les mains tiennent le crucifix qu'a envoyé Madame Louise. Dans le silence, le cardinal de la Roche-Aymon adresse au malade un petit discours qu'on n'entend pas et administre le Sacrement. Mais on attend autre chose encore : on voit l'abbé Maudoux tirer le cardinal par son rochet et lui glisser un mot à l'oreille. Le prélat vient alors à la porte du cabinet et dit : **Messieurs, le Roi me charge de vous dire qu'il demande pardon à Dieu de l'avoir offensé et du scandale qu'il a donné à son peuple ; que si Dieu lui rend la santé, il s'occupera de faire pénitence, du soutien de la religion et du soulagement de ses peuples**. C'est la parole d'expiation attendue, celle qui rompt avec le passé. Le duc de Richelieu avait espéré qu'elle ne serait pas prononcée ; il murmure à mi-voix une injure à l'adresse du cardinal, tandis que le Roi, qui a écouté attentivement la formule de son repentir, ajoute : **J'aurais voulu avoir la force de le dire moi-même**.

Quelque temps après, il dit aussi à Madame Adélaïde : **Je ne me suis jamais trouvé mieux, ni plus tranquille !**

Le 8 et le 9, l'infection empira. Louis XV était perdu. Aux longues prostrations succédaient la fièvre et le délire. Dans les heures d'accalmie, il écoutait les exhortations de son confesseur. Il suivait les progrès de son mal avec une **résignation ferme**. Enfin, **sentant qu'il était temps, avec une présence d'esprit remarquable**, il demanda l'Extrême-Onction. Le 9 à huit heures du soir, dit Croy, les ministres et tout ce qui avait les entrées se rassembla dans la Chambre du

grand lit, où régnait un morne silence. Nous vîmes passer un prêtre en surplis, et nous apprîmes que les saintes huiles venaient de passer par l'autre côté. A huit heures trois quarts, on nous fit entrer ; il n'est pas possible de peindre ce terrible spectacle-là... Ce qu'on voyait du Conseil dans la Chambre du Roi, au milieu d'une quantité de cierges, parmi les prêtres à genoux, c'était le malade sur son lit de camp au milieu de la pièce. Un chapelain lui faisait baiser un grand crucifix ; l'évêque de Senlis disait à haute voix les oraisons et donnait les onctions. L'assistance était plus curieuse qu'émue, les uns affectant plus de fermeté qu'il n'était nécessaire, très peu pleurant, et, en général, plus d'étiquette que de sentiment.

Au dehors, la foule n'était guère plus émue. En général, a noté Croy, je ne suis pas du tout content de la Nation : comme il faisait beau, il y eut beaucoup de monde, ces deux jours dans le parc, qui se promena à l'ordinaire, les cabarets étaient pleins et personne, hors dans l'appartement, n'eut l'air touché. Dans la Cour de Marbre, à deux pas de la chambre empestée, d'où les fenêtres toujours ouvertes n'arrivaient pas à emporter l'odeur horrible, le peuple se réunissait, attendant la proclamation du nouveau règne.

La nuit passa. Le Roi, qui était déjà séparé du monde, aveuglé par ses croûtes, résistait toujours. Il était comme assommé, mais ayant encore sa connaissance car quand on lui demandait s'il entendait les exhortations, il répondait oui.

A une heure, on avertit que l'agonie commençait. Le Roi garda longtemps ses esprits. Dans le rôle, il m'entendait encore, écrit l'abbé Maudoux ; les médecins le croyaient sans connaissance, je me levai pour m'en assurer. Je lui dis : *Sire, Votre Majesté souffre beaucoup ?* Il interrompit son rôle pour me dire : *Ah ! ah ! ah ! beaucoup !* Tant que je vivrai, ces trois ah ! ah ! ah ! ne sortiront pas de ma mémoire. Je demande à Dieu de mourir comme il est mort.

Longtemps le rôle continua. Un peu après trois heures, il s'éteignit. Louis XV venait d'expirer.

Le duc de Bouillon, grand chambellan, parut à la porte de l'Œil-de-Bœuf et annonça, au milieu de la rumeur des antichambres soudain arrêtée : *Messieurs, le Roi est mort. Vive le Roi !* L'huissier du Cabinet laissa entrer auprès du corps les assistants qui le demandèrent ; puis tout l'appartement fut évacué et l'Œil-de-Bœuf fermé. Le duc de la Vrillière, le duc d'Aumont, premier gentilhomme, M. de Marchais, premier valet de chambre, avec les intendants du Mobilier et des Menus, se réunirent dans le Cabinet intérieur et placèrent les scellés partout. Tous les volets furent clos et les prières des morts commencèrent. Le lendemain eut lieu un embaumement sommaire et le cercueil fut posé sur deux tréteaux, couverts du poète de la couronne, et sur un coussin la couronne couverte d'un crêpe. Tout se passa sans cérémonie, suivant l'usage pratiqué pour les princes qui meurent de la petite vérole ; il n'y eut ni l'exposition publique, ni les messes dites sur quatre autels autour du corps, ni les chants solennels, qui avaient entouré pendant huit journées la dépouille du feu Roi Louis XIV dans le Salon de Mercure.

Le 12 mai, à sept heures du soir, le premier aumônier avec M. de Dreux, grand maître des cérémonies, le clergé de la Chapelle et des deux paroisses, les Récollets et les Feuillants entrèrent dans la chambre funéraire pour la levée du corps. M. le duc d'Aumont, en grand manteau de deuil, était dans le Cabinet du Conseil, ainsi que M. le duc d'Ayen, capitaine des gardes du corps... Après les prières ordinaires... le cercueil a été porté jusqu'à la porte de la salle des gardes

par huit valets de chambre du Roi et deux valets tapissiers, qui étaient en grand deuil ; quatorze gardes du corps l'ont porté de leur salle jusqu'au bas du grand escalier, où les valets de pied l'ont mis dans le carrosse. La grille de la cour Royale se trouvait tendue de noir dans toute la façade, avec l'écusson de France le long de la tenture. Les gardes françaises et suisses étaient sous les armes et battaient aux champs. Il y avait, le long de la cour de Marbre, un détachement de cinquante gardes du corps à cheval tenant chacun un flambeau... Le clergé suivit, jusqu'à la place d'Armes seulement, le convoi partant pour Saint-Denis, très différent de celui qui avait accompagné, soixante ans plus tôt, dans toute la pompe de la monarchie, avec la Maison du Roi et les grands officiers de la Couronne, le cercueil de Louis XIV.

**FIN DE L'OUVRAGE**